N° 423 — Tome CXIII 1er Février 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

EDMOND BARTHÉLEMY, J.-W. BIENSTOCK, JEAN CHUZEVILLE, LOUIS DUMUR, A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, CAMILLE MALLARMÉ, JEAN MARNOLD, CHARLES MERKI, ALBERT MOCKEL, PHILÉAS LEBESGUE, PAUL LOUIS, GINO SEVERINI, DENIS THÉVENIN, FRITZ-R. VANDERPYL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *nèt.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

N° 423. — 1er FÉVRIER 1916

Albert Mockel	*Stuart Merrill*	385
A.-Ferdinand Herold	*A la mémoire de Stuart Merrill*, poème	415
Paul Louis	*La Scission de la Social-Démocratie.*	419
Denis Thévenin	*Histoire de Carré et de Lerondeau*	437
Philéas Lebesgue	*L'Unité Serbo-Croate et le Principe des Nationalités.* (*L'Œuvre de Vouk Stepanovitch Karadjitch*)	452
Fritz-R. Vanderpyl	*Tercets pour le nouvel an*	464
Gino Severini	*Symbolisme plastique et Symbolisme littéraire*	466
J.-W. Bienstock	*Varsovie aux mains des Allemands* (*Récits d'un témoin ocalaire*)	477
Camille Mallarmé	*La Casa Seca*, roman (troisième partie, suite)	485

REVUE DU MOIS

Edmond Barthèlemy	*Histoire*	517
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	520
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	525
Jean Marnold	*Musique*	532
Jean Chuzeville	*Lettres russes*	538
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	541
Divers	*A l'Etranger : Allemagne, Amérique du Sud, Balkans*	555
Louis Dumur	*Variétés : Les Conférences de La Haye et M. Edmond Barthèlemy*	566
Mercvre	*Publications récentes*	571
—	*Échos*	572

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski..... 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... 3.50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure..... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Laclos..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages..... 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
es plus belles pages de Cyrano de Bergera:..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Deltor
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger..... 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.....

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0 50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet

Héliogabale..... 3.50

Georges Eekhoud

Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch

L'Œuvre de Maurice Maeterlinck..... 0.75

Paul Escoube

Préférences..... 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh

Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières

François Coppée et son œuvre..... 0.75

André Fontainas

Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux

Dans la chambre de Napoléon mourant..... 3.50

Edouard Ganche

Frédéric Chopin..... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran

Anthologie de l'Amour Provençal..... 3 50

André Gide

Oscar Wilde..... 1 »

Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50

Nouveaux Prétextes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins

Sentiments..... 3.50

Comte de Gobineau

Pages choisies..... 3.50

Edmund Gosse

Père et Fils..... 3.50

Jean de Gourmont

Henri de Régnier et son œuvre..... 0.75

Muses d'Aujourd'hui..... 3.50

Remy de Gourmont

Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3.50

La Culture des Idées..... 3.50

Dante, Beatrice et la Poésie amoureuse..... 0.75

Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)..... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)..... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)..... 3.50

Epilogues, 1905-1912. Vol. complém..... 3.50

Esthétique de la langue française..... 3.50

Livre des Masques, *Portraits symbolistes*..... 3.50

Le IIe Livre des Masques.. 3.50

Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)..... 3.50

Le Problème du Style..... 3.50

Promenades littéraires (I).. 3.50

Promenades littéraires (II).. 3.50

Promenades littéraires (III) 3.50

Promenades littéraires (IV) 3.50

Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges

La Presse littéraire sous la Restauration..... 7.50

Maurice de Guérin

Les plus belles pages de Maurice de Guérin..... 3 »

Frédéric Harrison

John Ruskin..... 3.50

Laïcadio Hearn

Le Japon..... 3.50

Henri Heine

Les plus belles pages de Henri Heine..... 3.50

A.-Ferdinand Herold

Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie..... 6 »

Alexandre Herzen

Pages choisies..... 3.50

Albert Heumann

Le Mouvement littéraire Belge..... 3.50

Robert d'Humières

L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..... 3.50

Francis Jammes

Feuilles dans le vent..... 3.50

Ma Fille Bernadette..... 3.50

H. Jelinek

La Littérature tchèque contemporaine..... 3.50

Virgile Josz

Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Rudyard Kipling

Lettres du Japon..... 3.50

Paul Lafond

L'Aube Romantique..... 3.50

Laclos

Lettres inédites..... 3.50

Madame Lafarge

Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue

Mélanges posthumes..... 3.50

Wanda Landowska

Musique ancienne..... 3.50

Pierre Lasserre

La Doctrine officielle de l'Université..... 3.50

Portraits et Discussions.... 3.50

Le Romantisme français... 3.50

Marius-Ary Leblond

Leconte de Lisle..... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay

La Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

Edmond Lepelletier

Histoire de la Commune de 1871. I..... 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Loyson-Bridet

Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3.50

Jean Luças-Dubreton

La Disgrâce de Nicolas Machiavel..... 3.50

Emile Magne

L'Esthétique des Villes.. 3.50

Madame de Chatillon..... 3.50

Madame de la Suze..... 3.50

Madame de Villedieu..... 3.50

Le Plaisant Abbé de Boisrobert..... 3.50

Scarron et son milieu 3.50

Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50

Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet..... 3.50

Henri Malo

Les Corsaires..... 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart..... 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II..... 3.50

René Martineau

Tristan Corbière..... 3.50

Ferdinand de Martino

Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis

La Pensée de Maurice Barrès 0.7

Masson Forestier

Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair

Jules Laforgue..... 2.50

Édouard Maynial

Casanova et son temps.... 3.50

La Jeunesse de Flaubert... 3.50

La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant..... 3.50

Henri Mazel

Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia

Les Idées de Stendhal..... 3.50

Stendhal et ses commentateurs..... 3.50

La Vie amoureuse de Stendhal..... 3.50

George Meredith

Essai sur la Comédie..... 2 »

Adrien Mithouard

Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Albert Mockel

Propos de Littérature..... 3 »

Jean Moréas

Esquisses et Souvenirs.... 3.50

Réflexions sur quelques Poètes..... 3.50

Variations sur la Vie et les Livres..... 3.50

Eugène Morel

Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice

Eugène Carrière..... 3.50

Jacques Morland

Enquête sur l'Influence allemande..... 3.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance..... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset..... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton..... 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol..... 7

Gérard de Nerval
Correspondance..... 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval..... 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot..... 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge..... 3.50

Leon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Peladan
Les Idées et les Formes.... 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne..... 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature..... 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis..... 3.50
Portraits de Sentiment..... 3.50
Portraits tendres et pathétiques..... 3 50

Camille Pitou
Paris sous Louis XV..... 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3 50
Paris sous Louis XV (III).. 3.50
Paris sous Louis XV (IV).. 3.50
Paris sous Louis XV (V)... 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps..... 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques..... 3 50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens..... 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde..... 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française..... 1 »
Figures et Caractères..... 3.50
Portraits et Souvenirs..... 3.50
Sujets et Paysages..... 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne..... 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz..... 3.50

Arthur Rimbaud
Les Illuminations..... 2
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
Une Saison en Enfer..... 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol..... 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens..... 3.50
Sésame et les Lys..... 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits..... 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis..... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant..... 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond..... 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon..... 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier..... 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires..... 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol..... 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol..... 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol..... 7 »
Le Cénacle de la Muse Française..... 3.50
Delphine Gay..... 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe..... 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Madame d'Arbouville..... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2 vol..... 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain..... 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui..... 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine..... 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio Hearn..... 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise..... 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.50

André Spire
Quelques Juifs.....

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal..... 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e *série*)..... 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Tei-San
Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure... 3.50
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique..... 3.50
Le Théâtre Libre..... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile..... 3 50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol..... 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite..... 3 »

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve..... 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 3.50
Parisiennes de ce temps... 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1 »

E. Viglé-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896..... 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny..... 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis..... 3.50

Jean Viollis
Charles Guérin..... 2 »

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain..... 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading... ... 3.50
Les Origines de la Critique historique..... 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Collection de Romans

Claire Albane
L'Amour tout simple..... 3.50

Anonyme
Lettres d'amour d'une Anglaise..... 3.50

Aurel
Les Jeux de la Flamme.... 3.50

Marcel Batilliat
La Beauté..... 3.50
Chair mystique..... 3.50
La Joie..... 3.50
La Vendée-aux-Genêts..... 3.50
Versailles-aux-Fantômes ... 3.50

Maurice Beaubourg
Dieu ou pas Dieu 3.50
La rue Amoureuse..... 3.50

Aloysius Bertrand
Gaspard de la Nuit..... 3.50

Alla Berzeff
Tamara..... 3.50

J.-W. Bienstock et Dr A. Skarvan
Au Pied de l'Echafaud..... 3.50

Léon Bloy
Le Désespéré..... 3.50
La Femme pauvre..... 3.50

Francis Carco
Jésus la Caille..... 3.50

R.-Gaston Charles
La Danseuse nue..... 3.50

Judith Cladel
Confessions d'une Amante. 3.50

Mrs W.-K. Clifford
Lettres d'amour d'une Femme du monde..... 3.50

Joseph Conrad
L'Agent secret..... 3.50
Le Nègre du « Narcisse ».. 3.50

J.-A. Coulangheon
Le Béguin de Gô..... 3.50
L'Inversion sentimentale... 3.50
Les Jeux de la Préfecture.. 3.50

Stephen Crane
La Conquête du Courage... 3.50

Gaston Danville
L'Amour Magicien..... 3 50
Contes d'Au-delà..... 6 »
Le Parfum de volupté..... 3.50
Les Reflets du Miroir..... 3.50

Jacques Daurelle
La Troisième Héloïse.... 3 50

Albert Delacour
L'Evangile de Jacques Clément 3.50
Le Pape rouge..... 3.50
Le Roy..... 3.50

Louis Delattre
La Loi de Péché..... 3.50

Grazia Deledda
Les Tentations..... 3.50

Eugène Demolder
L'Arche de M. Cheunus... 2 »
Le Jardinier de la Pompadour... 3.50
Les Patins de la Reine de Hollande..... 3.50

La Route d'Emeraude..... 3.50

Charles Deronnes
L'Amour fessé..... 3.50
Le Peuple du Pôle..... 3.50

Dostoïevski
Carnet d'un Inconnu..... 3.50
Le Double..... 3.50

Édouard Ducoté
Aventures..... 3.50

Édouard Dujardin
L'Initiation au Péché et à l'Amour..... 3.50
Les Lauriers sont coupés... 3.50

Louis Dumur
Le Centenaire de Jean-Jacques..... 3.50
Un Coco de génie..... 3.50
L'Ecole du Dimanche..... 3.50
Pauline ou la liberté de l'amour..... 3.50
Les trois demoiselles du père Maire..... 3.50

Georges Eekhoud
L'Autre Vue..... 3.50
Le Cycle patibulaire..... 3.50
Escal-Vigor..... 3.50
La Faneuse d'amour..... 3.50
Mes Communions..... 3.50
La Nouvelle Carthage..... 3.50

Albert Erlande
Jolie Personne..... 3.50
Le Paradis des Vierges sages..... 3.50

Laurent Evrard
Le Danger..... 3.50
Une Leçon de Vie..... 3.50

Gabriel Faure
La Dernière Journée de Sapphô..... 3.50

André Fontainas
Les Etangs Noirs..... 3.50
L'Indécis..... 3.50
L'Ornement de la Solitude. 2 »

André Gide
L'Immoraliste..... 3.50
Les Nourritures Terrestres. 3.50
La Porte étroite..... 3.50
Le Prométhée mal enchaîné 2 »
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins
La Petite Angoisse..... 3.50

Maxime Gorki
L'Angoisse..... 3.50
L'Annonciateur de la Tempête..... 3.50
Les Déchus..... 3.50
Les Vagabonds..... 3.50
Varenka Olesseva..... 3.50

Jean de Gourmont
La Toison d'Or..... 3.50

Remy de Gourmont
Les Chevaux de Diomède.. 3.50
Un Cœur virginal..... 3.50
Couleurs..... 3.50
Histoires magiques..... 3.50
Une Nuit au Luxembourg.. 3.50
D'un Pays lointain..... 3.50
Le Pèlerin du Silence..... 3.50
Sixtine..... 3.50
Le Songe d'une femme.... 3.50

Thomas Hardy
Barbara..... 3.50

Frank Harris
Montés le Matador..... 3.50

Laïcadio Hearn
Chita..... 3.50
Fantômes de Chine..... 3.50
Feuilles éparses de littératures étranges..... 3.50
Kotto..... 3.50
Kwaidan..... 3.50
La Lumière vient de l'Orient..... 3.50

A.-Ferdinand Herold
L'Abbaye de Sainte-Aphrodise..... 2 »
Les Contes du Vampire.... 3.50

Maurice Hewlett
Amours charmantes et cruelles..... 3.50
En plein air..... 3.50

Charles-Henry Hirsch
La Possession..... 3.50
La Vierge aux tulipes..... 3.50

Edmond Jaloux
L'Agonie de l'Amour..... 3.50
L'Ecole des Mariages..... 3.50
Le Jeune Homme au Masque 3.50
Les Sangsues..... 3.50

Francis Jammes
Pensée des Jardins..... 2
Pomme d'Anis..... 2 »
Le Roman du Lièvre..... 3.50

Alfred Jarry
Les Jours et les Nuits..... 3.50

Lucien Jean
Parmi les Hommes..... 3.50

Albert Juhellé
La Crise virile..... 3.50

Gustave Kahn
Le Conte de l'Or et du Silence..... 3 50

Rudyard Kipling
Actions et Réactions..... 3.50
Les Bâtisseurs de Ponts... 3.50
Le Chat Maltais..... 3.50
L'Histoire des Gadsby..... 3.50
L'Homme qui voulut être roi 3.50
Kim..... 3.50
Le Livre de la Jungle..... 3.50
Le Second Livre de la Jungle..... 3.50
La plus belle Histoire du monde..... 3.50
Le Retour d'Imray..... 3.50
Stalky et Cie..... 3.50
Sur le Mur de la Ville.... 3.50

Hubert Krains
Amours rustiques..... 3.50
Le Pain noir..... 3.50

Marie Krysinska
La Force du Désir..... 3 50

Laclos
Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)..... 3.50

A. Lacoin de Villemorin. et Dr Khalil-Khan
Le Jardin des Délices..... 3.50

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue

STUART MERRILL

—

Stuart Merrill est mort ! Ame exquise, cœur généreux et fier aux larges battements, imagination à la fois délicate et somptueuse, tous ces trésors sans prix ont disparu soudain...Seuls nous demeurent le souvenir frémissant de l'homme que nous avons aimé et l'œuvre où palpite encore la pulsation d'un cœur héroïque et charmant.

Celui qui vient ici parler du poète et de l'écrivain ne voudrait songer, pour l'instant, qu'au frère dont il est séparé, — et à plus de vingt-cinq années d'intimité, de voyages faits ensemble et d'émotions partagées, qui ne connurent pas les refroidissements d'un seul jour. Mais l'hommage que réclame aujourd'hui la mémoire de Stuart Merrill, c'est une simple étude où je tâcherai de juger ses livres et son rôle littéraire avec une sympathie sans faiblesses, en montrant au besoin ces exigences sévères que le poète souhaitait trouver chez ses amis. Jamais je n'ai rencontré tâche plus difficile.

§

Stuart Fitz Randolph Merrill naquit à Hempstead, dans Long-Island, près de New-York, le 1er août 1863. Sa famille, depuis longtemps fixée en Amérique, était d'origine anglo-écossaise, c'est-à-dire normande et celtique, et le nom de Fitz Randolph attestait encore le sang généreux des hommes de son *clan*, les highlanders, ses ancêtres. Ce nom, Merrill le tenait de sa mère, avec toute la ressemblance physique et beaucoup de la structure morale ; et vraiment la naissance du poète fut bénie par les dieux, car un admirable visage se pencha sur lui pour le premier baiser.

Qui dira les secrets de nos balbutiements ? La femme vers qui montaient les primes adorations de l'enfant avait une délicate bonté tempérée d'énergie, — une bonté qui répugnait aux attendrissements et préférait se manifester en actes. Un charme particulier, fait d'aisance et de spontanéité, émanait d'elle, comme le souvenir du sang français qu'elle unissait au sang des montagnards d'Ecosse (1). Elle brillait, et brille encore, par une rare intelligence, — étonnamment vive, très largement ouverte, et finement cultivée. Toutes les fées de l'esprit étaient convoquées par elle au baptême d'un futur prince du rêve.

George Merrill, le père du poète, était un attorney dont on vantait la science juridique et la droiture. Ame religieuse et forte, vouée à l'incorruptible croyance, à la morale sévère des anciens puritains. C'est de son père, sans doute, que Stuart Merrill tint cette foi inébranlable qui forme les grands artistes, comme elle forme les moines et les soldats. Mais l'austérité paternelle réagit d'une double manière sur l'âme adolescente qu'elle voulait diriger. Directement, elle lui enseigna par l'exemple la loyauté et l'esprit de sacrifice. Indirectement, ce qu'elle avait de rigoureux en sa réelle noblesse excitait à une sorte de contradiction instinctive un jeune esprit qui sentait déjà sa propre ardeur et aspirait à la liberté. S'il veut être grand et marcher vers son but, il faut que Siegfried brise la lance de Wotan, symbole de la règle. Sans faillir au respect que méritait son père, le jeune Stuart Merrill sut se dégager d'une trop forte emprise. Il le fit peu à peu, sans le savoir, à mesure que s'offraient les idées et qu'il choisissait parmi elles.

Altruiste généreux, ému par la souffrance humaine, Stuart Merrill devenait socialiste. Amant de la forme et de la lumière, amant de toute la beauté, voici qu'il s'éblouissait de la splendeur païenne, tandis que sa pensée était acquise au panthéisme. — Panthéisme d'une sorte singulière, d'ailleurs, très religieux et tout imprégné de l'esprit chrétien. Mais la foi puritaine de jadis s'était pour toujours transformée. Moins précise et moins stricte, plus large en son objet et plus que jamais fervente, elle était devenue la foi en la vie innombrable, la foi en la future fraternité des hommes, la foi en la Beauté dont le règne viendra.

(1) La grand'mère de Mme Merrill était Française.

Les circonstances avaient aidé peut-être à cette évolution. Son père ayant été attaché à la légation des Etats-Unis à Paris, Stuart Merrill fit son éducation en France. Il avait quitté l'Amérique, encore tout enfant; il n'y devait retourner qu'à vingt-et-un ans, ses études achevées au lycée Condorcet, — naguère lycée Fontanes (1884). — Le Condorcet de cette époque, je me le représente comme une fourmilière d'idées. On y travaillait beaucoup, et surtout le latin et le français; excellente école pour la formation d'un écrivain. Mais on y aspirait, on y formulait des espoirs, des dilections et des haines avec plus d'ardeur encore. L'art des vers y était en grand honneur à ce moment-là, puisque Stuart Merrill y eut comme condisciples les poètes Pierre Quillard, Rodolphe Darzens, Ephraïm Mikhaël, Georges Vanor et, en rhétorique, René Ghil (1).

Ensemble ils publiaient à l'usage de leurs camarades une petite revue autographiée, *le Fou*, qui recueillit leurs premiers poèmes. Mais les questions de sociologie et de politique, les problèmes de la philosophie émouvaient aussi ces jeunes esprits. Ils avaient la soif de connaître, l'espoir d'agir bientôt, et un penchant décidé pour l'indépendance. Ils étaient à cet âge admirable où l'exaltation est une attitude naturelle. Et ils faisaient des vers, des vers un peu romantiques. Stuart Merrill rimait « Chatterton » et « le Faucon et la Colombe ».

Pour la plupart des hommes, cette jeunesse de l'âme s'achève tôt; elle se refroidit en une maturité raisonneuse et pratique, lorsqu'elle ne s'engourdit pas en une prompte somnolence de l'esprit. Mais pour quelques-uns l'aspiration n'épuise point sa force, l'exaltation du cœur devient la raison même d'exister. L'âme de ceux-là conserve jusqu'au bout sa jeunesse, parce que c'est une âme de poète... Et l'âme de Stuart Merrill fut jeune et fervente jusqu'au jour de la mort.

Jeune, à vingt-un ans, Stuart Merrill l'était avec une folle et touchante ardeur. A son retour en Amérique, ne s'avisa-t-il point de s'improviser camelot, — de crier dans les rues de New-York des journaux socialistes... Il prétendait ainsi manifester ses opinions à la face de l'opulente sottise des *four hundred*, mais aussi démontrer à son père, et peut-être se prouver à lui-même, qu'il était apte à gagner immédiatement sa vie. Une photographie le montre à peu près à cette époque, élé-

(1) Je cite encore, de deux ans plus jeune, André Fontainas.

gant et plein d'aisance, simple et sans nulle pose, mais beau comme un jeune dieu ; et l'on ne peut imaginer plus singulier contraste que celui de cet aristocrate-né, teinté des distinctions françaises, avec la profession qu'il s'était momentanément choisie.

Mais qu'on n'imagine point chez lui du dilettantisme, encore moins le goût de l'excentricité. Nul homme ne fut plus ennemi des attitudes qu'on se donne, nul ne fut plus tranquillement et fermement sincère. Seulement, il aimait à aller jusqu'au bout de ses idées et de ses résolutions, — et il avait agi de toute sa jeunesse.

La démonstration faite, il s'était arrêté, et désormais se vouait tout aux lettres. Au *New York Times*, à l'*Evening Post*, il donnait de brèves études sur Glatigny, Gérard de Nerval, Alphonse Daudet. Plus tard, il devait publier en Amérique ses *Pastels in Prose*, qui sont de précieuses traductions de Maurice de Guérin, Louis Bertrand, Judith Gautier, Baudelaire, Villiers, Huysmans, Mallarmé, Henri de Régnier, Mikhaël, etc. De New-York il restait en relations avec ses anciens amis de Condorcet. Avec eux il fit ses débuts à *la Basoche*, éphémère mais charmante revue publiée à Bruxelles, puis aux *Ecrits pour l'Art*, que René Ghil venait de fonder à Paris. A *la Basoche*, après quelques essais (1), il étonnait soudain par un large et beau poème, *Pendant qu'elle chantait*, d'une forme déjà sûre, d'un intense et profond sentiment (1881) ; aux *Ecrits pour l'Art* il donnait, en 1887, ce petit chef-d'œuvre de musique et de lumière, de jeunesse et de joie :

LA FLUTE

Au temps du gazouillis des feuilles, en avril,
La voix du divin Pan s'avive de folie,
Et son souffle qui siffle en la flûte polie
Eveille les désirs du renouveau viril.

Comme un appel strident de naïade en péril
L'hymne vibre en le vert de la forêt pâlie
D'où répond, note à note, écho qui se délie,
L'ironique pipeau d'un sylvain puéril.

Le fol effroi des vents, avec des frous-frous frêles,
Se propage en remous criblés de rayons grêles
Du smaragdin de l'herbe au plus glauque des bois ;

(1) On retrouvera dans *la Basoche* deux contes en prose : *la Nyctalope* et *le Christ de frère Sérapion*, un peu inspirés de la première manière d'Edgar Poe.

Et de tes trous, Syrinx, jaillissent les surprises
Du grave et de l'aigu, du fifre et du hautbois,
Et le rire, et le rire, et le rire des brises.

En 1887, paraît, chez Vanier, le premier recueil du poète : *les Gammes*, où l'on retrouvera les deux pièces que je viens de citer. Deux ans après, Merrill revient en France, où l'exposition l'émerveille surtout par sa couleur. L'hiver suivant, nous le passons ensemble à Munich ; la magie wagnérienne, qu'il avait déjà subie avec ravissement, achève de le conquérir, et son âme encore toute fraîche s'enchante du naïf sentiment des primitifs de Cologne. Un bref séjour en Italie le remet en présence de la beauté latine, et il revient à Paris, l'esprit nourri de lumière et d'harmonie, se baigner joyeusement dans l'atmosphère française, — la seule où il puisse vivre.

L'artiste dont j'ai voulu suivre en détail le premier développement est maintenant complet (1). Un dernier séjour dans l'Amérique hostile à son idéal d'artiste,— il n'en aima jamais que la seule ville de Boston, — des voyages nouveaux en Suède, en Allemagne et en Italie, des séjours prolongés en Belgique ne changeront rien en lui. Pour Merrill, rien n'est plus désormais que l'activité littéraire, les échanges de pensée avec quelques amis et de nombreux camarades, le quartier latin qu'il adore, et toute la vie intellectuelle et sentimentale qui se charge de grandir le poète, car il en connaît tour à tour les douleurs et les joies. En 1908, enfin, un tranquille et pur bonheur s'offre à lui. Il épouse à Bruxelles Mlle Claire Rion et se fixe à Versailles avec sa jeune femme. La vie du poète est ainsi couronnée par le plus délicat des romans, dans un décor noble entre tous. Entouré de fidèles amis, visité par l'admiration de la jeunesse, c'est là qu'il écrit ses derniers vers ; et c'est là que la mort, — cruelle d'être arrivée si tôt,

(1) Je note ici ses principales collaborations aux revues. A partir de 1887, il avait donné à *la Wallonie* la plupart des poèmes des *Fastes*, il y publie ensuite quelques-uns des *Petits poèmes d'automne;* à *l'Ermitage*, il fait une généreuse campagne de critique littéraire ; *la Plume*, en sa première série, s'enrichit de quelques-uns de ses vers et de nombreux articles ; à la 2e série de *la Plume*, sous la direction de Karl Boès et Paul Fort, il fait avec une clairvoyante maîtrise la critique des livres de vers (*1901-1904*). Mais c'est au *Mercure de France* surtout, et à *Vers et Prose* qu'il se plaît à donner ses poèmes. Avec Georges Marlow enfin, il avait particulièrement contribué à la publication de la seconde série du *Masque* à Bruxelles, que la guerre est venue interrompre (1912). De cette collaboration très diverse, il y aurait lieu, sans doute, de retenir pour un livre futur, outre quelques critiques de poèmes d'une portée générale, une étude sur Charles-Louis Philippe parue dans le *Mercure*, une étude sur William Morris (dans *la Société Nouvelle*) et maints autres travaux dans *Antée*, *la Phalange*, etc.

mais bénigne encore en cette cruauté, — est venue le chercher tout à coup. Un jour de lassitude, pendant un sommeil qu'il avait fait bercer de musique, elle l'accueillit doucement dans son repos sans rêves. Il avait 52 ans (1er décembre 1915).

§

Feuilletons les premiers recueils du poète (1).

Les Gammes, — le titre est modeste : il semble n'annoncer que des exercices, préparation à l'œuvre. C'est assurément ainsi que l'entendait l'auteur, mais nous pouvons aujourd'hui en saisir tout autrement la portée. Gammes de couleurs, gammes mélodiques du futur peintre et musicien des *Fastes*, et même, très en sourdine et plutôt devinée, la gamme sentimentale des *Petits Poèmes d'Automne* et des *Quatre Saisons*, ce livre de début contient déjà virtuellement ce que Merrill nous donnera par la suite. Une certaine mélancolie, douce et nostalgique, apparaît en contraste parmi quelques hymnes païens de jeunesse et de vie, — tel le sonnet *la Flûte* que j'ai cité plus haut. Les thèmes que développera plus tard le poète se révèlent déjà, timidement tracés, — et ce sont les princesses de légende, un vague romancero d'amour, et l'antagonisme de l'âme et de la chair. La forme est l'alexandrin, mais un alexandrin où les allitérations et les assonnances roulent leur douce rumeur.

Dans *les Fastes*, le jeu musical des syllabes se multiplie. Merrill manie avec une étonnante maîtrise un instrument délicat entre tous. Il excelle dans l'allitération, dont il avait pu trouver de délicieux exemples chez nos anciens poètes, et même en Amérique dans les vers d'Edgar Poe, mais qu'il avait cultivée surtout sous l'influence de Mallarmé et de René Ghil.

Il atteint ainsi à des effets parfois extraordinaires de justesse, d'action persuasive et de suggestion :

> **Les gondoles d'amour, lourdes pour ce soir-là**
> **De girandoles et de banderolles,**
> **Traînent l'écho mourant de molles barcarolles**
> **Sur un doux air démodé de gala.**

Ou bien :

(1) Les œuvres françaises de Merrill ont été réunies par le *Mercure de France*. En 1897, *Poèmes*, volume contenant *les Gammes*, *les Fastes*, *Petits Poèmes d'Automne* et *le Jeu des Epées* ; en 1900, *les Quatre Saisons* ; en 1909, *Une Voix dans la Foule*.

Sur le seuil de basalte et d'or du mausolée,
Les tourtereaux perlant leurs doux roucoulements...

Et encore cette strophe d'un mouvement héroïque :

Vers le Walhalla, heïaha ! les Walkyries,
Dont la cohorte d'or heurte aux cieux les rafales,
Bondissent au galop des sabots des cavales
Heïaha ! le nocturne hallali des furies !

La virtuosité de ces vers est vraiment merveilleuse. Le seul reproche qu'on puisse faire au poète, c'est qu'en certaines pages sa musique résonne trop souvent en accords plaqués; au lieu de se fondre dans la strophe, telles notes s'en détachent alors avec trop d'évidence comme des cabochons rehaussant une plaque d'or.

Le livre entier est d'ailleurs éclatant à l'excès. La musique s'y combine aux images pour susciter aux yeux de surprenants reliefs : tout ce qu'on écoute on le voit, et on le voit en pleine lumière.

Un seul des thèmes esquissés dans *les Gammes* domine à présent tous les autres : celui de la Légende. Mais avec quelle magique pouvoir verbal il est ici développé, et par quelle fière et somptueuse imagination de poète! Livre tout en décors, dira-t-on. Mais on ne sait quelle nostalgie y module la mélancolie du passé. Livre où un jeune artiste semble se griser des sons, des couleurs, des clartés dont il a l'âme pleine. Soit. Simple jeu, peut-être ; celui de l'athlète qui se détend les muscles avant le combat. Mais de ce simple jeu peut naître une noble harmonie, — et, parmi quelques autres, le sonnet *Lohengrin* qu'admirait Heredia est né de ce jeu-là :

Tandis que les hérauts déferlent avec faste
L'écarlate splendeur des étendards du roi,
Le peuple des seigneurs, en somptueux arroi,
S'écrase autour du clos que le soleil dévaste.

Au bord du fleuve en pleurs s'éplore Elsa la chaste,
Espérant un miracle en réponse à sa foi ;
Mais le houleux tumulte insulte à son effroi,
Et les trompettes d'or hurlent vers le ciel vaste.

Soudain silence, et la terreur dans tous les yeux ;
Car, comme un songe issu des ondes et des cieux,
Voici, mû vers la grève au gré d'une bourrasque

Par la nage et le vol de son Cygne idéal,
Surgir, sous la clarté que réfracte son casque,
Lohengrin, le héros grave du Saint-Graal.

Les images héroïques, le monde fabuleux des *Fastes*, nous les retrouverons dans *le Jeu des Epées*, sous une lumière un peu moins éclatante, baignés d'une musique plus discrète et peut-être plus mélodieuse. La forme est d'une parfaite sûreté, et certaines pages ont une douceur tremblée qu'on chercherait en vain dans *les Fastes*. C'est qu'entre temps le poète s'était initié à la vie sentimentale, et qu'il avait écrit les *Petits Poèmes d'Automne*. Livre délicieux que celui-ci, — et, entre tous ceux de Stuart Merrill, le plus doucement suggestif.

Il pèse à peine dans la main, mais il est riche de tous les dons, et la plus fraîche poésie jaillit inépuisablement de ses pages fleuries. Sentiment exquis : c'est celui d'une âme qui s'éveille; mais il se voile délicatement sous des symboles légers. Un jeune visage dérobe ainsi, aux plis d'une flottante écharpe, les secrets d'une bouche qui veut se plaindre et va sourire.

Mon front pâle est sur tes genoux
Que jonchent des débris de roses;
O femme d'automne, aimons-nous
Avant le glas des temps moroses.

Ah! des gestes doux de tes doigts
Pour calmer l'ennui qui me hante!
Je rêve à mes aïeux les rois,
Mais toi, lève les yeux, et chante.

Berce-moi des dolents refrains
De ces anciennes cantilènes
Où, casqués d'or, les souverains
Mouraient aux pieds des châtelaines.

Et tandis que ta voix d'enfant,
Ressuscitant les épopées,
Sonnera comme un olifant
Dans la danse âpre des épées,

Je penserai vouloir mourir
Parmi les roses de ta robe,
Trop lâche pour reconquérir
Le royaume qu'on me dérobe.

Les héros légendaires des *Fastes* apparaissent encore ici, mais plus lointains, comme fondus dans une atmosphère humide et transparente, sous une lumière atténuée. Les chevaliers rudes et forts sont captifs aux réseaux des belles; ils ne savent plus que leur faiblesse :

L'enchanteresse de Thulé
A ravi mon âme en son île
Où meurt, tel un souffle exhalé,
Le regret de l'heure inutile.

Ils se désolent harmonieusement, ils ont parfois un geste de révolte :

L'étendard que mon bras de rebelle
Déroula sur les terres du rêve
Tremble aux tours du palais de la Belle
Pour que son peuple en rie....
. . . . . .
Prince de si triste renommée,
Me voici, revenu des désastres,
Sur la route où jadis mon armée
Chevauchait en chantant vers les astres...

Ne les croyons pas trop, car ils aiment leur douce défaite.

Les *Petits Poèmes d'Automne* sont, quant à leur contenu philosophique, le développement de *l'Eternel Dialogue*, le dialogue de l'âme et de la chair que nous formulaient *les Gammes*. L'âme héroïque s'y défend contre les conseils des sens. Mais si elle se débat contre l'amour, c'est qu'il est celui de « l'enchanteresse de Thulé », celui de la mauvaise femme. Lorsque viendra la bonne amante, toute l'âme du poète se lèvera en lui pour l'accueillir d'un frémissement de joie.

Et voici que la bonne amante est venue. Voici *les Quatre Saisons*.

Reviens, ô toi, des cavalcades et des batailles,
Et laisse choir tes étendards en loques dans le crépuscule ;
. . . . . .
Reviens à la petite maison blanche au fond de la vallée
Dont la cheminée fume vers le ciel plein de cloches.
Ecoute : l'amante est là qui chante dans la vêprée,
En puisant l'eau lustrale à la fontaine proche.
. . . . . .

Stuart Merrill vit maintenant à la campagne, dans la charmante maisonnette qu'il s'est choisie à Marlotte, à l'orée de la forêt de Fontainebleau. Le poète goûte la paix tranquille, la tendre plénitude d'un amour pareil au bonheur.

C'est ici la maison de douce solitude
Dont le vantail de bois ne s'entr'ouvre, discret,
Comme à l'appel de Dieu, qu'au cri d'inquiétude
Du vagabond venu du fond de la forêt.
. . . . . .
C'est ici la maison qui te vit apparaître,

O charmeuse qui sus, avec des mots d'amour,
Faire fleurir la rose au bord de la fenêtre...

Au temps des *Gammes* et des *Fastes*, Stuart Merrill professait volontiers son dédain pour la nature. Il la comprend et la pénètre à présent, parce que, sans doute, son vivant décor est celui qui environne le mieux un amour, et parce que, peut-être, elle enseigne à mieux aimer. Ce livre est le poème du bonheur. Et le poète se *sait* heureux. Tout se fond dans le délice des jours. Il découvre le paysage, la forêt, les villages, la vie des bonnes gens de la campagne. Tout lui devient motif de joie; et toute joie nouvelle approfondit son âme, élargit sa pensée.

Au milieu de cette paix dont il est conscient, le poète sent son cœur plus généreusement s'ouvrir. L'amour qu'il appelle n'est pas un égoïste amour. L'âme qui s'y est épanouie ne veut être étrangère à nul frémissement humain. Elle accueille dans sa pitié les vagabonds, les misérables, tous ceux de l'universelle souffrance; elle a des vibrations profondes à l'idée horrible des guerres où l'homme tue l'homme. Et quelques grandes voix s'émeuvent dans le livre, pour rappeler au poète que le bonheur n'est pas son seul but, que sa destinée est de s'exalter et de souffrir par la douleur et par la joie de tout ce qui est en vie.

Ici, c'est le calme et la paix. Mais il est des régions où l'on s'égorge :

Oh ! la paix du matin sur ma petite maison !
On entend les faucheurs passer près du vieux mur
En silence, du pas lourd dont on marche en cette saison ;
Dans le jardin, celle qui cueille les cerises mûres
Chasse de son rire d'enfant un vol de sansonnets ;
C'est l'heure où, ayant bu à deux mains leur bol de lait,
Les petits s'en vont à l'école danser, chanter des rondes ;
Le soleil dore à peine les verdoyants sommets ;
Il fait bon rêver, et les cloches remercient Dieu
D'ouvrir à leur prière tout l'azur des cieux.
On se bat au bout du monde !

Eh quoi ! La guerre n'est-elle donc point partout? Et si les armées se reposent, n'y a-t-il pas l'éternelle misère humaine, les plaintes des pauvres sans pain, les révoltes des cœurs trahis, l'immense cortège de douleurs dont le poète écoute les cris d'angoisse, les pas précipités...

Humble tisseuse de toile derrière la fenêtre qui rougeoie,
Cette nuit de lune, dans le village silencieux des montagnes,
Je te sais, ô sœur, insensible à la foi
Qui me force à partir vers la ville aux mille bagnes.

Là-bas des mains de meurtre se crispent dans les ténèbres,
Et des yeux désespérés luisent au bord des fleuves,
Et la haine hurle au passage des charrois funèbres,
Où les drapeaux de deuil au poing des pauvres s'émeuvent.

Des rumeurs remplissent la campagne. On a vu passer des gens étranges sur les routes. Quelqu'un vient vers la petite maison où le foyer est clair, où la causerie est douce...

Entends-tu tous ces poings qui frappent à la porte ?

Ainsi se clôt, sur une interrogation mystérieuse ce livre où, pour conter un bonheur qui n'est pas égoïste, le poète a trouvé les images les plus neuves, les plus simples et les plus expressives. D'autres œuvres de Stuart Merrill sont peut-être plus séduisantes par la forme ; celle-ci, un peu plus grise sans doute, est la plus spontanée, la plus riche en sève vitale, celle où le souffle humain révèle le mieux sa chaleur.

Aux *Fastes*, aux *Petits Poèmes d'Automne*, une critique austère pourrait reprocher leur inspiration artificielle : artificielle en ce sens qu'elle semble née d'un effort antérieur de l'homme, jaillie des livres et des musées plutôt que de la nature elle-même. Critique qui s'appuierait sur l'apparence seulement ; car pour être plus voilé, et par des images plus rares, le cœur du poète y a les mêmes pulsations. Pour *les Quatre Saisons*, pareil grief ne pourrait être formulé sans folie. L'inspiration y est directe et de prime jet.

Le poète y suit son instinct, écoute les confidences des choses ; et, de son accord avec elles, naît un chant. Rien n'est concédé à la virtuosité, — à cette virtuosité qui nous éblouissait dans *les Fastes* et qui, plus discrète dans *les Petits Poèmes d'Automne*, s'y fondait en une musique parfaite. Tout, dans *les Quatre Saisons*, veut être simple et vrai. La nature parle seule, par des lèvres humaines. Ce n'est plus dans la forme qu'est cherchée la beauté, ce n'est plus dans l'harmonie d'une évocation lumineuse et musicale où se joue la pensée ; ici les plus grandes clartés sont celles d'une âme fervente, inquiète et très douce ; les plus pénétrantes mélodies sont celles du sentiment. L'artiste s'efface un peu, mais un poète chante.

Certaines images des *Petits Poèmes d'Automne* reviennent parfois dans *les Quatre Saisons;* elles y apparaissent transformées, plus naturelles et plus véridiques. Le peintre de féeries, disciple de Gustave Moreau, est devenu un peintre paysagiste, un peintre du plein air. Une lumière humide baigne ses petits tableaux ; la brise y passe avec ses parfums. Et le dessin est moins appuyé, moins précis, les contours sont plus vagues, à cause même de cette atmosphère nuancée qui environne les images.

Le technique de l'artiste s'était modifiée, d'ailleurs. Dans *les Quatre Saisons*, Stuart Merrill innove un mètre dont il demeura seul à user. Ce n'est point, — ou c'est très rarement, — le vers libre et léger qui épouse les contours mélodiques d'une pensée : c'est une strophe particulière qui repose sur le retour à peu près constant d'un même nombre d'accents oratoires. Ce mètre a une plénitude aisée qui n'est pas sans noblesse; mais, — à la fois plus flottant que l'alexandrin, et plus réellement symétrique, — il manque peut-être un peu de force propulsive et de souplesse rythmique. Née du plein air, cette forme se prête à en évoquer les mobiles clartés; elle est moins apte à dessiner nettement ces grands décors, à isoler dans la lumière ces images dorées qui sont le langage naturel du peintre, chez Merrill. Le poète y manifestait aussi moins heureusement ses dons de musicien. Après avoir inscrit dans ce mètre quelques-uns de ses plus larges chants, il crut devoir l'abandonner; et, bien qu'il demeurât partisan du vers libre, il revint, pour son dernier livre, au vers régulier où il se sentait plus à l'aise.

Ce dernier livre, c'est *Une Voix dans la Foule.*

§

Chacun des recueils précédents ajoutait quelque don nouveau à l'inspiration du poète : *les Fastes*, c'était toute la richesse des couleurs et des sonorités, un accent héroïque ou lourd de nostalgie, dans un éclat princier ; *les Petits Poèmes d'Automne*, parmi les grâces de la Légende, disaient une plus suggestive mélodie et, sous une forme voilée, les gémissements d'une âme troublée par l'amour ; sous la vaste clarté du plein air *les Quatre Saisons* contaient l'éveil à la nature et à la joie d'un cœur toujours inquiet, mais généreusement élargi par l'amour. *Une Voix dans la Foule* n'apporte pas une parole

nouvelle, mais les chants anciens y résonnent, épurés et plus transparents ; ils s'unissent pour offrir du poète une image définitive et parfaite, en un résumé magnifique de son œuvre.

Après une heure de crise douloureuse, le poète s'est recueilli. En une perspective raccourcie, il revoit maintenant toute sa vie d'autrefois ; celle d'il y a longtemps, à l'époque des chants héroïques et des éclatantes images de la jeunesse, et puis des rébellions contre l'esclavage des sens. C'est *le Rappel du Passé*, — les Rois visionnaires et déchus, les princesses, le parc du palais où l'on voit

Le paon blanc criant dans la nuit bleue...

et c'est le dernier écho persistant des *Gammes*, des *Fastes* et des *Petits Poèmes d'Automne*, que termine un fracas de désastre. Elles aussi seront évoquées, *les Quatre Saisons* de naguère, mais en soudain contraste, par un cri véhément de révolte. Le poète a des accents simples et profonds pour dire la cruauté des déceptions humaines, et le déboire amer de cette ivresse qu'il appelait l'amour. *Des cris dans la nuit !...* Le malheur est entré dans la petite maison sous les arbres ; des poings frappaient à la porte... Celle qui était l'amante s'en est allée un morne soir. Dans la maison désertée, une âme s'irrite et désespère, un cœur saigne affreusement.

O mon Dieu, toujours cette femme
Que ce fou voulut tant avoir !
Cette bouche baisée un soir,
Et ces yeux qui m'embrasaient l'âme !

Et ces mains qui cherchaient mes mains,
Et ce cri : « Je t'aime ! je t'aime ! »
Et la fuite au moment suprême,
Et l'horreur de ces lendemains !

Des cris dans la nuit : cris de colère, d'abord, et le grand cri de la souffrance qui se connaît et se déchire, — et le cri de la peur devant l'âme elle-même qui, sous la dent de la douleur, pourrait chercher l'oubli dans l'ivresse et la honte.

Mon cœur est triste comme un mauvais lieu ;
Un enfant y meurt du baiser des folles,
J'invoque en vain pour lui l'aide de Dieu,
Mon cœur est triste comme un mauvais lieu.

Un enfant y meurt du baiser des folles.
Ah ! donnez-moi de l'eau pure et des fleurs,

Et cessez ce rire ivre et ces paroles !
Un enfant y meurt du baiser des folles.

Jamais le poète n'a écrit de vers aussi directs, ou d'une émotion plus immédiate ; jamais il n'en a chanté de plus tragiques. Il évoque la débauche sordide pour en bannir, — qui sait? — l'inavouable tentation :

C'en est-il bien fini de la vieille folie
Et d'outrager les dieux après avoir trop bu,
Et de hocher, mi-mort, une tête avilie
Entre la putain nue et l'ivrogne barbu ?

As-tu, debout, brisé sur la table la coupe
Où tu puisais l'envie affreuse de déchoir !
As-tu frappé la danseuse qui tord sa croupe
Et qui, la langue entre les dents, rit au miroir ?

Une clarté renaît pourtant de ces ténèbres. Non, le vieil espoir n'est pas mort. La vie est là toujours. Implacable aujourd'hui, demain elle pourra consoler.

L'atroce douleur se calme un peu. Elle s'adoucit encore et se mue en mélancolie. Et c'est alors la merveille d'une aube adolescente qui peu à peu grandit. Miracle de renaissante jeunesse dans la maturité, quelques fraîches *romances* vont fleurir, — simples et profondes chansons, claires comme un rire d'enfant, mais émouvantes comme des larmes d'homme.

J'ai vu ce matin trois colombes
Passer dans le ciel violet.
Beaux enfants, portez sur trois tombes
La rose, le lys et l'œillet.

Toi, qui seras le plus beau, donne
L'œillet à l'amante d'un jour,
Le lys à celle qui fut bonne
Et la rose à mon seul amour.

Puis retourne danser la ronde
Sur la route, et ne reviens pas.
Aucun bonheur ne dure au monde
Plus que la trace de tes pas.

Et voici *les Paroles de l'amour ;* voici, non plus la femme qu'on aime avec des frémissements et des doutes, mais celle qu'on a souhaitée toujours, celle qui fut toujours attendue, celle qu'un rayon tardif a révélée soudain : la Fiancée. Elle a des grâces de fée et des fragilités d'enfant. Pour l'aimer, il n'est que les dons les plus rares du cœur, les secrets les plus

délicats d'une âme qui aspire ineffablement à ce qu'elle espère, qui enveloppe et sauvegarde avec une tremblante douceur ce qu'elle étreint enfin.

ADAGIO

Viens dans le parc nocturne où dorment les fontaines,
Mon amour ! Ne crains pas ce qu'on voit dans la nuit,
Et ne frissonne plus parce qu'un vent fortuit
A troublé la forêt sous ses voûtes lointaines.

Laisse-moi te mener. Dans les miennes tes mains
Sont un fardeau plus doux que des fleurs ou des ailes.
Ecoute, les taillis sont pleins de souffles frêles,
On dirait que des dieux marchent par les chemins.

. . . . . .

Pourquoi donc ai-je envie à la fois de sourire
Comme si je baisais le cœur chaud d'une fleur,
Et d'éclater en pleurs à cause d'un bonheur
Si divin que je sais à peine te le dire ?

Tes mains ! tes mains ! tes mains ! Qu'elles soient à jamais
Miennes. Et quand enfin les clartés incertaines
De l'aurore auront lui sur l'eau de ces fontaines
Et ces bois où s'attarde encore un vent mauvais,

Sœur, tu les dresseras triomphantes et fortes,
Levant le lourd fardeau des miennes, vers le jour,
Et nous saurons enfin le nom de notre amour,
Le mot secret qui fait s'ouvrir toutes les portes !

L'âme inquiète s'est apaisée ; le cœur longtemps fermé s'est tendrement épanoui. La nature ouvre son décor familier, accueillante et simple, mais parée de toutes ses nuances. Il y a *du Soleil sur les Fleurs*. Elle est riante de belle joie ; mais elle est grave aussi, et *Son chant vers les cieux* est la mélodie la plus pénétrante que puisse encore comprendre l'homme lorsqu'il s'éloigne de la jeunesse. Elle exhorte le poète à regarder au loin, — plus loin que son bonheur, vers la douleur humaine, et vers les horizons où déjà la Mort se devine, où la pensée respire un air raréfié. Le poète se sait au déclin de la vie. Il songe à ce qu'il fut ; il pèse ce qu'il a accompli. Moins, peut-être, que le destin ne le lui eût permis, — moins sans doute qu'il n'avait espéré. Mais son œuvre ne fut point vaine, l'œuvre ne l'est jamais. Rien ne se perd, dans la Nature ; elle est le réservoir vivant des énergies. L'effort qu'on a tenté se perpétue en elle ; l'effort de l'homme renaît indéfiniment dans l'avenir.

Je sais que tout hiver prépare un renouveau,
Que la saison d'azur suivra la saison grise,
Et qu'une graine chue au hasard de la brise
Fait éclater un jour les portes du tombeau.

Ainsi s'achève ce livre, — non pas peut-être le plus original et le plus personnel qu'ait écrit le poète, mais assurément le plus parfait par sa composition et, — hormis quelques pages entachées d'un peu de rhétorique, — le plus magistral par son art sans défaut. Livre définitif et complet : Stuart Merrill est là tout entier ; son âme s'y livre sans réserve, avec ses douleurs et ses joies, avec le feu de ses colères et l'ingénue fraîcheur de ses tendresses, avec ses songes d'un lointain légendaire et ses aspirations vers l'harmonie future. C'est la suprême parole d'un grand poète ; c'est l'admirable testament d'un cœur qui obéit aux plus nobles élans, — d'une âme qui ne fut jamais sans chaleur.

§

Ce qui éblouit tout d'abord chez Stuart Merrill, c'est la richesse de l'imagination. Ce qui séduit le plus profondément en lui, c'est la grâce d'une tendre nostalgie, c'est la vérité très humaine, — et éternelle parce que très humaine, — c'est la délicate transparence d'un sentiment où se mire une âme noble et belle. Son œuvre marque le développement continu de la vie sentimentale dans un art qui jamais ne la négligea, mais qui se plut longtemps à en voiler les aspects au profit d'une beauté plus cérébrale et d'une plus magique harmonie. Images et musiques ont d'abord un éclat prodigieux, presque excessif, qui devient rapidement plus discret et va s'atténuant encore. Les sens parlaient aux sens et, par eux, à l'esprit ; le cœur finit par s'adresser directement au cœur. L'admirateur de Vigny, de Heredia, de Mallarmé, tend à devenir un émule de Verlaine. L'artiste, peu à peu, s'efface devant l'homme. Il s'efface : mais d'un pas seulement. Que l'un prenne la première place, ou qu'il la cède, l'homme et l'artiste sont là présents, toujours unis en un Poète.

Faut-il prouver qu'il en est bien ainsi? Au moment où l'homme parlait le plus haut dans son œuvre, Stuart Merrill formulait ce *Credo* où il affirme magnifiquement une foi qu'il ne déserta jamais. C'est la proclamation du rôle suprême dévolu à l'artiste :

CREDO

Je crois que la Beauté est une condition de la parfaite vie, au même titre que la Vertu et la Vérité.

Le Poète doit être celui qui rappelle aux hommes l'idée éternelle de la Beauté dissimulée sous les formes transitoires de la Vie imparfaite.

Parmi toutes les formes que lui présente la vie, il ne doit donc choisir pour symboliser son idée de la Beauté que celles qui correspondent à cette idée. Des formes de la Vie imparfaite, il doit recréer la vie parfaite.

En d'autres mots, il doit être le maître absolu des formes de la Vie, et non en être l'esclave, comme les Réalistes et les Naturalistes.

Cependant il ne doit pas se contenter, comme les Romantiques et les Parnassiens, d'une beauté tout extérieure, mais par le symbolisme des formes de beauté il doit suggérer tout l'infini d'une pensée ou d'une émotion qui ne s'est pas encore exprimée.

La Poésie, étant à la fois Verbe et Musique, est merveilleusement apte à cette suggestion d'un infini qui n'est souvent que de l'indéfini. Par le Verbe elle dit et pense, par la Musique elle chante et rêve. Aussi la seule Poésie est-elle la Poésie lyrique, fille du Verbe descriptif et de la Musique rêvante.

Et la seule Poésie lyrique qui puisse prévaloir est la Poésie symbolique, qui est supérieure, par la force de l'idée inspiratrice, à la vaine réalité de la Vie, puisqu'elle n'emprunte à la vie que ce qu'elle offre d'éternel : le Beau qui est le Vrai (1).

La foi que professe Merrill en ce hautain langage, c'est la foi en l'éternelle poésie. La forme de ce *Credo* est dogmatique, et il y a une apparente raideur dans ses conclusions. On peut le considérer malgré cela comme un excellent exposé, dans le plan métaphysique, de ces aspirations instinctives qu'on a appelées la « doctrine » symboliste.

Au symbolisme, Stuart Merrill appartenait par tout son art, par tout son cœur. S'était-il donc asservi, lui, le plus indépendant des hommes, aux préceptes étroits d'une Ecole littéraire? Non, certes! Mais le Symbolisme ne fut *jamais* une Ecole.

Répétons-le sans nous lasser, nous tous qui en fûmes les fidèles ; répétons-le surtout, nous à qui l'on put attribuer la vaine entreprise d'en formuler les « règles ». Des règles, le

(1) Anthologie des Poètes français contemporains, II, 452. Paris, Delagrave, 1906. Merrill venait de publier *les Quatre Saisons* et préparait *Une Voix dans la Foule*. Cette page inédite fut insérée à la demande expresse de l'auteur, en conclusion à sa biographie.

Symbolisme n'en eut point, hors celles qui, de tout temps, se sont révélées d'elles-mêmes aux serviteurs de l'harmonieuse Beauté. Le Symbolisme ne fut pas autre chose qu'une double réaction contre la vulgarité naturaliste et contre l'étroitesse des lois parnassiennes. Mais cet appel à l'idéalité et à la liberté conquit soudain presque toute la jeunesse, et par un mouvement naturel, celle-ci exalta d'abord ce qui, dans l'art d'écrire, avait été le plus désastreusement négligé. Elle y mit l'infatigable insistance dont il faut bien user envers les sourds... Il arriva aussi que, parmi les premiers efforts, quelques-uns parfois dépassèrent le but, donnant ainsi à croire qu'une convention nouvelle succéderait aux conventions d'hier. C'est l'inévitable phénomène qui s'attache aux manifestations passionnées, et particulièrement à celles d'un groupe nombreux de forces inégales. Le temps se charge bientôt de choisir ce qu'il voudra garder. — Si je me couche sur la plage, quelques vagues dressées, qui retombent et déferlent, peuvent me cacher l'immensité de l'horizon. Mais du haut de la falaise la mer lumineuse et vaste apparaît, qui porte vers les Iles d'or la course des blanches caravelles.

A la conception quasi médicale de l'homme dans le Naturalisme, on opposait le culte de l'idéalité; en contraste avec un scientisme immédiat et borné, on offrait le monde de la pensée, du sentiment, du rêve; contre les platitudes de la prose alors en cours, on protestait par la recherche d'une forme rare et précieuse. On répondait aux sèches précisions du Parnasse et à ses bons devoirs d'histoire versifiée, en évoquant les larges lointains de la légende où la poésie est à l'aise, où l'imagination se développe dans son domaine propre, sans rien qui la contraigne, sans que nul détail actuel et concret, — une date, un nom précis, un événement d'hier, — vienne rejeter sur le sol l'essor de l'âme créatrice.

Le Naturalisme nous avait contraints à vivre dans l'atmosphère irrespirable, lourde et mal odorante d'un taudis; mais le Parnasse était un palais fermé, sans issue sur l'air libre, où la poésie était étouffée lentement. On y dissertait savamment de la césure et de la consonne d'appui, on y enseignait à peindre, avec une attention méthodique, mille brimborions artificiels... Or les symbolistes concevaient leur art comme un libre chant; ils pensaient que la poésie est la musique de l'âme.

§

Cette idéalité, cette légende mystérieuse et humaine, — cette imagination au vol que rien ne lasse, ce chant où tout l'être se donne, Stuart Merrill les connaissait bien. Son âme en était merveilleusement prodigue. Parmi les Symbolistes, nul n'apporta de plus riches trésors.

Son vers est une musique tour à tour très vibrante et très douce. Il vit à ce point dans la musique qu'il semble parfois ne vivre que par elle. Certaines sonorités sont même trop apparentes en ses premiers poèmes, mais avec quelle force brillante elles y retentissent! Leur harmonie y mêle sa lumière au fougueux éclat des images, ou bien elles environnent celles-ci de leurs voix renaissantes, et leur murmure sait doucement s'amollir pour créer l'atmosphère mystérieuse où se meut la Légende.

Le rythme proprement dit a peu préoccupé Merrill; il se borne à en alléger le poids par les mètres impairs qu'il eut toujours en prédilection, ou à en dégager les mouvements par le mètre plus libre des *Quatre Saisons*. Ses recherches en ce sens, il les manifeste surtout par le jeu des allitérations excessives.

Dans la course du vers, qu'elle presse ou qu'elle retient, l'allitération apparaît souvent telle qu'un geste : un bras se tend, un torse se raidit, un drapeau pointe sa hampe, une bannière se déploie. Comme les lignes d'un dessin montrant l'allure d'une foule en marche, dans le courant des phrases mobiles elle marque des directions. Il est vrai que sa force propulsive s'arrête à un fragment de strophe, parfois à un fragment de vers. Mais le poète renouvelle constamment ses moyens, et sa virtuosité en ce sens est extraordinaire, en particulier dans ses premiers recueils.

Le jeu des consonnances est plus extraordinaire encore chez Merrill. Sous l'influence de Stéphane Mallarmé, le maître suprême en cet art, et guidé par l'exemple immédiat de René Ghil, — initiateur aux grands espoirs dont le *Traité du Verbe*, malgré ses puérilités, révélait dans le langage des virtualités ignorées, — Merrill étudiait les sonorités expressives de la parole. Il les unissait selon leurs timbres, variait leurs combinaisons, en sorte qu'il y eut dans ses strophes une constante musique. Cette musique enveloppe les idées, les ima-

ges du poète; elle les accompagne de sa flottante rumeur.

Tout d'abord, comme les images elles-mêmes, il semble qu'elle impose un peu trop son éclat. C'est le premier émoi de la découverte. Le musicien essaie ce nouveau clavier, et telle note y sonne un peu fort. Mais c'est aussi dans cette première improvisation qu'il donne son plus merveilleux élan. Plus tard, il amortit les chocs, il apaise les voix trop insistantes, et parvient ainsi à une exécution plus parfaite. Mais tout ce dont il usera dans ses compositions futures, il le doit à ces premières trouvailles de sa jeunesse. J'ai cité certaines consonnances des *Fastes*. Leur mérite est de suggérer avec beaucoup de force l'idée et l'image qu'elles soutiennent de leur vibration. Leur défaut est parfois de se détacher de la trame où elles forment broderie. Le poète s'en aperçoit bientôt. Il atténue ses accents, ses harmonies s'assouplissent et se fondent; mais la musique règne toujours sur son art, et ce que les images ne pourraient dire, une invisible symphonie achève de le pénétrer.

Cette musique, Merrill se plaît à la déployer surtout lorsqu'il interprète la Légende. Et la Légende est essentielle à son œuvre. Lorsqu'elle paraît absente du poème, elle le vivifie encore, comme dans *les Quatre Saisons*, où un homme, une femme, la vie même des villages sont évoqués sous un aspect lointain, sans nulle précision importune, et comme une fresque paysanne dans l'éternel décor de la nature. Récit fabuleux ou conte populaire, en poésie c'est la même région aux vastes étendues. Sauf en ses toutes dernières compositions, Stuart Merrill ne s'en écarte jamais.

Il semble qu'un thème, entre tous ait poursuivi son souvenir : celui de *la Belle Dame sans Mercy* de Keats. Sans qu'il l'imite jamais il en garde longtemps l'inconsciente hantise. Plusieurs de ses poèmes en rappellent la douce et cruelle nostalgie. Si purement française que soit sa forme, si française que soit sa poésie elle-même, on trouverait ici chez Merrill une certaine nuance de mélancolie qui me paraît anglo-saxonne, et dont son influence enrichit le symbolisme français.

Quelques thèmes s'inspirent de notre Moyen-Age : Merrill avait fréquenté parfois chez les trouvères. L'influence des peintres préraphaélites et de Gustave Moreau ne fut pas étran-

gère, je crois, au choix de quelques autres, — et ceux là portent déjà la date de l'époque où ils furent conçus. Mais la plupart de ses sujets le poète les avait inventés, et son œuvre les reprend sous vingt formes diverses jusqu'au jour où *les Quatre Saisons* créent une légende nouvelle, plus familière et plus proche de nous, sous le brillant soleil de France.

Lui-même et son œuvre, ne pourrait-on les dire comme un conte d'autrefois? — Il est ce voyageur arrivé des contrées par delà la mer, qui apporte avec lui la pourpre et l'or vermeil, (car un génie, jadis, lui livra ses trésors) ; et bien vite il s'en sert pour acquérir, dans un pays perdu, un vieux manoir hanté qu'il n'avait jamais vu. Une à une il parcourt les nobles salles où, depuis sept cents ans, nul n'osa pénétrer, et son pas y réveille des souvenirs endormis, — spectres de reines et de rois, fantômes de mélancoliques amours qui se lèvent à sa voix et le suivent en esclaves. Maintenant, il descend les marches du perron, il erre dans le parc abandonné, il veut connaître tout son domaine... Or autour du château règnent les champs et les près, les vallons, les forêts, — tout cela qu'une fée maligne avait condamné au silence, tout cela qui, comme au Prince Charmant, lui appartenait sans qu'il le sût. Il s'émerveille de la découverte. Déjà il comprend et il aime le nombreux paysage dont les arbres et les fleurs ont rafraîchi, ont parfumé l'air qu'il respire ; et voici que, par la présence du Maître, les voix enchaînées se délient, voici que les esprits des bois et des vallées lui font des confidences, voici que toutes choses lui parlent... En sorte que son cœur est encore ivre de soleil, ses yeux encore éblouis et sa mémoire toute pleine de confuses paroles lorsqu'il rejoint enfin les tours immémoriales du manoir où l'attend, debout sur le seuil, la Princesse qui fut la dernière à s'éveiller et qu'il n'espérait plus. Mais par les baies ouvertes en signe d'allégresse, toute la nature est entrée avec lui ; et sur les lèvres de la Fiancée, le frais arôme des feuillages se mêle aux voluptés pénétrantes des roses...

La mode qui gâte tout ce qu'elle touche, parce qu'elle imite au hasard de l'instant et, sans le savoir, parodie, — la mode s'est emparée de la Légende, hélas! au point de nous rendre presque insupportables certains thèmes qui nous séduisirent naguère. Le même sort est échu à Botticelli et aux primitifs

italiens que le symbolisme a remis en honneur. Toute beauté nouvelle, en art, périt ainsi de son triomphe, jusqu'au moment où, la mode oubliée et les oripeaux dispersés, l'immortelle statue renaît à la lumière. Malgré les sottises des caillettes et leurs extases pâmées, Botticelli est un maître admirable. Malgré quelques milliers de vers imbéciles, malgré l'écœurante fadeur des décors de théâtre qui prétendent nous en traduire le mystère, la légende reste le domaine idéal des poètes, non point pour elle-même, non point par les faciles images qu'elle nous offre ; mais parce que, d'Eschyle à Shakespeare et à Wagner, et depuis les auteurs de notre *Tristan* jusqu'à Victor Hugo, — jusqu'à Maeterlinck, Henri de Régnier et Stuart Merrill, — elle fut et demeure le territoire sacré où la pensée se meut parmi les formes, où la poésie manifeste librement sa nostalgie de la Beauté. La légende toute seule ne dit que peu de chose. Elle vaut par le génie héroïque ou charmant d'un poète qui lui prête sa voix. Qu'un sot écriveur s'en empare, elle n'est qu'un fantôme sans âme : il faut, pour l'animer, le *don de poésie*.

Ce don-là, nul ne l'eût plus que Stuart Merrill. Toute pensée, toute sensation se résolvent chez lui en poésie : toute chose qu'il voit, il l'idéalise, toute chose qu'il pense il la conçoit par le cœur en même temps que par l'esprit ; tout ce qu'il touche, il lui donne ce léger, ce profond frémissement qui est la vie de l'âme. Poèmes faits de musique et d'images et d'une secrète vibration humaine, ils évoquent et ils chantent, et ne prétendent rien démontrer, — pas plus que le silence d'une rose. Il leur suffit d'être ce qu'ils sont : un chant qui s'épanouit, une clarté qui se révèle, un songe qui s'entr'ouvre, ou le simple mouvement d'un cœur qui s'émeut. Et de tout cela, légende et mélancolie, fable lointaine ou paysage d'aujourd'hui, résulte un art fervent de foi en la beauté, un art d'où jaillit une suprême pensée d'amour et d'harmonie.

Poésie des thèmes qui inspirent Merrill : rien de bas ne s'y trouve ; rien non plus qui se dessèche ou se glace. Qu'ils soient légendaires ou familiers, la magie du poète y fait naître toujours ce qui peut à jamais nous toucher. Leur voix, le plus souvent, est simple et toute naturelle ; mais ils font penser plus loin que les paroles dites, et ils atteignent en nous ce que le cœur a d'éternel. Qu'on songe aux *romances* de

Merrill. Elles sont faites d'un rien ; mais l'art y découvre le secret peut-être le plus rare de toute la poésie : celui d'une ingénue chanson qui nous pénètre l'âme.

Ce poète qui a lu tant de livres, est franc et naïf comme un enfant. En vérité il garde une âme d'enfant, toujours neuve à ce qu'elle voit, toujours fraîche, toujours prête à s'émerveiller. Et n'est-ce point là, peut-être, la signification du don de poésie ? S'émerveiller devant les choses, les voir toujours nouvelles, les surprendre à l'*état naissant*, n'est-ce pas le secret de les créer vivantes, de nous les montrer à nous-mêmes sous une soudaine clarté que nous ne connaissions pas ? Susciter la vie, animer ce qui fut inerte, une image, un son, une pensée, oui, c'est bien l'œuvre du poète... Mais il y faut les yeux nus et sensibles de l'enfance, avec la générosité d'une âme épanouie par l'amour.

Là-bas, un chant large s'exalte; ici, les mots les plus discrets se replient sur un frémissement ; et là-bas comme ici, un cœur s'est donné. Mais lorsqu'il se manifeste dans l'harmonie, ce don total et généreux de soi n'appartient qu'aux grands poètes, — ceux pour qui les accents les plus vrais demeurent des paroles de beauté, pour qui la générosité est une disposition naturelle et comme une fonction de leur noblesse.

§

Noble et généreux, l'homme lui-même l'était en sa magnifique largesse aussi bien qu'en sa conception de la poésie et du rôle du poète. L'artiste, chez lui, se répand en musique, en lumière, dans la luxuriance des images. L'homme s'offre tout à tous, il souffre de la douleur d'autrui, de la misère des pauvres, de l'ignorance des foules, des cruautés que dispense le sort et que multiplie l'injustice. Et c'est par générosité qu'il devient socialiste, lui, né d'une famille riche, vivant lui-même dans une aisance très ornée, et aristocrate par l'éducation et par le goût.

Cette aristocratie qui lui était naturelle, il s'en défendait de toutes ses forces et parfois fort drôlement, comme d'un vice honteux, — sans l'oublier jamais; devant les humbles, il la dérobait sous des familiarités très camarades, et dans son désir de bien faire, il réalisait cet amusant prodige d'être grandiosement et fastueusement simple. Le malheureux portait une tare indélébile : quoi qu'il dît, quoi qu'il fît, il res-

tait gentleman, gentleman partout et toujours. Gentleman malgré lui avec les inoffensifs et puérils anarchistes qu'il lui arriva d'héberger par bonté tout en fustigeant avec vigueur leurs doctrines ; gentleman dans les équipées de sa vie d'étudiant libéré, noctambule incorrigible, ami des rapins, des poètes sans chemise, de tout ce qui donne au quartier latin sa physionomie si particulière.

Longtemps il y habita, 66, rue de Seine, un hôtel meublé fort modeste. Tout ce qu'il y avait à Paris de bons poètes, — ou plus simplement de poètes mal pourvus de pécune, — s'y coudoyait en un défilé sans fin. Belles et folles journées de jeunesse, de grands projets vite conçus, vite oubliés, et de hautes ardeurs qui, chez Merrill, ne se refroidirent jamais. Moréas quelquefois pénétrait dans cet antre des Muses pour nous lire des vers « dont chacun était le plus beau » ; et l'on y vit venir un jour Oscar Wilde, alors gonflé et soutenu par une gloire qu'il promenait négligemment, avec autant d'insolence que d'esprit. Il était très brillant, — étincelant, paradoxal, insupportable. Plus tard, après sa déchéance, l'homme apparut sincère et digne de pitié, mille fois plus noble dans son écrasement. Il ne consentait à voir personne que de très rares et sûrs amis, et Merrill fut au premier rang de ceux-là. Avec sa générosité habituelle il avait fait campagne, pendant la détention de Wilde, pour obtenir quelque allégement à la peine du prisonnier; il s'était employé aussi à faciliter la représentation à Paris de la *Salomé* de Wilde, le dernier succès littéraire du poète, et celui auquel il fut le plus sensible.

Stuart Merrill habitait alors, 53, quai Bourbon, un appartement qui prenait jour sur la Seine. Ce n'était plus le quartier latin, c'en était du moins la frontière. Frontière souvent franchie, car si le célèbre quartier était nécessaire à Merrill, Merrill était indispensable aux jeunes poètes qui l'habitent. Il ne était admiré et respecté, adoré plus encore. C'est parce qu'il fut toujours, en tous ses actes, en tous ses dires et du cœur au cerveau, un poète. Sa causerie, très gaie et très abandonnée, s'élevait soudain si l'art était en jeu ; guidée par le goût le plus cultivé, elle s'animait alors d'un discret mais chaleureux enthousiasme où le plus déprimé trouvait du réconfort. Des idées fines et justes se mêlaient à un rire franc et sain : comme d'autres vrais poètes, mais plus que nul d'entre eux, Merrill avait

le *don de jeunesse*. Cet homme, dont la maturité n'ignorait plus les grandes douleurs, sauvegardait en lui l'âme simple, fière et joyeuse d'un adolescent. Son esprit spontané, à quoi rien ne ressemblait, avait des inventions sans cesse renouvelées et des vivacités d'une étonnante drôlerie. On retrouverait dans sa correspondance beaucoup de sa verve charmante, et ce délicieux naturel qui le rendait sympathique entre tous.

Du quartier latin, Merrill aimait le décor, la vie multiforme, et les souvenirs qu'il y avait laissés. Mais il y a autre chose. Il adorait les bohèmes comme des enfants de Dieu. C'était à cause des très nobles mérites qu'il découvrait en eux; c'était plus encore, si j'ose le dire, à cause d'une conception de poète. Il voyait en eux d'émouvants et fiers vagabonds : les merveilleux vagabonds de l'intellectualité. Or, aux yeux de Merrill, les authentiques vagabonds,— ceux des chemins et des forêts, — avaient la valeur d'un symbole; c'étaient des personnages sacrés, ceux contre qui se conjurent les forces du destin. Il leur donnait tout son amour ; vers eux allait toute sa pitié. Il se plaisait à l'indépendance de leurs allures, il admirait leurs instincts de bêtes franches et libres; il les plaignait surtout, car il connaissait leur misère. Ce gentleman de lettres était le frère de tous les pauvres.

§

C'est, je crois, dans ce sentiment passionné d'altruisme qu'il faut chercher la source de sa philosophie. Celle-ci est un optimisme né de l'instinct et fortifié par la raison. L'instinct du poète crée l'aspiration à l'harmonie; son imagination lui en suscite l'espoir; et la raison le porte à la considérer comme réalisable chez les hommes dans un avenir indéfini. Si imparfaite qu'elle soit encore, elle apparaît déjà mieux organisée parmi nous qu'elle ne le fut dans les sociétés d'autrefois. Mais en perpétuelle formation, — toujours combattue par des forces de Haine, toujours aidée et soutenue par des forces d'Amour, — la naissante harmonie requiert l'effort de tous les hommes de bonne volonté. La fraternité souhaitée sera la récompense tardive d'une longue, d'une indécourageable action.

Doctrine démocratique. Le pessimisme, dont on a voulu faire la foi hautaine des aristocraties de l'esprit, n'est trop souvent que le système commode où se complaisent les aristocraties du pouvoir et de l'argent : elles y cherchent une

excuse à leur égoïste matérialité. Il y a plus de noblesse à espérer, — non pour soi-même mais pour les autres, non dans le présent mais dans l'avenir sans fin. La nature ne perd rien de ce qu'on émeut en elle. Tout effort retentit dans les cycles lointains du futur ; toute énergie suscitée par l'amour travaille à l'œuvre d'harmonie. Que l'amour soit donc notre loi, et qu'il se manifeste envers les hommes par sa sœur divine : la Pitié (1).

§

Le chant suprême de Merrill, ce fut la pitié qui l'inspira.

La guerre l'avait terriblement affecté. Sans doute a-t-elle hâté sa fin. Il se sentait frappé par elle dans sa foi de pacifiste, dans ses pures et belles illusions de poète fraternel, dans tout son être enfin, qui souffrait des souffrances d'autrui, et à qui son imagination les représentait avec une netteté cruelle. Il aimait fervemment la France, sa patrie véritable, et l'une de ses plus grandes douleurs lui fut causée par sa patrie natale qui, dans un conflit où la civilisation, la justice et la beauté étaient en jeu, gardait une neutralité obstinée.

La guerre, dont l'idée le hantait, a suggéré à Stuart Merrill sa dernière œuvre. C'est un poème en prose dont il parlait beaucoup et qu'il ne put finir. Il y travaillait depuis longtemps, l'avait dix fois repris, jamais abandonné. Ce poème, je veux le donner ici.

Le sujet en est simple et nu : l'enterrement d'un soldat anglais à Versailles, — pauvres funérailles dont il avait saisi l'effroyable tristesse. C'est cela seulement que nous dit le poète, et la vie du petit soldat telle qu'il se l'était évoquée. Et de ce peu de chose il a su faire un poignant chef-d'œuvre, — d'une simplicité qui serait le triomphe de l'art si elle n'était surtout le témoignage d'une émotion jaillie des sources de l'âme elle-même.

A TOMMY ATKINS !

I

Ce fut à Versailles, ô Tommy Atkins, dans la ville du Grand Roi dont le nom te fut inconnu et te fut encore plus inconnue la gloire, que je vis, en cette journée de juillet où les bassins du

(1) Merrill avait de très bonne heure pratiqué les écrits des philosophes anglais et français. Parmi les allemands, il aima Schopenhauer, dont la métaphysique et l'esthétique le séduisaient beaucoup, mais dont il n'admit jamais les conclusions pessimistes.

parc sentaient l'eau croupie et le soleil jaunissait les brins d'herbe entre les pavés des anciens boulevards, avancer cahin caha, au pas d'une haridelle qui dodelinait paresseusement de la caboche, ton convoi funèbre,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins!

II

Sur un corbillard d'indigent était juché un cercueil en bois blanc que drapaient de leur double gloire les étendards de France et d'Angleterre. Aucune fleur ne s'en effeuillait, odorant souvenir que peut ramasser une fillette dans la foule. Quelques soldats en uniforme jaune te suivaient, puis d'autres en capote bleue et culotte rouge. Et tous tenaient bien serré sous l'aisselle leur fusil incliné (1) *vers cette terre où ils te menaient à jamais dormir,*

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins!

III

De rares passants rasant les murs que brodait une ombre mince et violette saluaient ta dépouille selon la douce coutume de France. Mais leur pensée était ailleurs : commerce, industrie, affaires. Puis ils pensaient peut-être à leurs propres morts. Moi seul, étant un poète à qui Dieu a départi, comme à tous les poètes, d'assumer la douleur d'autrui, j'ai senti sous mes paupières crever des larmes, toi que je n'ai jamais connu,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins!

IV

Aucune donneuse de baisers ne suivait ton cercueil, ni la mère dont le corps s'entr'ouvrit dans la douleur, il y a une vingtaine de printemps, pour te consacrer à la lumière, ni la sœur dont les paroles, lorsque tu te sentais malheureux, étaient pour toi lune bénédiction, ni l'amante qui te livra, une nuit que toutes es étoiles chantaient au ciel, la fleur la plus secrète de sa chair,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins!

V

Mais il faut comprendre que la route est longue de ton pays au nôtre, aussi longue au moins que de Londres à Tipperary. Et les pauvres hésitent à s'éloigner de leur seuil, car leur bourse est aussi légère que leur cœur est lourd. Mais je sais qu'il est là-bas deux foyers, où trois femmes penchent bien bas la tête,

(1) Variantes : *qu'ils inclinaient.* Au bas de la strophe suivante, j'ai cru devoir restituer la ligne oubliée du refrain.

quand l'heure est venue de dénouer leur chevelure et qu'elles ont le loisir de penser à toi, à toi, fils, frère, fiancé,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins!

VI

Je me complais tristement à m'imaginer ce que fut ta vie. Je voudrais que tu fusses né dans le Kent, le comté qui est le plus cher à mon cœur, à cause simplement d'une femme. C'est là que s'élève, drapée de lierre qui frémit à la brise, la cathédrale de Canterbury, c'est là que glaïeuls, tournesols et roses trémières enjolivent le cours de la Stour, où si souvent tu dus accompagner tes camarades blancs et blonds à la baignade,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins!

VII

Tu n'avais pas ton pareil pour danser la gigue au son des orgues de barbarie qui s'arrêtent dans le brouillard au coin des rues. Et c'était merveille de te voir taper du talon le dur asphalte des trottoirs. Tu avais même appris la valse, et je t'ai souvent vu, empoignant quelque maritorne en châle noir et au vieux chapeau à plumes, tournoyer dans les impasses de Whitechapel,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins!

VIII

Mais à force de s'amuser on oublie que la misère est toujours là, prête à vous ployer la nuque. Tu la ployas si bas que tu devins aboyeur (1) *de journaux, cireur de bottes le jour; et, la nuit, tu ouvrais la portière de leurs automobiles, sous la flamboyante électricité des façades de théâtres, aux bourgeois dont les cigares sentent bon. Et, tirant ta casquette et allongeant la main, tu leur donnais du « my lord » sans soupçonner que le vrai lord c'était toi, oui, toi,*

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins!

IX

Mais la suie de Londres ne nourrit pas son homme, et du brouillard ne suffit pas comme [*boisson*] (2). *Et un soir que tu traversais Trafalgar-Square, tu te laissas allécher par les sergents recruteurs qui, la badine aux doigts, font la parade, sous les affiches hautes en couleur : « Kitchener a besoin de vous. » Bonne solde, quatre repas par jour, un uniforme seyant. Pourquoi pas? Allons-y. Et tu devins presque sans t'en douter soldat du Roi,*

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins!

(1) Mot raturé, mais non remplacé. Variante (raturée) : *crieur*.
(2) Lecture douteuse. Peut-être : *baisers*.

X

Ton apprentissage fut dur, et tu t'en serais longtemps souvenu, si jamais tu avais été capable de te souvenir de quoi que ce soit. Ah! ces marches, ces marches, ces marches! Le soleil sur la nuque, la poussière plein la bouche, la sueur entre les épaules, du feu au fond des yeux, du plomb à la plante des pieds et le délire de la fatigue au cerveau. Elles durent sonner de bien loin, certains soirs, les cloches de Tipperary, n'est-ce pas,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins?

. . . . . .

Une page du premier brouillon donne, à la suite de la 2e strophe, ces indications pour la suite du poème :

Pas une femme...
Je t'ai connu dans ton village (2 strophes)
Mauvais garçon allé à Londres
Londres (2 strophes)
Le sergent recruteur de Trafalgar Square
Arrivée en France
Mépris des Français mal habillés
Admiration pour les Français
Défense de la tradition anglaise (2 ou 3 strophes)
Son étonnement et son innocence
Sa mort
Le service funèbre.

Puis, en diagonale à droite de cette page :

Non, jamais on ne t'accusa d'avoir frappé qui que ce soit sous la ceinture.

Sur une autre feuille, — au crayon, mais d'une main appliquée qui copie sans rature :

...et tu crus qu'il valait mieux mourir, parce qu'il était bien fatigant de vivre,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins !

La nurse se pencha sur toi. « Décédé », dit-elle au médecin. Et l'on te mène aujourd'hui au cimetière français où le chapelain lira sur ta fosse les solennelles paroles de l'Eglise d'Angleterre.

Enfin, au bas de la strophe IV du brouillon, le poète a inscrit les lignes suivantes qui sont manifestement un projet pour la strophe finale :

Je finis mon pauvre poème comme le destin a fini ta pauvre vie.

Dédions-nous tous au néant, pour que nos rêves survivent. Ton nom n'est rien, le mien est encore moins. Tout ce que nous savons de toi c'est que tu es venu mourir à Versailles, la ville du grand Roi.

Je n'ajouterai nul commentaire à cette page noble et douloureuse. La sensibilité d'un grand poète y apparaît en sa nudité pathétique. Elle seule doit parler.

ALBERT MOCKEL.

A LA MÉMOIRE

DE

STUART MERRILL

—

I

Les héros ont vêtu la cuirasse, et le haume
D'or et de diamant resplendit à leur front ;
Ils passent, devant eux le cercle impur se rompt
Et leur puissante épée a conquis maint royaume.

Mais qu'au penchant d'un soir fleuri, parmi l'arome
Des roses blondes, charme adoré, charme prompt,
Une fée aux yeux clairs les voie, ils chanteront
A l'amour qui fait doux et fort un jeune psaume.

Le courage pourtant ne s'endormira point.
La grave lame est là, prête à luire, et le poing
La brandira très haut à l'alerte première.

Le combat entrepris veut le constant effort
Et les héros sacrés iront vers la lumière,
Sûrs de vaincre le mal et de vaincre la mort.

II

L'été fauve s'en va, voici le roux automne ;
La feuille lentement se dessèche aux halliers,
Les hymnes triomphaux d'hier sont oubliés
Et les chênes hautains ont perdu leur couronne.

Tandis que le jardin qui se fane frissonne,
Où sont les reines ? où les ardents chevaliers ?
Dans le palais désert, auprès des boucliers,
L'épée en deuil se rouille au fût de la colonne.

La forêt est muette et là-bas, près des flots,
Des cygnes harassés sont morts dans les sanglots
Et le vent pâle emporte et disperse leurs plumes.

Sur le bord des chemins tristes tombent des pleurs ;
Les chevaliers sont loin, très loin, et, dans les brumes,
Rêve l'esprit frileux des reines et des fleurs.

III

Héros, ne pleure pas ! Non : regarde la terre.
La grande forêt chante au seuil de ta maison ;
Ecoute-la : sa voix guidera ta raison ;
Elle t'enseignera la route salutaire.

Observe la pelouse, et scrute le mystère
Du rayon lumineux qui dort dans le gazon.
La nature se livre à toi ; chaque saison
T'apporte un don, joyeux parfois, parfois austère.

Tes yeux voient palpiter au souffle pur du vent
Le hêtre, dont renaît la vigueur, et souvent
Un philtre d'amour rit aux pétales des roses.

Ton pas ferme et vaillant ne craint pas les hasards.
Ecoute, vois, et cherche à discerner les causes.
C'est un livre vivant qui s'ouvre à tes regards.

IV

Parcours d'un pas égal ton immense domaine.
Vois sur les cailloux fins et frais bondir les eaux,
Ecoute la chanson subtile des roseaux :
L'air est en fête au long de la claire semaine.

Que les bois sont joyeux quand le printemps ramène
Le sourire des fleurs et l'hymne des oiseaux!
Et là-bas, c'est la ville où, dans ses durs réseaux,
La misère aux yeux froids saisit la race humaine.

La farouche douleur nous guette d'un œil sûr,
Et le soir, dans la paix qui tombe du ciel pur,
On entend le bruit sourd des lointaines batailles.

Mais, ô marcheur, le temps viendra que tu rêvais,
Les cloches sonneront les grandes funérailles
Et le vent rouge emportera les dieux mauvais.

V

Ecoute le murmure attendri de la brise
Qui frôle doucement les clairières des bois ;
Ta mémoire fidèle y reconnaît la voix
De celle que l'amour et que la mort a prise.

Au chêne impérieux, debout dans l'aube grise,
Ta fierté sent revivre un héros d'autrefois ;
Sa frondaison lui fait une couronne, et vois
Comme il brave l'orage et comme il le maîtrise.

Parure des jardins, roses, jasmins et lys!
Fleurs d'ivresse et de rêve! ô reines qui, jadis,
Laissiez flotter au vent du soir vos chevelures!

Baumes des prés! Rire innombrable de la mer!
Tout palpite, et, dans l'or fécond des moissons pures,
La terre au cri puissant nous prodigue sa chair.

VI

Un nom aimé se lit au marbre de la stèle
Et voici qu'au matin un chant calme et clément
Passe dans la forêt où l'hiver, doucement,
Pare les rameaux fins d'une blanche dentelle.

Dans une tiède nuit que le printemps constelle,
Sur le jardin nouveau, plein d'un jeune ferment,
Plane un chant heureux, beau comme un beau diamant,
Un chant limpide, un chant d'espérance immortelle.

Dans le jour de l'été, parmi les chauds parfums,
Qui s'échappent des vallons d'or et des monts bruns,
Monte un chant triomphal, clair de fierté joyeuse.

Et le chant merveilleux est le chant de l'ami,
De l'ami tendre qui, la lèvre harmonieuse,
Un soir où pleurait l'automne s'est endormi.

A.-FERDINAND HEROLD.

LA SCISSION DE LA SOCIAL-DÉMOCRATIE

La scission de la Social-Démocratie allemande est moralement accomplie depuis le milieu de décembre, ou mieux depuis le jour où 20 députés ont voté contre les crédits de guerre, — 24 autres, par leur abstention, s'associant plus timidement à cette attitude. La règle et la tradition du parti voulaient jadis (outre-Rhin comme ailleurs) qu'il se prononçât à l'unanimité contre le budget, et jusqu'au mois d'août 1914, il était demeuré fidèle à ces prescriptions doctrinales. Puis, alléguant que l'Empire était « attaqué », croyant ou affectant de croire aux déclarations du chancelier, il avait soutenu cet Empire, et accordé les dotations demandées pour l'armée et pour la marine. Plus tard, après être revenus sur leurs impressions du premier moment, un nombre croissant de membres avaient émis des doutes sur la position défensive de leur pays et refusé leur concours à M. de Bethmann-Hollweg. De votation en votation, on saisit les effets de ce travail interne, qui a abouti enfin à l'éclat récent. Comme le *Vorwaerts*, qui a toujours plus ou moins discrètement embrassé la cause de la minorité, l'a dit et redit, une situation nouvelle s'est manifestée dans la Social-Démocratie, au lendemain de sa division sur l'emprunt des dix milliards de marks.

Comment cette Social-Démocratie, si unie à l'origine de la guerre, en est-elle venue à un schisme moral, qui en prépare un autre? Et quelles peuvent être les conséquences de ce schisme? Ce sont là des problèmes dont l'intérêt apparaît à tous les yeux, — non seulement pour l'histoire intérieure et extérieure de l'Allemagne, mais aussi pour l'évolution même de la guerre européenne. Il faudrait des pages et des pages pour le traiter convenablement, pour analyser les éléments

d'ordre divers qui ont pesé sur la mentalité d'un Liebknecht, d'un Ledebour, d'un Kautsky, d'un Bernstein, d'un Haase. Chacun d'eux, et suivant sa psychologie particulière, a cédé à l'action de tel ou tel facteur. Il faudrait des pages et des pages pour décrire les perturbations de toute espèce que la lutte prolongée et intensifiée a engendrées outre-Rhin, pour résumer les articles innombrables (et je ne parle que des plus significatifs) qui, dans les journaux et les revues ont opposé les unes aux autres les différentes tendances socialistes. Je devrai me contenter ici de quelques notations générales : je me bornerai au surplus à laisser parler les faits, qui sont déjà assez suggestifs en eux-mêmes.

§

Les députés de la minorité de décembre 1915, et les écrivains qui ont épousé leurs points de vue, n'ont pas obéi seulement à des considérations théoriques. Il se peut qu'après coup des scrupules leur soient venus, que la légitimité de l'action de la Social-Démocratie, depuis la déclaration de guerre, soit apparue pour eux contestable, où même qu'ils aient perçu la totale illégitimité de cette action. Mais une évolution intellectuelle de cette sorte est toujours en rapport avec une succession d'événements. Même la majorité social-démocrate ne se cantonne plus aussi fermement dans ses positions du début : or, elle se compose de quelques impérialistes qui, depuis plusieurs années, acceptaient avec plus ou moins d'enthousiasme la thèse de l'Allemagne conquérante, et de beaucoup de politiciens qui suivent les courants de la foule. Le discours que Scheidemann, — le véritable type de ces politiciens versatiles et sans doctrine, — a prononcé le 9 décembre, pour fonder son interpellation au sujet des buts de la guerre et des conditions de la paix, offre des parties curieuses. Je fais allusion aux passages que l'agence Wolf, dans ses communications aux pays neutres, avait pieusement ou sournoisement dissimulés, et qui pouvaient rompre au Reichstag le faisceau des partis : — « Il n'y a pas de vaincus » — (le chancelier avait affirmé la défaite réalisée de la Quadruple Entente) ; « ce sont les ennemis de l'intérieur (entendez les fractions bourgeoises : conservateurs, centre catholique, nationaux-libéraux) qui veulent continuer indéfiniment la campagne ; le peuple préfère la paix, etc., etc. »

Les faits qui ont pu influer à la fois sur l'état d'esprit de la minorité et sur la phraséologie de la majorité sont évidents. Le prolétariat allemand est las d'une guerre sanglante, ruineuse, et dont il n'aperçoit point les résultats. On lui avait dit qu'elle serait close après trois mois, et au bout de dix-sept mois il voyait toujours reculer le terme espéré ; on lui avait dit que les alliés étaient matériellement et moralement écrasés, et il n'ignore plus qu'on l'a trompé et que les ressources de la Quadruple Entente se sont régénérées. Il nous est impossible de scruter sa conscience, de discerner s'il croit encore ou non à la victoire : ce qui est sûr, c'est que même s'il admet l'hypothèse du succès final, il aspire à se libérer du poids effroyable qui pèse sur lui.

Les difficultés de la vie ont déprimé sa capacité de résistance. Le renchérissement des denrées a, de mois en mois, aggravé son irritation contre le pouvoir ; des sentiments nouveaux ou mieux renouvelés se faisaient jour dans les grandes villes ; l'esprit de révolte fermentait. Quelque vigilance que la censure impériale ait mise à cacher de pareilles nouvelles, nous avons su que des troubles (qui parfois ont tourné à l'émeute) se sont produits à Berlin, à Leipzig, à Chemnitz, à Cologne, à Munster, etc. A la passivité résignée des premières semaines a succédé une nervosité croissante. Ce n'est pas au nom d'une idée que les foules ont protesté contre la durée de la guerre, ou contre la politique gouvernementale, mais elles voulaient échapper à leurs maux, à la disette, aux levées successives, aux charges de toute espèce qui s'accumulaient sur elles. Le blocus que les alliés exerçaient et dont on s'était trop pressé, en 1914, de signaler les effets a fini par devenir réel. Alors l'esprit public s'est dressé contre le chancelier, dont il a dénoncé l'impéritie ou l'indifférence, contre les agrariens et les spéculateurs dont il a accusé la rapacité et les menées criminelles, — et l'unité morale de la nation a été irrémédiablement rompue.

Lorsqu'en octobre les plaintes du peuple ont forcé le comité directeur de la Social-Démocratie et la commission générale des Syndicats, si longtemps complaisants aux autorités de l'Empire, à formuler leurs doléances sur le prix de la vie, nul ne s'est plus fait illusion outre-Rhin : La trêve sacrée était brisée. Les journaux libéraux montrèrent que la situation était

une des plus graves que l'Allemagne eût encore connues; les journaux conservateurs, plus libres, déclarèrent que la Social-Démocratie voulait faire revivre la haine des classes. Le 16 octobre, le *Hamburger Echo*, organe de la majorité socialiste, répondait à ces gazettes de droite :

Le seul moyen de pousser les masses ouvrières allemandes dans les rangs de l'opposition serait la continuation ou l'aggravation de la crise de cherté, et nous n'avons pas besoin de dire ce qui en résulterait aux points de vue politique, moral et même militaire.

Pour comprendre l'évolution mentale de la Social-Démocratie, pour bien apprécier les tendances nouvelles qui se sont marquées chez une minorité du comité directeur du parti et dans près de la moitié du groupe parlementaire, il faut avoir présentes à l'aspect la crise économique et la crise de lassitude et de souffrances, dont le peuple allemand subit le double fardeau.

§

C'est bien avant la phase strictement récente qu'une fraction des social-démocrates d'Allemagne a rompu avec la docilité aux autorités gouvernementales, et essayé de s'orienter vers un idéal qui offrait de sérieuses affinités avec l'idéal ancien. Pour mettre en lumière cette vérité, qui est essentielle, pour établir que le schisme de décembre, s'il est à certains égards un commencement, est à beaucoup d'autres un aboutissement, il est nécessaire de reprendre le fil des incidents assez loin en arrière.

Si nous remontons à février 1915, les divergences de vues étaient encore rares dans le parti socialiste. On pouvait signaler, en contradiction avec l'attitude officielle du groupe parlementaire (où quelques dissidents avaient refusé leurs voix au budget), un appel de Mehring, Ledebour, Clara Zetkin et Rosa Luxembourg, un discours de Liebknecht au Reichstag, une lettre de Mehring au journal anglais *Labour Leader* et qui contenait cette phrase significative :

L'heure n'est pas loin où la classe ouvrière réclamera le retour aux principes de l'Internationale et à la paix et dira : avec les chefs, s'ils veulent agir ; sans eux, s'ils demeurent inactifs ; — contre eux, s'ils résistent.

Le mois de février 1915 fut assez fertile en incidents. La minorité prenait conscience d'elle-même. On entendit, à la

Chambre prussienne, le député Hirsch manifester pour la paix et Liebknecht défendre au conservateur féodal Heydebrand de parler au nom du peuple, — et au Reichstag, Haase se dresser contre la majorité. Liebknecht fut censuré pour son attitude par ses collègues (58 voix contre 33). Le *Vorwaerts* esquissait une légère opposition, que lui reprochaient la *Volksstimme* (de Chemnitz) et l'*Hamburger Echo*. Tandis que Wolfgang Heine s'érigeait en théoricien du néo-révisionisme socialiste, et acceptait un certain impérialisme, — abondamment flétri d'ailleurs par les organes socialistes de Halle et de Leipzig, — Bernstein ouvrait sa campagne de critiques contre le comité directeur.

Mais le mois de mars était là, et les autorités croyaient refréner cette opposition naissante, en usant de rigueurs (Rosa Luxembourg était incarcérée). Le 19, Ledebour, dans une apostrophe retentissante au gouvernement, reconnaissait que *l'Alsace voulait redevenir française*, et sa harangue faisait scandale, tout comme une autre où Liebknecht blâmait les pratiques de l'état-major. Scheidemann crut sauver la face de la « fraction » en désavouant Ledebour, mais le coup n'en était pas moins porté. Le 20, le Reichstag étant sollicité d'accorder des crédits militaires, deux députés social-démocrates, *Liebknecht et Ruhle, votaient contre*, et 30 autres s'abstenaient : — parmi eux Bernstein, Hoch, Haase et Ledebour. La presse de la majorité, et l'*Hamburger Echo* entre autres, parlèrent alors pour la première fois de scission; mais, en fait, aucun séparatisme ne se manifestait. Les oppositions d'idées allaient pourtant s'accentuer de plus en plus.

Le vote négatif de Liebknecht et de Ruble avait créé une émotion dont on suit les effets durant tout le mois d'avril. Certains comités politiques approuvent les deux députés, qui sont au contraire blâmés par les groupements corporatifs, beaucoup plus enclins à l'opportunisme. C'est ainsi que le secrétaire de la grande union des Syndicats de Berlin, Sassenbach, prend fait et cause pour le comité directeur.

Les premiers jours de mai sont signalés par un regain d'activité « dissidente ». Bernstein, qui décidément monte sur la brèche, demande si la Social-Démocratie abandonnera son mot d'ordre : la politique démocratique. « Il appartient aux travailleurs allemands de prouver qu'ils veulent refaire l'Inter-

nationale et qu'ils n'ont pas renié la doctrine. Il leur appartient aussi de dire si, oui ou non, ils entendent que les peuples gardent la libre disposition de leurs destinées. » Et Haase émet cette affirmation audacieuse, dans une conférence à Francfort : « *Le vote des crédits de guerre, le 4 août, a été, pour le parti, une déclaration de faillite.* » Or, cette assertion a d'autant plus de retentissement que la position de l'orateur est plus éminente dans la Social-Démocratie.

C'est le moment où le pangermanisme touche au maximum de confiance et de surexcitation, où les agrariens de la grande industrie exigent du chancelier une politique conquérante à lointaine portée, et où Bethmann-Holweg proclame au Reichstag l'opportunité d'une rectification de la carte. Le 7 juin, Louis III de Bavière recommande l'incorporation à l'Empire du Delta du Rhin.

Certains membres de la majorité social-démocrate se laissent emporter par le torrent impérialiste : David, Kolb, Quessel, Schippel se livrent à lui, sans presque formuler de réserves. L'organe officiel de la commission des Syndicats, le *Correspondenzblatt*, publie un article sensationnel, où il est dit que l'Allemagne peut fort bien se rattacher, sinon politiquement, du moins dans l'ordre économique, certaines contrées occupées par ses armées.

C'en est beaucoup trop aux yeux des dissidents, qui ne peuvent se contenir davantage : le 19 juin, un manifeste de Haase, Bernstein, Kautski, document destiné à devenir fameux, paraît à Leipzig. En voici l'idée essentielle : le gouvernement formule des intentions nouvelles et qui sont en contradiction avec son appel du 4 août. Il faut que la Social-Démocratie réfléchisse, qu'elle recherche où est sa vraie place ; on lui permet de voter les crédits de la guerre, mais on ne la consulte pas sur les fins de la guerre ; le peuple a besoin de paix. Que ceux qui prétendent parler en son nom reprennent leur liberté !

On devine quelles colères ce manifeste suscite dans les rangs de la majorité. Celle-ci veut en ruiner l'effet moral, en raillant le *pronunciamiento* de Leipzig. Mais sa tentative échoue. Au document signé Haase, Bernstein, Kautski s'en ajoute un autre qui est revêtu d'abord de 200, puis de 500, puis de 800 signatures, et qui, critiquant le comité directeur, fait grief aux députés de n'avoir point flétri l'agression contre

la Belgique. Cette fois, le comité directeur est piqué au vif. Le 16 juin, il publie dans le *Vorwaerts* un long factum, où il dissimule son embarras sous une accumulation de phrases. Il y attaque la Russie et les socialistes français et anglais, d'un côté, mais de l'autre, soucieux de ménager les masses populaires, il s'élève contre toute velléité d'annexion, préconise la paix et engage le chancelier à la préparer. Naturellement cette publication est suivie de polémiques très acerbes entre majorité et dissidents. Haase est censuré par le comité général de Berlin pour avoir exercé une activité que devait lui interdire sa qualité de président de parti.

§

Plus les mois s'écoulent, et plus, comme il est inévitable, les dissensions s'aggravent. Le peuple allemand avait entendu dire, et ces paroles émanaient parfois de hautes autorités, que la guerre serait close dans le courant de l'été : l'été survenu et achevé, on lui déclara qu'il n'y aurait pas de campagne d'hiver, et la campagne d'hiver commmença. Les victoires remportées par Hindenburg et par Mackensen, sur le front russe, avaient suggéré aux masses d'outre-Rhin l'espoir que l'effort tenté à l'est serait le dernier ; or, à l'expédition de Lithuanie et de Courlande succédait l'expédition de Serbie et de Macédoine, sans que l'échéance de la paix parût se rapprocher, et sans que la Quadruple Entente semblât frappée dans sa capacité de résistance. Même si les offensives françaises à l'ouest n'avaient pas atteint à leurs objectifs, elles avaient imprimé un recul aux lignes impériales et produit une vive impression sur l'opinion germanique. On avait pensé que la réouverture des communications avec les Balkans faciliterait le ravitaillement, et l'Orient ne fournissait qu'un dérisoire appoint de ressources. L'opposition socialiste bénéficia, pour la diffusion de ses thèses, de l'inquiétude, de l'irritation, du découragement qui travaillaient la classe ouvrière.

Au début de juillet, la majorité social-démocrate, dont les controverses récentes avaient affaibli l'autorité, entreprit un mouvement tournant qu'elle jugea habile. Il s'agissait de confondre la minorité et de montrer qu'elle faisait le jeu de la France en servant le socialisme français. Le député Geck fit à Mannheim un grand discours, dont le thème capital se résumait en ces phrases :

Les adversaires de toute annexion dans notre parti ne parlent que contre les annexions allemandes, et non contre les annexions françaises, anglaises, russes... Les adversaires des annexions n'ont pas encore protesté contre les socialistes français, qui réclament, comme une chose naturelle, la reprise de l'Alsace-Lorraine, c'est-à-dire d'une province purement allemande.

Et le député Legien, le grand leader des Syndicats, réformiste avéré, formulait cette allégation : « On dit que c'est nous qui avons détruit l'Internationale et cependant les socialistes français ont voté les crédits de guerre avant les socialistes allemands », — allégation qu'il serait superflu de discuter.

D'autres parlementaires de la majorité venaient encore au secours de Legien et de Geck. Lensch publiait article sur article, pour dénoncer l'appétit de conquête du socialisme français. David affirmait que la guerre conservait le caractère d'une guerre de démembrement dirigée contre l'Allemagne. Et Sudekum, abondant dans le même sens, écrivait : « *La question d'Alsace-Lorraine n'existe pas pour la Social-Démocratie allemande.* » Il faut ajouter que cette activité nouvelle de la majorité était puissamment secondée par le gouvernement, car la police s'attachait à stériliser la propagande des dissidents. Le comité opposant de Halle, ayant voté un ordre du jour sur les questions brûlantes, annonçait qu'il lui était impossible de communiquer son texte au public, et nul ne se méprenait sur le sens de cette phrase. En dernier ressort, les dirigeants de la Social-Démocratie, qui voulaient à toute force pourfendre les mécontents, provoquèrent une conférence syndicale à Berlin. Ils obtinrent que cette conférence condamnât les mouvements « séparatistes », mouvements qui à la vérité n'étaient nullement séparatistes. L'ordre du jour concluait ainsi : « Nous sommes d'avis que l'attitude prise par la très grande majorité de la fraction socialiste, aussi bien que par le comité directeur du parti, est la seule qui, pendant ce temps difficile, serve les intérêts de la classe ouvrière en général et des syndicats en particulier. Les opinions défendues par les séparatistes sont en contradiction avec le caractère et l'action des Syndicats : leur réalisation constituerait le sacrifice de tout ce que les syndicats ont créé, comme de toutes leurs aspirations. »

Mais toute cette série d'attaques, dirigées par les majoritai-

res, n'aboutissaient qu'à surexciter l'ardeur de la minorité. La *Leipziger Volkszeitung* critiquait la conférence syndicale, en disant que les délégués avaient purement et simplement cédé à la pression de leurs leaders, et qu'ainsi se posait une fois de plus la question : « les masses et les chefs. » 90 membres de l'agglomération socialiste berlinoise lançaient une circulaire qui d'ailleurs était aussitôt confisquée, et qui invitait le comité directeur à rétablir l'union et la pureté du parti.

Certes, disaient-ils, le comité directeur proteste contre les annexions et demande la paix. Mais on peut mesurer l'efficacité de cette protestation d'après le fait qu'il n'a découvert la politique d'annexion que dans les revendications des grandes unions économiques et dans les discours des politiciens bourgeois dirigeants, — mais non pas là où cette politique s'est présentée de la façon la plus évidente et la plus dangereuse : dans les déclarations du chancelier de l'empire et du deuxième en rang parmi les rois allemands (Louis III de Bavière).

La dissidence cheminait de ville en ville et de groupe en groupe. C'est ainsi que 3 députés socialistes wurtembergeois se séparaient, à la fin juillet, du reste de la fraction du Landtag de Stuttgart : Westmayer, Engelhard et Hochska. Westmayer, dans une lettre au président de la Diète, déclarait qu'il sortait de la fraction « pour ne plus être un jouet aux mains de quelques chefs qui faisaient une politique personnelle ». Un majoritaire l'apostropha, en assimilant sa pensée à celle des sans-patrie.

Le manifeste que Guillaume II lança pour l'anniversaire de la guerre alimenta de nouvelles polémiques. Comment en eût-il été autrement, quand Heine applaudissait, dans la *Gazette de Francfort* du 6 août, aux propos du Kaiser ? L'appel du monarque était, à ses yeux, « clair, chaleureux, et tout à fait dans l'esprit des meilleurs du peuple allemand ». Le leader réformiste découvrait encore, dans le document, la promesse que « la politique intérieure de l'Allemagne adopterait une nouvelle attitude de confiance envers la nation entière ». Sans délai, le *Vorwaerts* ripostait à Heine. Le grand journal berlinois s'élevait contre la dictature de droite, qui prétendait régenter la Social-Démocratie et la transformer en un simple parti de réformes sociales.

Ces controverses duraient encore, répercutées jusque dans les plus petites villes ouvrières de l'Empire, lorsqu'un événe-

ment important se produisit. Le 16 août 1915, le comité directeur du parti et le groupe parlementaire du Reichstag se réunissaient pour envisager ce qu'on appelle outre-Rhin les buts de la guerre. Il s'agissait d'une façon générale de définir, au regard de la politique extérieure « actuelle », l'attitude de la Social-Démocratie. Deux thèses étaient en présence : celle de Bernstein, qui correspondait aux aspirations des dissidents, et celle de David, qui traduisait l'opinion de la majorité.

Bernstein réclamait une paix conforme aux principes formulés dans le programme social-démocratique. Il reconnaissait et rappelait le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, aucune nation ne pouvant conquérir une autre nation. « Point de changement territorial sans consentement des populations. » A la demande d'un nombre assez élevé d'habitants, il faut accorder à des populations qui ont été annexées par force à un Etat la faculté de décider, par un vote, à quel Etat elles veulent appartenir. Puis Bernstein prévoyait toute une série de modifications au droit public international. Il combattait toute atteinte à l'autonomie de la Belgique ; il ajoutait que, l'Allemagne ayant violé la neutralité de ce pays, c'était un devoir d'honneur pour elle d'en évacuer le territoire immédiatement après la conclusion de la paix, et d'en indemniser le peuple. Lisons bien à travers les textes : l'écrivain socialiste qualifiait durement la politique du chancelier, que la fraction social-démocrate avait sanctionnée, et il remettait à *l'Alsace-Lorraine la libre disposition de son statut futur*.

David, au contraire, après avoir préconisé une paix durable, dénonçait les plans de conquête des alliés, et en particulier repoussait la *réannexion de l'Alsace-Lorraine à la France — quelle que fût la forme de cette réannexion*. Il interdisait donc aux Alsaciens-Lorrains de revenir à l'ancienne mère-patrie, même par la procédure du plébiscite. Il s'étendait ensuite sur les garanties économiques et se prononçait, au mépris du principe des nationalités, contre tout affaiblissement de l'Autriche-Hongrie et de la Turquie. Mais il combattait aussi toute tentative allemande d'annexion et déclarait le rétablissement de la Belgique nécessaire : cette déclaration manquait toutefois de netteté, et l'on s'en aperçut au cours du débat : car elle n'excluait pas un assujettissement économique

du peuple belge, qui était préconisé par tous les pangermanistes.

Ce furent les thèses de David qui furent soumises au vote. Quelque intérêt que puisse offrir en soi une analyse minutieuse, nous additionnerons les suffrages exprimés à la fraction parlementaire (où il y eut en moyenne 100 votants), et ceux exprimés au comité directeur (où l'on compta de 37 à 39 votants).

La protestation contre tous les plans de conquête des alliés recueillit 123 voix contre 7; celle qui visait spécialement la réannexion de l'Alsace-Lorraine à la France, 111 contre 21; la déclaration en faveur du maintien de l'intégrité Austro-Hongroise et de l'intégrité Ottomane, 103 voix contre 31. La dénonciation de toute politique de conquête entreprise par l'Allemagne contre les alliés obtint l'unanimité des 141 votants; le rétablissement de la Belgique (selon la formule équivoque de David) fut recommandé par 135 voix contre 2, mais Liebknecht ayant voulu préciser, en ajoutant une disposition contre le rattachement forcé de la Belgique à l'Empire sous la forme politique ou économique, cette disposition fut rejetée par 90 voix contre 50. Enfin on vota sur l'ensemble : 104 des assistants contre 34 approuvèrent la motion de David. Il y avait donc une minorité très forte en ce qui touche la libération totale de la Belgique, — beaucoup plus faible pour l'émancipation éventuelle de l'Alsace-Lorraine.

§

Une certaine accalmie intervient, durant l'été et le début de l'automne, dans les controverses. Mais il ne faudrait pourtant pas en conclure que l'opposition soit alors demeurée inerte, car elle travaillait activement les groupes ouvriers, afin de ne pas rester cantonnée dans les milieux parlementaires et intellectuels.

Kautsky, le principal théoricien, avec Bernstein, de la Social-Démocratie,— celui qu'on considère outre-Rhin comme l'héritier le plus direct de Karl Marx, écrivit un mémoire où il traitait en quelques pages les questions les plus urgentes, spécialement celle des annexions et celle du droit des peuples. Critiquant les décisions de la majorité, il disait : « Si le groupe persiste dans ses thèses, il est à craindre qu'elles ne fortifient, dans le monde, l'interprétation de ceux qui voient dans le

vote du 4 août 1914 (les crédits militaires) une rupture de la Social-Démocratie allemande avec son passé et une adhésion aux idées de ses adversaires. » Ce mémoire était, en somme, un rappel aux principes, en même temps qu'un réquisitoire contre les déviations.

A partir du mois d'octobre, ce fut l'approche de la rentrée du Reichstag qui fixa l'attention des deux côtés. Il allait falloir prendre position. Des problèmes graves s'imposaient : exigerait-on du chancelier des explications sur les événements militaires en cours ou en préparation? Réclamerait-on de lui des assurances claires et précises au sujet des conditions éventuelles de la paix, sur les velléités d'expansion territoriale qui lui étaient prêtées à tort ou à raison, sur le degré de sa condescendance pour le pangermanisme? Quelles solutions proposerait-on à la question palpitante du renchérissement, qui préoccupait des millions d'hommes et de femmes, et quels reproches, à cet égard, adresserait-on au pouvoir, à Bethmann-Hollweg et à Delbrück? Quelle attitude adopterait la fraction parlementaire à l'endroit des nouveaux crédits de guerre, qui seraient inévitablement demandés? Cette fraction considérerait-elle qu'elle était liée par ses votes antérieurs, ou se dégagerait-elle, marquant par un refus motivé ou par une abstention, sa volonté d'une prompte paix? Quelle décision prendrait-elle, si le ministre des Finances Helfferich, sans plus attendre, soumettait un nouveau programme d'impôts directs ou indirects? Comme on le voit, il y avait là matière à controverses plus ou moins vives.

Ce fut surtout le problème des clauses de la paix que discuta la presse socialiste... Elle obéissait, sous ce rapport, aux suggestions que formulait le *Vorwaerts* du 21 novembre.

Si le gouvernement ne veut pas prendre la parole, il doit permettre à l'opinion publique de faire connaître ses désirs. Il nous faut exposer ce que nous pensons de l'Alsace-Lorraine, de la Belgique, du nord de la France, de la liberté des mers. Il ne nous suffit pas de dire que nous devons tenir : les autres ont le droit de savoir ce que nous entendons par là.

Quelques jours après, le 25, s'ouvrait la session de la Chambre Bavaroise. Le député Puller s'y rallia catégoriquement à la pensée de David — qui, pour la première fois, fut portée à une tribune :

Pour la sécurité et l'unité de l'Empire, dit-il, nous devons nous opposer à toute annexion de la part de l'ennemi et *ceci concerne aussi ses plans de reprise de l'Alsace-Lorraine*, sous quelque forme que ce soit.

Dans la première semaine de décembre, le groupe parlementaire du Reichstag tint une série de séances d'un très grand intérêt, et dont malheureusement beaucoup de détails nous échappent. La majorité s'obstina à empêcher la minorité de manifester ses vues dans le grand débat public qu'on prévoyait. Ledebour ayant demandé que le gouvernement engageât tout de suite des pourparlers de paix sur cette base : renonciation à toute annexion de la part des belligérants, — il fut battu. Deux majoritaires, Scheidemann et Landsberg, furent seuls désignés pour prendre la parole, et le député Geck, dans son journal de Mannheim, célébra cet écrasement des dissidents. Liebknecht avait bien annoncé qu'il donnerait lecture au Reichstag d'une série de « petites questions », mais ses adversaires se félicitaient d'apprendre qu'il était malade. Ils n'étaient pas soucieux, comme lui d'établir les responsabilités de la guerre mondiale et de flétrir la diplomatie secrète.

On n'attend pas ici une analyse de la fameuse séance du 9 décembre, où le chancelier parla deux fois, et où Spahn, le leader catholique, réclama au nom de tous les partis bourgeois les annexions « nécessaires ». Scheidemann, tout en défendant fidèlement les vues de la majorité des social-démocrates, tint quelques propos qui parurent subversifs à l'agence Wolf, car elle les supprima dans le compte-rendu télégraphié à l'extérieur. Scheidemann lui-même, politicien expert, gouvernemental docile, éprouvait le besoin d'offrir quelques satisfactions au mécontentement populaire. Il ne se borna pas à dire : « Nous, social-démocrates, nous sommes nettement en faveur de la paix », et à demander à Bethmann-Holweg sous quelles conditions il serait prêt à ouvrir des pourparlers : — cela n'était point pour gêner beaucoup le chancelier. Mais il ajouta, et dans sa bouche ces mots prenaient leur valeur :

Le peuple allemand ne veut pas verser son sang pour les intérêts capitalistes... Il est décidé à protéger sa patrie contre les *ennemis intérieurs, qui visent à prolonger la guerre.*

Deux interventions des dissidents se produisirent à la fin de la séance, sans avoir été prévues, et causèrent au Reichstag

une impression de malaise. Haase, faisant allusion à la fois au discours du chancelier et à celui de Spahn, déclara :

Après les explications indécises, générales, équivoques du gouvernement et après les dernières paroles prononcées, il est nécessaire que le peuple et le monde sachent que ce n'est nullement le Reichstag entier qui est d'accord avec ces explications. Pour moi, je me refuse de la façon de la plus résolue à me solidariser avec les opinions qui ont été exprimées ici.

Et Liebknecht, dans une phrase cinglante, et qui provoqua le tumulte, qualifia de *mensonge l'unité morale de l'Allemagne.*

La division socialiste s'était marquée une fois de plus, et alors que le pouvoir croyait avoir tout machiné pour faire une façade de concorde. Le chancelier exprima d'ailleurs son dépit en interdisant aux journaux social-démocrates, tenus pour suspects (*Vorwaerts* de Berlin, *Volksblatt* de Halle) de commenter la séance du 9.

Le 14 décembre, Liebknecht, moins malade que ne l'avaient espéré ses adversaires, posait ses « petites questions ». Le ministre des Affaires étrangères, von Jagow, y répondit sur un ton dédaigneux, refusant tout éclaircissement.

Enfin nous arrivons aux journées capitales. Le 15 décembre, le ministre des Finances de l'Empire, Helfferich, présente son exposé, qui conclut à l'ouverture d'un crédit de 12 1/2 milliards. Le groupe social-démocrate votera-t-il une fois de plus les défenses de guerre ? Votera-t-il contre elles ou s'abstiendra-t-il ? Il se réunit aussitôt après la séance : 65 députés se déclarent favorables à l'adoption du projet et 41 hostiles. Le 20, il tient une nouvelle réunion et la majorité s'efforce d'amener les dissidents à une démonstration unitaire. Elle rappelle que, par une décision prise le 2 février 1915 (91 voix contre 4), le groupe s'est engagé à réaliser en toute circonstance l'unanimité aux débats publics ; — le 30 novembre 1915 encore, il a rejeté une proposition de la minorité, qui réclamait pour elle-même une totale liberté d'action, et cette proposition n'a recueilli que 29 voix.

En dépit de ces tentatives de pression, la minorité, qui sent l'heure venue de l'action, et qui sans doute perçoit la nécessité de céder à certains courants populaires, accomplit le geste attendu. Le 21 décembre, le Reichstag est appelé à statuer,

l'examen étant terminé en commission du projet des dépenses de guerre. Ebert parle au nom de la majorité social-démocrate, renouvelant sous une autre forme les propos tenus le 9 par Scheidemann, mais acceptant les crédits réclamés. Geyer lui riposte au nom des opposants :

Les puissances centrales, dit-il, sont dans une position militaire favorable : l'Allemagne doit faire le premier pas vers la paix. Le chancelier s'y refuse. Nous ne voyons pas comment on pourrait concilier l'attente des sentiments pacifiques de la part de l'adversaire, en présence de nos plans de conquête, avec l'adoption de nouveaux crédits de guerre : nous refusons donc les crédits.

C'est bien la coupure. 20 députés se prononcent contre les crédits, parmi lesquels Bernstein, Haase, Ledebour, Liebknecht, Ruhle, Stadthagen, Wurm ; 24 autres s'abstiennent. en sorte que le total des opposants atteint à 44. Lors des 4 votes, que le Reichstag avait été antérieurement appelé à émettre sur le même objet, on avait compté 14, 17, 23 et 36 opposants, — mais le nombre de ceux qui avaient expressément repoussé le budget avait été des plus réduits, et l'abstention avait suffi à la plupart des dissidents.

Personne ne se méprit sur la portée de l'événement du 21. La journée était-elle historique ? L'avenir seul le pourrait dire. Elle était grave en tout cas pour le gouvernement, qui sentait enfin une résistance concertée, énergique, tenace, et pour le parti socialiste, qui se trouvait devant un déchirement presque inévitable. A l'issue de la séance publique, la fraction parlementaire, où l'émotion était profonde, se réunissait pour examiner ce que la majorité qualifiait d'infraction à la discipline. Elle déclarait par 63 voix contre 15 que cette infraction, en ruinant l'unité d'action du groupe, créait une situation politique extrêmement critique, et à ce titre devait être sévèrement condamnée. Elle rejetait toute responsabilité de scission sur les dissidents et leur imputait les conséquences d'une séparation éventuelle. Cette déclaration était insérée dans le *Vorwaerts* du 22, en même temps qu'une note émanant de la minorité, et affirmant que, si certaines paroles n'avaient pas été prononcées, l'unité du parti aurait été bien plus gravement compromise : l'intervention de Geyer et le vote des 44, d'après cette thèse, offraient une satisfaction nécessaire à des groupements qui se trouvaient de la sorte incités à demeurer fidèles

à la Social-Démocratie. La thèse ne manquait ni d'ironie, ni de clairvoyance.

La polémique entre les journaux socialistes des deux tendances prit une acuité singulière dans les derniers jours de décembre: elle fut alimentée par quatre incidents, la démission de Haase comme président du groupe parlementaire, celle de Hoch comme membre du comité du groupe, l'envoi aux organes du parti d'une longue circulaire de la direction social-démocratique, et enfin la demande d'exclusion formulée, devant la fraction parlementaire, par Legien contre les 20 députés coupables d'avoir refusé le budget. La circulaire soulignait la responsabilité qu'avaient assumée les dissidents, en divisant la classe ouvrière ; elle insistait sur les tâches immenses que le prolétariat devrait entreprendre au lendemain de la guerre et qu'il serait contraint de déserter, si ses organisations étaient détruites par le séparatisme. Elle concluait ainsi : « l'union du parti avant tout, au-dessus de tout. »

Mais cet appel à la discipline, appel quelque peu intéressé de la part de ceux qui le lançaient, tombait dans des milieux surchauffés, et la violence même des controverses, au lieu de s'atténuer, allait encore s'accentuer. Les journaux majoritaires attaquèrent l'opposition avec fureur. Le *Hamburger Echo* l'accusait de mauvaise foi et de projets criminels. La *Chemnitzer Volksstimme*, par une argumentation bizarre, aboutissait à lui imputer la continuation de la guerre. La *Magdeburger Volksstimme* proclamait qu'au cours de la lutte européenne trois puissances avaient été vaincues : « la Serbie, la Belgique et la Social-Démocratie, et le désastre de la Social-Démocratie était l'œuvre de Haase et de ses amis », — et les organes syndicaux, que Legien inspirait plus ou moins, se montraient encore, si possible, plus agressifs.

La presse dissidente tenait bon. Le *Vorwaerts* espérait que la minorité deviendrait, dans quelques semaines ou dans quelques mois, la vraie majorité, — parole caractéristique. La *Leipziger Volkszeitung* établissait que les 20 étaient restés fidèles à la doctrine passée : « On ne saurait découvrir pour eux meilleure justification ; ils ont continué la politique qui fut, jusqu'au commencement de la guerre, celle du parti et du groupe » ; la *Bremer Bürger Zeitung* exprimait la conviction que l'acte des 20 n'aurait d'effet qu'en faveur du parti dans

le sens du socialisme, et le *Braunschweiger Volksfreund* saluait la période nouvelle qui s'ouvrait pour le socialisme allemand et pour l'Internationale.

La rupture, au 1er janvier, n'était pas officiellement consommée, mais la coupure morale était faite.

§

Il est prématuré, à coup sûr, de vouloir préciser les conséquences de ce schisme. On ignore encore si la minorité du 21 décembre est une minorité apparente ou une minorité effective ; si la majorité qui a applaudi les Scheidemann, les Ebert, les David, les Heine a le droit de prétendre à la direction de la Social-Démocratie. Pour que, dans certains cas, elle ait éprouvé le besoin d'employer le ton critique ou même comminatoire vis-à-vis de l'Empire, il faut qu'elle ait perçu le mécontentement, l'irritation du peuple. Mais ce peuple lui-même n'a pas parlé. Si les émeutes de ménagères ont une signification, leur portée ne doit pas être exagérée.

Tout ce que l'on peut dire maintenant, c'est que les députés dissidents n'auraient pas pris sur eux-mêmes d'organiser une opposition : ils ont été des interprètes, des instruments ; ils ont fait leur profit de certains revirements psychologiques qu'ils avaient discernés dans les masses. Les hommes politiques précèdent rarement les foules.

Aux côtés des parlementaires de la minorité il y a d'ailleurs des journaux à grand tirage, — quelques-uns des journaux les plus lus non seulement de la presse socialiste, mais de toute la presse allemande. Ils n'auraient pas risqué de froisser leurs lecteurs, en affectant des attitudes aussi énergiques à l'encontre de la majorité.

L'Allemagne officielle s'est longtemps targuée de l'unité que la nation avait réalisée en faisant trêve aux luttes intestines. Guillaume II croyait avoir définitivement attaché la Social-Démocratie à son char, et tué chez elle toute velléité de résistance. Or, si les politiciens social-démocrates qui se sont faits, le 4 août et au lendemain de cette journée, les agents de la chancellerie ont persévéré dans cette conduite, — d'autres, qui s'étaient tus par calcul ou par pusillanimité, ou par incertitude plus ou moins sincère sur la réalité des faits, ont rompu leur silence. Ils tendent à se rapprocher des idées qu'ils exprimaient jadis ; ils essaient de relever leur parti de la déchéance

qu'il avait bénévolement subie, du discrédit dont il s'était lui-même frappé, du sommeil mortel où il s'oubliait. S'ils réussissent à entraîner, derrière eux, dans le schisme qu'ils provoquent, une portion importante des masses d'outre-Rhin, leur acte aura sur la marche de la guerre une indéniable influence. Mais il ne m'appartient pas d'anticiper sur les événements, et le jeu des hypothèses serait dangereux en pareille matière. J'ai voulu, en tout et pour tout, noter en traits succincts l'évolution d'un parti, qui était numériquement le plus puissant d'outre-Rhin et dont les responsabilités dans l'explosion de la crise ont été parmi les plus lourdes. C'est dans la Social-Démocratie que s'est marqué le seul réveil d'opposition qu'on ait jusqu'ici constaté en Allemagne : *ni les conservateurs, ni les nationaux-libéraux, ni les catholiques de l'Empire n'ont été encore travaillés par la dissidence.* Il reste à savoir quel sera le sort, quelle sera l'ampleur, quels seront les progrès de ces opinions dissidentes, — si conformes aux thèses socialistes communément répandues, avant le mois d'août 1914, en Allemagne et hors d'Allemagne.

PAUL LOUIS.

HISTOIRE DE CARRÉ
ET DE LERONDEAU

—

Ils sont arrivés comme deux colis dans le même envoi, comme deux colis encombrants et misérables, pauvrement empaquetés et maltraités par la poste. Deux formes humaines empêtrées de linges et de lainages, sanglées dans d'étranges appareils dont l'un enfermait tout l'homme, comme un cercueil de zinc et de fil de fer.

Ils paraissaient sans âge ; ou plutôt, n'avaient-ils pas tous deux mille ans et plus, l'âge même des momies ficelées dans le fond des sarcophages ?

On les a lavés, peignés, décortiqués et déposés avec bien des précautions dans des draps propres ; alors on a pu voir que l'un conservait un visage de vieillard et que l'autre n'était encore qu'un enfant.

§

Leurs lits se font face dans la même salle grise. Dès l'entrée, on les remarque tout de suite : l'immense misère leur donne un air de parenté. A côté d'eux, les autres blessés semblent heureux et bien portants. Mais, dans ce séjour de la souffrance, ils sont les rois ; leur couche est entourée d'un respect, d'un silence qui conviennent bien à la majesté.

Je m'approche du plus jeune et me penche :

— Comment t'appelles-tu ?

Un murmure traversé d'un regard suppliant me répond. Ce que j'entends est à peu près : Mahihehondo. C'est un soupir avec des modulations.

Il me faudra plus d'une semaine pour comprendre que le nouvel enfant s'appelle Marie Lerondeau.

Le lit d'en face est moins confus. Je vois une petite tête édentée. D'entre les touffes de barbe sort une voix paysanne, au timbre brisé, mais émouvant et presque mélodieux. Il y a là un homme qui s'appelle Carré.

§

Ils ne sont pas venus du même champ de bataille, mais ils ont été touchés presque en même temps, et ils ont reçu la même blessure. Ils ont, tous deux, la cuisse cassée par une balle. Le hasard les a réunis dans la même ambulance lointaine, où leurs plaies ont achevé de s'envenimer. A compter de ce jour, ils ne se sont plus quittés, et les voilà finalement enveloppés dans le même regard bleu du maître.

Il les contemple tous deux, et il n'a qu'un hochement de tête ; vraiment voilà de la pénible besogne ! Il n'y a qu'à se demander lequel des deux va mourir le premier, tant elles sont nombreuses pour tous deux les raisons de ne plus vivre.

L'homme à la barbe blanche les contemple en silence, et il tourne et retourne dans sa main le couteau savant.

§

Il n'y aura de connaissance possible qu'après ce grave débat. Il va falloir que l'âme s'absente, car cette heure n'est pas la sienne. Il faut maintenant que le couteau divise la chair, et mette au jour les ravages, et fasse toute son œuvre.

Les deux camarades s'endorment donc, de cet affreux sommeil où chaque homme ressemble à son cadavre. Désormais la lutte est engagée. Nous avons refermé les mains sur ces deux corps ; on ne nous les arrachera pas aisément.

§

Passé le réveil nauséeux, passées les tranchantes souffrances du début, je découvre peu à peu mes nouveaux amis.

Cela demande beaucoup de temps et de patience. L'heure du pansement est propice. L'homme est nu, sur une table. On le voit tout entier, et tout entières aussi et béantes, ces grandes plaies, objets de tant d'inquiétudes et d'espoir.

L'après-midi n'est pas moins favorable à la communion, mais c'est autre chose. Le calme est survenu et ces deux êtres ont cessé d'être uniquement une jambe douloureuse, et une bouche qui crie.

Carré a pris tout de suite de l'avance. Il a fait un véritable bond. Alors que Lerondeau semble encore emmailloté dans une

hébétude plaintive, Carré, déjà, m'enveloppe d'un regard affectueux et profond. Il me dit :

— Il faut faire tout ce qu'il faut.

Lerondeau ne sait encore que chanter une phrase à peine articulée :

— Faut pas me faire de mal !

§

Dès que j'ai pu distinguer et comprendre les paroles de l'enfant, je l'ai appelé par son petit nom. Je lui dis :

— Comment vas-tu, Marie ?

Ou bien :

— Je suis content de toi, Marie.

Cette familiarité lui convient, autant que le tutoiement. Il a bien deviné que je tutoie seulement ceux qui souffrent beaucoup, et que j'aime avec prédilection. Alors, je lui dit : « Marie, ta plaie est bien belle, aujourd'hui. » Et tout le monde, dans l'hôpital, l'appelle également Marie.

Quand il n'est pas sage, je dis :

— Vous n'êtes pas raisonnable, Lerondeau !

Et, tout de suite, ses yeux se remplissent de larmes. Certain jour j'ai dû recourir à « Monsieur Lerondeau ! » et il a eu un tel chagrin que je me suis rétracté sur l'heure... Il se retient toutefois de gourmander son infirmier et de crier trop fort au pansement, car il sait que le jour où je lui dirai : « Taisez-vous, Monsieur ! » — Monsieur tout court, — nos relations seront des plus tendues.

§

Dès les premiers jours, Carré a montré qu'il était un homme. Comme j'entrais dans le vestibule de la salle de pansement j'ai trouvé les deux amis couchés côte à côte, sur des brancards posés par terre. Carré avait sorti un bras décharné de sous sa couverture et faisait à Marie un véritable discours sur le courage et l'espoir... J'écoutais cette voix chevrotante, je regardais ce visage édenté, illuminé d'un sourire, et je sentais quelque chose de curieux se gonfler dans ma gorge, pendant que Lerondeau battait des paupières comme un enfant que l'on gronde. Alors je suis sorti, parce que cela se passait entre eux, au ras du sol, et que ça ne me regardait pas, moi qui suis un personnage bien portant et qui vis debout.

§

Carré a, depuis, prouvé qu'il avait le droit d'enseigner le courage au petit Lerondeau.

Lorsqu'on l'apporte au pansement, il reste par terre avec les autres, en attendant son tour, et il parle peu. Il regarde gravement autour de lui, et sourit quand ses yeux rencontrent les miens. Il n'est pas fier, mais il n'est pas de ceux qui lient conversation à tort et à travers. On n'est pas ici pour plaisanter, mais pour souffrir, et Carré se recueille pour souffrir aussi bien que possible.

Quand il n'est pas sûr de sa préparation, il me prévient et il me dit :

— Je n'ai pas toutes mes forces aujourd'hui.

Le plus souvent, « il a toutes ses forces » ; mais il est si maigre, si minable, si réduit, devant l'immense devoir, qu'il est parfois obligé de battre en retraite. Il le fait avec honneur, avec grandeur. Il vient de dire : « Le genou me fait bien mal », et sa phrase s'achève presque dans un cri. Alors, sentant qu'il va hurler comme les autres, Carré se met à chanter.

La première fois que la chose est arrivée, je ne comprenais pas très bien ce qui se passait. Il répétait sans cesse la même phrase : « Oh ! la douleur du genou » ! Et peu à peu j'ai senti que cette lamentation devenait une vraie musique et, pendant cinq grandes minutes, Carré a improvisé une chanson terrible, admirable et déchirante sur « la douleur du genou ! » Depuis, il en a pris l'habitude et il se met brusquement à chanter dès qu'il ne se sent plus maître de son silence.

Entre ses inventions, il a recours à de vieux airs ; je préfère ne pas regarder son visage quand il commence : « Il n'est ni beau ni grand mon verre. » D'ailleurs, j'ai, pour ne le pas regarder, l'excuse d'avoir fort à faire avec cette jambe qui me tourmente passablement, et qu'il faut manier avec un monde de précautions.

Je fais « tout ce qu'il faut faire », et profondément, à plusieurs reprises; j'introduis la brûlante teinture d'iode. Carré l'éprouve ; aussi lorsque, passant une heure plus tard près de son coin, je prêterai l'oreille, je l'entendrai s'exercer d'une voix tremblante et mélodieuse à chanter lentement sur ce thème : « Il m'a mis de la teinture d'iode. »

§

Carré est fier de montrer du courage.

Il semblait, ce matin, si privé de ses forces qu'il n'y avait plus qu'à faire vite et à se fermer les oreilles. Mais voilà qu'un étranger est entré dans la salle. Carré a tourné légèrement la tête, il a vu le visiteur, et, en plissant profondément son front, il a entonné :

« Il n'est ni beau ni grand mon verre ! »

Le monsieur l'a regardé avec des yeux humides, et, plus il le regardait, plus Carré souriait, souriait, en serrant les bords de la table avec ses deux mains crispées.

§

Lerondeau a de bonnes dents solides. Carré n'a que de noirs chicots. J'en suis malheureux, car il faut de bonnes dents quand on a la cuisse brisée.

Lerondeau n'est encore qu'un moribond, mais un moribond qui mange. Il enfonce dans la viande une mâchoire bien armée; il mord avec une énergie animale et semble s'accrocher à quelque chose de résistant.

Carré, lui, mangerait bien ; mais que faire, avec de vieilles racines ?

— D'ailleurs, ajoute-t-il, je n'ai jamais été bien carnivore.

Alors il aime mieux fumer. Pour son éternelle vie sur le dos, il a inventé de placer contre sa poitrine un couvercle de boîte en carton; la cendre des cigarettes tombe là-dedans, et Carré fume, sans bouger, proprement.

Je regarde cette cendre, cette fumée, cette figure jaune, émaciée, et je songe avec chagrin qu'il ne suffit pas de vouloir vivre, mais qu'il faut avoir des dents.

§

Tout le monde ne sait pas souffrir, et, quand on sait, encore faut-il s'y prendre de la belle façon pour s'en tirer avec honneur. Dès qu'il est sur la table, Carré regarde autour de lui, et il demande :

— N'y aura-t-il personne pour me fouler sur la tête, aujourd'hui ?

S'il n'y a pas de réponse, il répète avec un peu d'angoisse : « Qui donc va me fouler sur la tête aujourd'hui ? » Alors une infirmière s'approche, lui prend la tête à deux mains, et

appuie... Je peux commencer : dès qu'on « lui foule sur la tête », Carré est bon.

Lerondeau n'a pas la même pratique. Il lui faut des mains dans ses mains. Quand il n'en trouve pas, il hurle : « Je vas tomber. »

Impossible de lui prouver qu'il est sur une table solide et qu'il ne doit avoir aucune crainte. Il cherche des mains à saisir, et crie, la sueur au front : « Je sens bien que je vas tomber. » Alors je désigne quelqu'un pour lui tenir les mains, car on ne peut pas souffrir à peu près, au hasard...

§

Chacun a ses cris, à l'heure du pansement. Ceux qui sont pauvres n'en ont qu'un, un cri simple qui sert à tout. Ils font songer aux femmes qui, pour mettre un enfant au monde, répètent mille fois, de douleur en douleur, la même plainte élue.

Carré a beaucoup de cris, bien variés, et il ne dit pas la même chose pour le moment où l'on enlève les compresses et pour le moment où l'on passe la pince.

Au fort de l'épreuve, il s'exclame :

— Oh ! la douleur du genou !

Puis, quand la douleur s'épuise, il hoche la tête et répète :

— Oh ! le malheureux genou !

Quand la cuisse entre en scène, il s'exaspère :

— C'est cette cuisse maintenant !

Et il redit cela, sans arrêt, de seconde en seconde. Alors on passe à la plaie survenue sous le talon, et Carré commence :

— Mais qu'a-t-il donc ce pauvre talon ?

Enfin, quand il est las de chanter, il halète doucement, régulièrement :

— Ils ne savent pas ce qu'il me fait mal, ce misérable genou... Ils ne savent pas ce qu'il me fait mal...

Lerondeau, qui n'est et ne sera jamais qu'un petit garçon à côté de Carré, est fort pauvre en fait de cris. Mais, comme il entend son ami se plaindre, il retient ses cris et les lui emprunte. Je l'entends donc qui commence :

— Oh ! le pauvre genou... Ils ne savent pas ce qu'il me fait mal...

Un matin où il s'en donnait à pleine gorge, je lui ai demandé sérieusement :

— Pourquoi fais-tu les mêmes cris que Carré ?

Marie n'est qu'un paysan, mais il m'a montré une figure ellement offensée :

— Ce n'est pas vrai ! Je fais pas les mêmes cris que lui... Je n'ai rien ajouté, car il n'y a pas d'âmes si frustes qu'elles soient insensibles à certaines piqûres.

§

Marie m'a raconté sa vie et sa campagne. Comme il n'est as très éloquent, cela ne fait qu'un murmure confus où re-ient sans cesse la même protestation :

— J'étais dur au travail, vous savez, dur comme une bête.

Et je ne peux pas imaginer qu'il y a eu un Marie Lerondeau, ui était un jeune gars bien portant, fermement calé entre les ıanches de la charrue. Je ne connais qu'un homme couché, j'ai même du mal à me représenter la taille et l'aspect qu'il ura quand on pourra le mettre debout...

Marie a fait très bien son devoir au feu : « Il est resté seul vec les voitures, et, quand il s'est trouvé blessé, les Alle-ıands lui ont flanqué de grands coups de bottes »... Voilà plus sûr résultat de mon enquête.

Lerondeau, par moments, cesse de babiller et regarde au lafond, car c'est là qu'est le lointain et l'horizon des gens ui vivent sur le dos. Après un silence long et léger, il me egarde à nouveau et répète :

— Faut-il que j'aie eu de la bravoure pour rester seul avec ès voitures !

A coup sûr, Lerondeau a eu de la bravoure, et je veux u'on le sache. Quand il vient des étrangers, pendant le pan-ement, je leur montre Marie, tout prêt à gémir, et j'explique :

— C'est Marie ! Vous savez, Marie Lerondeau ! Il a la jambe assée, mais c'est un homme qui a eu bien de la bravoure : il st resté seul avec les voitures !

Les étrangers hochent la tête d'admiration, et Marie se etient de crier. Il rougit un peu et son cou se gonfle à cause e l'orgueil. Avec les yeux il fait un petit signe, comme pour ire : « Mais oui, seul, tout seul avec les voitures ! » Et, pen-ant ce temps, le pansement se trouve à peu près achevé.

Il faut que le monde entier sache que Marie est resté seul vec les voitures. Je me suis promis d'épingler ce témoignage ur la pension du gouvernement.

§

Carré n'a vu le feu qu'une fois, et, tout de suite, il a reçu un coup de fusil. Il en demeure contrarié, car il avait une bonne provision de courage, et c'est entre les murs d'un hôpital qu'il lui faut la gaspiller.

Il s'est avancé à travers un immense champ de betteraves et il a couru, avec les autres, au devant d'un fin brouillard blanc. Tout à coup, crac! il est tombé : il avait la cuisse brisée. Il est tombé parmi les feuilles grasses, sur la terre toute gonflée d'eau.

Peu après son sergent est repassé et lui a dit :

— Nous retournons à la tranchée, on viendra vous prendre plus tard.

Carré a dit simplement :

— Mettez-moi mon sac sous la tête.

Le soir approchait ; il s'est gravement préparé à passer la nuit parmi les betteraves. Et il y a passé la nuit, seul avec une petite pluie froide, à réfléchir, sérieusement, jusqu'au matin.

§

C'est bien heureux que Carré ait gardé tant de courage pour l'hôpital, car il en a grand besoin. Les opérations successives, les pansements, tout cela tarit les sources les plus généreuses.

Carré est apporté sur la table, et je sens dans son regard une résolution presque joyeuse. Aujourd'hui, « il a toutes ses forces, au grand complet ».

Mais j'ai justement peu de chose à faire, peu de souffrance à imposer. A peine a-t-il eu le temps de froncer les sourcils que, déjà, la minute est venue de refermer l'appareil.

Alors Carré fait un sourire trop grand pour sa face amaigrie et il s'exclame :

— Déjà fini ? Déjà fini ? Remettez de l'éther, que ça pique au moins, que ça pique !

Il sait, Carré, il sait que le courage non utilisé aujourd'hui ne vaudra peut-être plus rien demain.

§

Et demain, et les jours suivants, Carré devra sans cesse faire appel à ces réserves d'âme, qui aident le corps à souffrir en attendant les bonnes grâces de la nature.

Le nageur abandonné en pleine mer mesure son énergie

'efforce de tous ses muscles pour durer à la surface. Mais faire, mon Dieu ! s'il n'y a pas de terre à l'horizon, et non au delà de l'horizon ?

ette jambe, perdue jusqu'aux moelles, semble peu à peu orer l'homme qui la porte, et nous la contemplons avec oisse, et le maître aux cheveux blancs fixe sur elle deux ts yeux bleu-clair, accoutumés à évaluer les choses de la et qui, cependant, hésitent, hésitent...

mots voilés, je parle à Carré de l'encombrante jambe oisonnée. Il montre un rire sans dents, et tranche, pour art, d'un seul coup :

- Si c'est donc qu'elle gêne, la malheureuse, il faudra bien ogner.

vec cet assentiment, on s'y décidera sans doute.

§

ependant, Lerondeau glisse doucement vers le salut. ouché sur le dos, maintenu dans les linges et la gouttière, risonné par les coussins, il a quand même l air d'un navire la marée va mettre à flot dès l'aurore.

engraisse et, fait surnaturel, semble cependant de plus lus léger. Il apprend à ne plus gémir, non pas que son fragile se hausse, mais parce que la bête est mieux nour- t plus robuste.

a d'ailleurs une conception sommaire de l'énergie. Dès j'entends son premier cri, dans la salle moite où l'on fait pansement, je le réconforte du regard, et dis :

- Sois courageux, Marie! Tâche d'être énergique!

lors il plisse le front, fait une grimace et demande :

- C'est-il qu'il faut que je dise Nom de Dieu?

§

a gouttière de zinc dans laquelle repose l'informe jambe larie a fini par s'altérer, s'oxyder, se couper aux plis; i ai-je décidé de la changer.

la retire, la considère et la jette dans un coin. Marie suit gestes d'un regard affolé. Pendant que j'applique la nou- gouttière, solide et confortable, mais différente d'aspect, te à l'ancienne un regard éloquent qui s'emplit de larmes ables et abondantes.

changement est une petite chose; mais, dans la vie des ades, il n'y a pas de petites choses.

Lerondeau pleurera pendant deux jours sa vieille loque de zinc, et il faudra bien du temps pour qu'il cesse de considérer avec méfiance le nouvel appareil, et pour qu'il oublie de lui adresser ces critiques amères et minutieuses que, seul, un « connaisseur » peut comprendre ou inventer.

§

Carré, cependant, ne parvient pas à entraîner la carcasse dans le bel élan de son âme. N'était son regard et sa voix mouillée, tout, en son corps, sent précocement le cadavre.

A travers les jours d'hiver et les longues nuits sans repos, il a l'air de haler une épave.

Il tire..... avec ses chants douloureux et ses mots vaillants qui, maintenant, fléchissent et, souvent, chavirent dans le vagissement.

J'ai dû faire son pansement en présence de Marie. L'abondance du travail et l'exiguïté de l'endroit l'exigeaient. Marie était grave et attentif comme lorsqu'on prend une leçon. Il s'agissait bien d'une leçon de courage et de patience. Mais, tout à coup, le maître a chancelé. Au milieu du pansement, Carré a desserré les lèvres, et il s'est mis à se plaindre malgré lui, sans mesure et sans retenue, abandonnant la partie avec désespoir.

Lerondeau écoutait, plein d'inquiétude ; et Carré, sachant que Marie écoutait, continuait à se plaindre, comme quelqu'un qui a toute honte bue.

§

Lerondeau m'appelle d'un clignement d'œil. Il dit :

— Carré !...

Et puis il se tait.

Je l'interroge et l'encourage silencieusement. Il répète :

— Carré !

Et il ajoute :

— J'ai vu ses escarres ! Mon Dieu ! Oh ! il va mal...

Lerondeau retient très bien les mots du langage médical. Il sait ce que c'est que des escarres. Et il a vu les escarres de Carré. Il en a de semblables sous le siège et sous le talon ; mais la larme qui grossit dans le coin de son œil est bien pour Carré.

Et puis, il sait, il sent que ses escarres, à lui, guériront.

§

Mais cela ne vaut rien à Marie d'entendre crier autrui avant que son tour ne soit venu.

Il arrive sur la table avec toutes sortes de préventions. Ses nerfs sont ébranlés, particulièrement irritables.

Dès les premiers gestes, il prélude par des soupirs, et des « Malheureux! Malheureux! », ce qui est sa façon naïve et habituelle de s'apitoyer sur son infortune. Et puis, tout à coup, il crie, comme il n'avait plus crié depuis longtemps. Il crie avec une espèce d'ivresse, il ouvre la bouche largement, et crie de toute la force de sa poitrine, de toute la force aussi, semble-t-il, de son visage, qui rougit et entre en sueur. Il crie injustement, au moindre frôlement, d'une façon incohérente et désordonnée.

Alors, cessant de l'exhorter au calme avec de douces et compatissantes paroles, je grossis tout à coup la voix et ordonne à l'enfant de se taire, sur un ton sévère, à coup sûr sans réplique...

L'émotion de Marie tombe tout à coup, comme un champignon de mousse dans lequel on a mis le doigt. La salle tremble encore de mon ordre impérieux. Une bonne dame, qui ne comprend pas tout de suite, me regarde avec stupeur.

Mais Marie, rouge et craintif, refoule cependant la souffrance indue. Et, tant que dure le pansement, je lui contiens fortement l'âme pour l'empêcher de souffrir en vain, comme d'autres lui serrent et lui maintiennent les poignets.

Et puis, tout à coup, c'est fini. Je lui montre un sourire fraternel qui détend son front comme un arc.

§

Une dame, qui est au moins duchesse, est venue rendre visite aux blessés. Elle exhalait un si violent et si suave parfum qu'elle ne pouvait certainement pas sentir l'odeur de la douleur qui règne ici.

On lui a montré Carré comme un des plus intéressants spécimens de la maison. Et elle le considérait avec un sourire curieux et flétri, auquel les fards conservaient une beauté.

Elle a fait à Carré quelques réflexions patriotiques pleines d'allusions touchant sa conduite au feu... Et Carré a cessé de contempler la fenêtre pour regarder la dame avec un étonnement respectueux.

Et puis elle a demandé à Carré ce qu'elle pourrait bien lui offrir pour lui faire plaisir. Son geste promettait toutes les richesses du monde.

Carré a fait, à son tour, un beau sourire ; il a réfléchi, et il a dit modestement :

— Un petit bout de veau avec des pommes nouvelles.

La belle dame a cru qu'il fallait rire. A coup sûr j'ai senti que sa curiosité à l'égard de Carré venait de diminuer brusquement.

§

Un vieillard, qui est un chef parmi les médecins, vient parfois visiter Carré. Il s'arrête devant le lit et prononce avec une figure glacée des paroles pleines d'une bienveillance diffuse.

— Qu'on lui donne tout ce qu'il demande... Qu'on envoie une dépêche à sa famille...

Carré proteste timidement : « Pourquoi donc une dépêche ? Je n'ai que ma pauvre bonne femme de mère ; ça va lui faire frayeur... »

Le petit vieillard sort de ses bottes luisantes comme une plante bigarrée d'un vase double.

Carré tousse, d'abord pour se donner une contenance, puis parce que la cruelle bronchite en profite pour le secouer.

Alors le vieil homme s'incline, et toutes ses médailles pendent de sa poitrine comme de petites mamelles desséchées. Il s'incline en soufflant, sans quitter le képi chargé d'or, et, avec autorité, il applique sur le cœur de Carré une oreille sourde.

§

La jambe de Carré a été sacrifiée. Elle est partie tout entière, laissant une triste plaie immense au ras du tronc.

C'est une chose bien étonnante que ce qui reste de Carré ne soit pas parti avec la jambe.

Il y a eu une rude journée.

O vie ! ô âme ! Comme vous tenez à cette carcasse délabrée ! O petite lueur à la surface de l'œil ! Vingt fois je vous ai vue vous éteindre et renaître. Et vous étiez trop angoissée, trop faible, trop désespérée, pour pouvoir jamais plus refléter autre chose qu'angoisse, faiblesse et désespoir.

§

Pendant la longue après-midi, je vais m'asseoir, entre deux

lits, à côté de Lerondeau. Je lui offre des cigarettes, et nous causons. Cela signifie que nous ne disons rien, ou si peu de chose... Mais pour causer avec Lerondeau, il n'est pas nécessaire de parler.

Marie aime bien les cigarettes, mais il aime surtout que je vienne m'asseoir à côté de lui un bout de temps. Quand je passe dans la salle, il frappe d'une façon engageante sur son drap, comme on frappe sur un banc pour prier un ami de s'y poser.

Depuis qu'il m'a raconté sa vie et sa campagne, il n'a plus grand'chose à me dire. Il prend les gâteaux dont sa tablette est chargée, et il les croque d'un air content.

— Moi, voyez, me dit-il, je mange tout le temps.

Et il rit.

S'il s'arrête de manger pour fumer, il rit encore. Puis il y a un bon silence. De temps en temps, Marie me regarde, et il se reprend à rire. Et quand je me lève pour m'en aller, il me dit : « Oh! vous n'êtes pas si pressé, on peut causer encore un brin. »

§

La jambe de Lerondeau a été si fort éprouvée qu'elle demeure raccourcie d'une bonne douzaine de centimètres. Voilà ce qu'il en est pour nous, qui la regardons d'en haut...

Mais pour Lerondeau qui ne l'a vue que de loin, en élevant un peu la tête au-dessus de la table, pendant le pansement, il n'a perçu qu'une faible différence de longueur entre ses deux jambes.

Il a dit philosophiquement :

— Elle est plus courte, mais avec une bonne semelle...

Quand Marie a été mieux, il s'est appuyé sur son coude, et il a compris davantage l'importance de son infirmité.

— Il faudra une très grosse semelle, a-t-il observé.

Maintenant que Lerondeau peut s'asseoir, il juge aussi, de haut, l'étendue des dommages ; mais il est joyeux de sentir reflamber la vie, et il conclut avec enjouement :

— C'est pas une semelle, qu'il faudra, c'est un petit banc.

§

Mais Carré va mal, très mal.

Cette âme robuste devra donc rester seule, car tout la trahit.

Il y avait une jambe intacte. Elle est maintenant roide et gonflée.

Il y avait des bras sains et courageux. Voilà l'un d'eux dévoré d'abcès.

La joie de respirer n'est plus pour Carré, car la toux le fait sauter, férocement, sur son lit.

Le dos, avec quoi l'on se repose, le dos aussi a trahi. Il s'ulcère de place en place ; car l'homme n'est pas fait pour demeurer éternellement sur le dos, mais pour y dormir, après la journée de travail.

Car l'homme n'est pas fait pour souffrir, vraiment, avec ce misérable corps si peu fidèle !

Et le cœur bat avec détresse.

Et le ventre ne va pas bien. Ecoutez même : ce ventre va si mal que Carré n'en a plus été maître, un jour, devant beaucoup de gens réunis...

Malgré nos soins, malgré nos assurances fraternelles, Carré a eu une si grande honte qu'il en a pleuré. Lui qui disait toujours qu'un homme ne doit pas pleurer, lui qui ne pleurait pas au milieu des pires souffrances, il a sangloté de honte pour cette chose ; il a sangloté sans larmes. Et je ne pouvais pas le consoler.

§

Il n'écoute plus tout ce qu'on lui dit. Il ne répond plus à ce qu'on lui demande. Il est souvent absent d'une mystérieuse absence.

Lui qui aimait un si fier langage, il s'exprime et se plaint avec des mots et des cris d'enfant.

Parfois, il remonte des profondeurs et parle.

Il nous entretient de la mort avec une lucide imagination qui ressemble à de l'expérience.

Parfois, il la voit... Et, pour la voir, ses pupilles s'élargissent brusquement.

Mais il ne veut pas, il ne peut pas se décider.

Il lui faut encore souffrir un peu plus.

Dans l'ombre, je m'approche du lit. Son souffle est si léger que, tout à coup, pris d'inquiétude, j'écoute, la bouche ouverte.

Alors Carré montre soudain ses yeux.

Va-t-il soupirer, crier ? Non ! Il fait encore un sourire et dit tout à coup :

— Que vous avez des dents blanches...

Puis il rêve, comme s'il mourait.

§

Avais-tu rêvé pareil martyre, ô frère, alors que tu poussais la charrue sur ton petit bout de terre brune ?

Te voici, agonisant d'une agonie de cinq mois, enfoui dans ce linge livide, vierge même des récompenses que l'on donne...

Il faut que ta poitrine, il faut que ton suaire soient vierges de la moindre des récompenses que l'on donne, Carré !

Il faut que tu aies souffert sans but et sans espoir.

Mais je ne veux pas que toute ta souffrance se perde dans l'abîme. Et c'est pourquoi je la raconte très exactement.

§

On a descendu Lerondeau dans le jardin. Je l'y trouve campé sur une chaise longue, avec un petit képi posé devant l'œil, à cause du premier soleil de printemps.

Il parle un peu, il fume beaucoup, il rit davantage.

Je regarde sa jambe ; mais, lui, ne la regarde guère ; il ne la sent plus.

Et il l'oubliera plus complètement par la suite, et il finira par vivre comme s'il était naturel à l'homme de vivre avec un membre raide et déformé.

Oublie ta jambe, oublie ton martyre, Lerondeau ! Mais il ne faut pas que l'univers l'oublie.

Et je laisse Marie au soleil, avec une belle teinte rose toute nouvelle sur ses joues tachées de son.

§

Carré est mort au petit matin. Lerondeau nous quittera demain.

DENIS THÉVENIN.

L'UNITÉ SERBO-CROATE

ET

LE PRINCIPE DES NATIONALITÉS

(L'ŒUVRE DE VOUK STEPHANOVITCH KARADJITCH)

—

On s'est maintes fois réclamé du principe des nationalités depuis le début de cette coûteuse guerre, et l'on s'est plu à en faire une sorte de cri de ralliement contre les insupportables prétentions allemandes; mais l'on s'est bien peu préoccupé, semble-t-il, de le nettement définir. Ce travail préalable aurait dû cependant paraître nécessaire, si l'on songe vraiment à une application loyale dudit principe.

Au point de vue purement naturel et réaliste, la nationalité est matière complexe. On croit pouvoir s'appuyer sur la Race, et la Race s'émiette sous les doigts de l'investigateur; car il n'est point de race humaine actuelle qui n'ait subi l'action de nombreux et séculaires métissages. Par bonheur, on sait que les races sont perpétuellement recréées par le milieu, lequel actionne en même temps les modalités du langage. Aussi est-on enclin, dans la botanique des variétés humaines, à classer les nations d'après le parler qui les distingue. Mais l'expérience montre que les familles de langues ne correspondent pas aux familles ethniques et, s'il est vrai de dire que le langage influe sur la forme des idées et constitue par conséquent le lien le plus évident qui soit entre les individus, on ne saurait aller jusqu'à prétendre que le vœu nécessaire de tous ceux qui parlent un même idiome soit de s'unir au sein d'un même état social, pour la défense d'intérêts qui peuvent souvent se révéler contradictoires. A plus forte raison ne saurait-on dénier à

des groupes humains, s'exprimant selon des vocabulaires différents, des syntaxes opposées, le droit de former et de constituer une ruche unique. Autrement, il faudrait refuser la qualité de Français aux Alsaciens et aux Bretons; comme il faudrait interdire aux Suisses de s'associer, aux Wallons et aux Flamands de se vouloir Belges, à tous les types humains qui sont allés peupler les Etats-Unis de se dire Américains et d'agir comme tels.

A la constitution d'une nationalité véritable, il est toutefois nécessaire que le Temps collabore ; car toute nationalité digne de ce nom exige une *activité morale*. Il importe que des forces supérieures au strict intérêt matériel entrent en action, pour fomenter dans son sein un idéal de vie. Autrefois, les nations se différenciaient par le visage de leurs dieux ; depuis le Christianisme, elles se sont différenciées bien plutôt par l'Art et par la Langue.

C'est ainsi qu'un des plus éminents poètes contemporains du Portugal a pu dire, en parlant de sa Patrie :

> En toutes les activités supérieures du Peuple portugais, il existe une parfaite concordance, et voilà pourquoi nous constituons une Race.
>
> Le Portugal est également une Patrie, parce qu'il est une Race politiquement indépendante, maîtresse de son destin.
>
> Le Portugal est une Race, parce qu'il existe une Langue portugaise, un Art portugais, une Littérature, une Histoire (en y comprenant l'évolution religieuse), — une Activité morale portugaises, et surtout parce qu'il existe une Langue et une Histoire portugaises.

L'auteur de ces définitions substitue volontairement, comme on voit, le terme de Race à celui de Nationalité. A cette restriction près, nous pourrions en reprendre une part pour notre compte, en les élargissant.

Précisons. La Nationalité, selon nous, dérive non seulement de l'idée de contrat qui, en l'espèce représente le facteur intellectuel ; mais d'abord d'un sentiment pressant de solidarité entre tous les êtres qui la composent volontairement ou par hasard. Le facteur moral est ici primordial, grâce à la force des milieux. Ainsi dans toute famille, le fait de naître frères et sœurs engendre des tendresses communes, des devoirs réciproques. De là des arrangements indispensables pour la défense d'intérêts communs, des compromis.

La Révolution française fit prédominer l'idée de contrat social sur l'idée de famille ethnique, que le XIXe siècle illustra particulièrement.

Mais après l'accomplissement de l'unité italienne, de l'unité allemande, invoquant la langue comme marque distinctive et exclusive de nationalité, les Alsaciens, arrachés à la France par le traité de Francfort, auraient dû se résigner sans protestation. Ils étaient réintégrés au sein de leur groupe ethnique naturel. Cependant, ils sont demeurés pour ainsi dire inassimilables, réfractaires à la kultur germanique. Quoiqu'ils parlassent traditionnellement un patois allemand, les ethnologues ont pu revendiquer pour eux certaines origines celtiques et, au surplus, ils ont coopéré de toute leur âme, au cours de certaines heures historiques, à l'élaboration de l'idéal français. Cet idéal est leur propriété, comme il est celle de tous les Français, et ils ne sauraient l'abandonner ; car il est ourdi de sentiments particulièrement élevés.

Tout ce qui naît au monde, individu ou collectivité, plante, animal, langage ou civilisation, doit se développer fatalement selon les virtualités contenues dans son germe. C'est pourquoi quiconque a communié au sein d'une activité morale quelconque ne s'en peut plus séparer sans douleur.

Nationalité signifie jouissance et souffrance en commun, en vertu d'un devenir évolutif, qui débute avec la rencontre des premières familles humaines ayant décidé d'habiter le même climat et de regarder le ciel aux mêmes heures. La religion scella ainsi le pacte à l'origine. Toutefois, les scissions confessionnelles n'emportent pas nécessairement la destruction de la nationalité, puisque celle-ci a, non seulement une croissance spirituelle, mais d'abord un fondement de nature.

Race, Langue, Religion, sont les trois modalités qui devraient demeurer unies pour constituer la nationalité à l'état parfait ; mais comme les trois composantes n'évoluent pas du même train, les crises sont inévitables. Il suffit en tout cas que deux d'entre elles restent liées convenablement pour que l'organisme collectif poursuive son existence et s'acharne à la restauration du troisième facteur, pourvu qu'il y ait identité de mœurs et de traditions.

Mais, à la différence de ce qu'envisageait tout à l'heure

l'écrivain portugais que nous citions (1), la Nationalité ne comporte pas pour corollaire indispensable : l'indépendance. Tout au contraire, la Nationalité peut persister, se développer même sous le joug des pires tyrannies. Telles la Bohême, la Pologne, la Grèce.

Il en est même qui ne réussirent jamais à se grouper en un faisceau politique unique, ou à s'affranchir ; ainsi des peuples serbo-croates, séculairement divisés entre des confessions rivales, parqués sous le sceptre de maîtres différents. Leur unité ethnique est cependant certaine, et c'est par le Verbe qu'elle éclate. Aussi avons-nous résolu de les prendre ici pour exemple.

II

Byzance, à partir de Constantin le Grand, associa l'idée d'Empire à l'idée de Religion, et les Turcs, en succédant aux Grecs n'ont fait que les copier. En même temps, la langue qui avait servi à rédiger les Evangiles prenait caractère sacré, et l'actuelle querelle linguistique, dont la Grèce est le théâtre, dérive tout droit de cette conception. Ainsi jusqu'aujourd'hui l'Hellénisme s'est refusé à laisser évoluer librement ces trois composantes de son effort séculaire : Patrie, Religion, Langage. Chez nous le latin, symbole de la puissance romaine, a pu demeurer la langue de l'Eglise, sans que cette survie artificielle intéresse directement l'idée de conservation nationale. En Italie même, l'italien a pu prospérer de bonne heure à côté de la langue de Rome papale. C'est que l'Empire avait succombé de bonne heure sous les coups des Barbares, et qu'à la faveur de longues convulsions des idiomes nouveaux avaient pu naître, qui prétendaient à leur tour être enseignés et cultivés à l'usage du peuple.

En Orient, la culture grecque fut impuissante à s'assimiler certaines nations progressivement incorporées à l'Empire, et l'Evangile dut être prêché chez les païens de Balkanie dans leur propre idiome : le slavon. En Occident, au contraire, aucune des langues parlées dans les provinces de l'Empire avant la conquête n'eut pareil honneur.

La dignité particulière conférée au slavon par les premiers

(1) Teixeira de Pascoaes : *Arte de ser portuguez*, « Renascença portuguêza », Porto, 1914.

apôtres des terres slaves ne restreignit point les prérogatives du patriarche de Constantinople au point de vue administratif et dogmatique; mais elle favorisa par la suite la création d'églises autocéphales, serbes et bulgares, lorsque l'autorité centrale et politique de Constantinople vint à s'affaiblir. En même temps, le caractère sacré du grec passait également à la langue liturgique des Slaves et le préjugé d'une fausse noblesse verbale environna pour de longs siècles, aux yeux des écrivains, cet idiome privilégié. Les littératures de l'Orthodoxie ont ainsi connu la plus redoutable des entraves à leur développement normal. Il en est résulté une remarquable avance au profit des régions catholiques : la Bohême, la Pologne, la Croatie, la Dalmatie même.

Ce n'est qu'à une époque relativement récente, à partir de Lomonossof, voire de Pouchkine et de Gogol, que la Russie s'émancipa.

En Grèce, *Puristes* et *Popularistes* continuent de combattre l'un contre l'autre. En Bulgarie, la résurrection nationale et la nécessité d'organiser l'enseignement sur des bases pratiques, en même temps que l'écart trop grand survenu entre les modalités du slavon et les formes analytiques du langage moderne, ne permirent pas à la langue liturgique de garder ses positions acquises.

Dans les pays serbes, l'émiettement politique, la persistance d'une culture ancienne rendaient le problème plus complexe. Aussi bien, de sa solution devait dépendre la réalisation de l'unité morale de la nation tout entière, et c'est ce qui donne à l'œuvre du grammairien de génie qui a nom Vouk Stéphanovith Karadjitch tout son relief incomparable. Vouk a pétri le ciment du panserbisme.

Disons tout de suite qu'en Serbie comme en Grèce, et avec plus de flamme épique, le peuple s'était chargé d'illustrer lui-même, dans ses chants nationaux, la langue qu'il parlait, et qu'il avait dans la servitude façonnée à son usage.

En Grèce, depuis l'Indépendance, les poètes ont vite reconnu l'impossibilité de chanter dans une autre langue que celle du peuple. Les conteurs ont suivi; mais la Presse et l'Université sont demeurées jusque maintenant fidèles au grec scolastique. La crise dure, en dépit des efforts, du talent et de la science d'un Psichari, et cela tient en grande partie à l'incomparable

restige du grec ancien. En Serbie, la langue archaïque ne se etira point sans luttes ; mais le terrain fut assez rapidement éblayé, encore que Vouk, le réformateur, n'ait pu voir avant a mort le triomphe officiel des idées qu'il avait si âprement éfendues et que la Croatie catholique devait faire siennes à on tour.

A ce brillant résultat, le vivant trésor poétique des *pesmas* raditionnelles, tabernacle sacré de l'âme racique, ne fut sans loute pas étranger, puisque l'œuvre maîtresse de Vouk Karajitch fut d'engranger la précieuse moisson de ces chants ; nais il y a une autre raison, c'est que la Serbie est une démoratie paysanne, à qui il fallut d'abord apprendre à lire, et ue cela ne se pouvait qu'en faisant table rase de toute conention, de tout fatras mal compréhensible.

Par Vouk Stephanovith Karadjitch, Serbes de la Choumaia et Serbes de la Tchernagore, Hertzégoviniens et Bosniaues, Dalmates, Croates et Slovènes eux-mêmes se sont peu à eu reconnus comme membres de la même grande famille illyienne des Yougo-Slaves, malgré la rivalité des religions, malré les partages politiques et les distances sociales. Mais c'est our la Serbie propre qu'il travailla, ayant à cœur de fortifier 'abord le noyau autour duquel il espérait que viendraient 'agglutiner plus tard les divers tronçons de sa patrie.

Il voulait lui donner une âme, l'âme d'une grande nation, ette âme qu'il avait sentie battre si vigoureusement dans les *esmas*.

Si Vouk Stephanovitch Karadjitch doit garder l'honneur 'avoir forgé l'instrument définitif de l'unité serbo-croate, il 'en fut pas l'unique ouvrier. Il avait eu des précurseurs, otamment parmi les écrivains ragusains, qui ont à leur tête e poète de l'*Osman*, Ivan Gundulitch (1538-1638) et qui nt su, grâce au voisinage intellectuel de l'Italie, préparer la enaissance serbe. La Dalmatie occupe ainsi une place de hoix au sein du panthéon littéraire yougo-slave, et elle peut hontrer avec orgueil le *Razgovor* de Katchith (1690-1760), ui est une sorte de Romancero serbe, à travers lequel revit oute l'histoire nationale. Après la Dalmatie, la Croatie prit n mains le flambeau sacré et Mikluchitch (1767-1833) y pouruivit l'œuvre de rédemption nationale, que devait inaugurer oncurremment en Serbie l'infatigable Dosithée Obradovitch,

fondateur de l'école littéraire néo-serbe, populariste convaincu.

Voici ce qu'Obradovitch écrivait en 1780 :

J'ai étudié différents peuples; j'ai appris à les connaître, mais principalement notre Serbie slave, depuis le Banat jusqu'à l'Albanie. En Serbie, en Bosnie, en Dalmatie, en Slavonie, en Hertzégovine, les habitants ont le même air; en dépit de leur tempérament naturel, ce sont les membres d'une même famille : les différences de religion n'y font rien, ni les préjugés dus à l'ignorance.

Singulier paradoxe que ce prêtre, si profondément influencé par les idées libérales de l'époque qu'il en devient l'apôtre des principes d'affranchissement propagés par la Révolution française!

Rationaliste, il proclame la nécessité d'instruire le peuple dans une langue simple et facile à saisir, à l'instar des nations occidentales.

L'exemple était donné ; mais il restait à poser les principes définitifs de la nouvelle langue littéraire, à laquelle les érudits refusaient d'adhérer et qu'adoptaient seuls quelques poètes hésitants.

III

C'est alors que parut, comme investi d'une mission formidable, Vouk Karadjitch (1787-1864). Ses premières œuvres virent le jour en pleine crise de libération politique, vers 1812. Ce n'était pas, d'ailleurs, sans peine qu'il avait pu poursuivre ses études interrompues par la guerre.

Né dans un village des bords du Drin, d'une famille originaire de l'Hertzégovine, il parlait naturellement le plus pur des dialectes serbes, celui de *chto*, adopté depuis comme langue littéraire par tous les peuples serbo-croates. Les Turcs vinrent brûler son hameau natal, alors qu'il avait tout juste eu loisir d'apprendre à lire et à écrire. C'est alors qu'il s'enfuit à Karlovtchi, où il put fréquenter les cours d'une école élémentaire, sans toutefois réussir à se faire admettre au lycée. Autodidacte passionné, le jeune Vouk ne se découragea point et put obtenir un peu plus tard à Belgrade le poste de secrétaire du Sénat; mais son acharnement au travail le fit tomber malade, et il en resta boiteux pour toute sa vie.

En 1813, la révolte serbe eut tout à coup le dessous. Vouk

t gagner Vienne en toute hâte, et ce séjour dans la capitale trichienne, outre qu'il lui permit de s'assimiler complète- ent les méthodes scientifiques de l'Occident, lui fit faire la nnaissance du grand philologue slave Kopitar.

Kopitar se rendit compte rapidement des trésors de ferveur a fois scientifique et patriotique que recélait l'âme enthou- iste de Vouk, et il lui donna le conseil de recueillir les èmes traditionnels des pays serbes.

Ce long et patient travail accapara dès lors toute l'existence Karadjitch. La publication des deux premiers volumes de popée serbe coïncida avec l'éclosion du Romantisme euro- en, et il fallut bientôt, tant la curiosité fut grande, pourvoir une seconde édition, que Vouk voulut faire paraître en ème temps que sa *Grammaire serbe*.

Cette Grammaire, et surtout les études philologiques qui ivaient, était toute une révolution. Elle proclamait l'excel- nce du langage parlé et, par une réforme alphabétique et thographique adéquate, rejetait du vocabulaire tout ce qui tait pas réellement vivant, tout ce qui dérivait d'une fausse itation du slave ecclésiastique, influencé de russe. L'Epopée 'il faisait jaillir des entrailles de la Tradition populaire éclipsait-elle pas à elle seule tous les monuments de la lit- rature scolastique, et ne constituait-elle pas, pour la langue rlée, le plus émouvant des titres de noblesse ?

Vouk s'était mis à voyager beaucoup dans tous les pays de ngue serbe, excepté en Bosnie et en Hertzégovine, demeurées us le joug turc, et dont le territoire lui était interdit. Il avait écialement visité la rude Tchernagore, d'où il avait rapporté e moisson de *Proverbes nationaux serbes* et, au moment e la Serbie renaissante et autonome commence de s'orga- ser sous la haute mais despotique direction du prince Miloch, us le trouvons président du Conseil municipal de Belgrade codificateur officiel des anciennes lois et coutumes.

Il est à l'apogée de son influence et déjà les jalousies meutent contre lui; mais à l'instigation de Louis Gaj, apôtre l'illyrisme, le mouvement réformiste a gagné la Croatie tholique, et bientôt, à la faveur des idées d'émancipation i s'y font jour de 1830 à 1848, l'adoption du dialecte de *to* par les adeptes de l'école de Zagreb (Agram) réduit à une férence d'alphabet la frontière qui sépare dorénavant les

Croates catholiques des Serbes orthodoxes. A cette date, l'Autriche, qui avait de longue date rêvé de mettre la main sur les provinces serbes détenues par la Turquie, ne laissait pas toujours d'encourager secrètement les menées serbes dans la péninsule. Du moins les voyait-elle sans déplaisir et, suivant les fluctuations de sa politique, choyait ou surveillait les réfugiés sud-slaves. Ecœuré des procédés du gouvernement de son pays, Vouk s'enfuit à Semlin, et dès lors erra à travers les pays serbes soumis au joug de l'Autriche, durant que ses ennemis, excités par les prêtres, l'accusaient, pour avoir introduit la lettre latine *j* dans son alphabet, de s'être vendu aux catholiques, et faisaient prononcer l'interdiction de ses livres à travers la Principauté.

Taxé d'hérésie, Vouk vit ses ouvrages repoussés par les Serbes d'Autriche eux-mêmes, pourvu que ceux-ci appartinssent à la religion orthodoxe.

La guerre dura, passionnée, aveugle, de 1830 à 1860. On incrimina le philologue d'être un agent stipendié de Rome et de l'Autriche ; mais il ne se découragea point. Vers 1868, il lança une *Traduction du Nouveau Testament*, dont l'aventure fait songer aux émeutes qui accueillirent naguère à Athènes un travail similaire de Pallis. Malgré les instances réitérées de la Société de littérature serbe, elle fut proscrite à son tour. En 1849, Vouk infatigablement met au jour *le Trésor historique, linguistique et traditionnel de la Serbie ;* en 1850, les *Récits de l'Ancien et du Nouveau Testament ;* en 1852, un *Dictionnaire ;* en 1853, des *Contes populaires ;* en 1857, des *Modèles de la langue serbe.*

Enfin en 1860, le prince Miloch, de retour dans la Principauté, faisait lever l'interdit. Vouk devait mourir quatre ans après, et il fallut attendre l'année 1868 pour que la liberté complète de la langue et de l'orthographe fût promulguée selon les vœux du grand patriote.

Depuis lors, la réforme de Vouk a complètement triomphé non seulement en Serbie, mais en Croatie, et dans tous les pays où la langue des *pesmas* de Marko Kraliévitch est devenue la langue littéraire.

Dorénavant, la culture serbo-croate avait conquis son instrument définitif. Le plus grand des continuateurs de Vouk, le poète Milutinovitch, originaire de Sarajevo, sut en tirer

our célébrer les grands épisodes de la Guerre de l'Indépen-nce, les accents les plus émouvants; mais il sacrifia trop à nfluence allemande.

Ce défaut se remarque moins dans les œuvres du vladika onténégrin Pierre Pétrovitch Niégosh, dont Milutinovitch uida l'inspiration, et qui sut reprendre heureusement parfois tour simple et poignant des *pesmas* populaires. Pierre Pé-ovitch est du reste l'un des meilleurs poètes de langue serbe.

IV

Faire l'analyse des œuvres que la Dalmatie, la Croatie, la erbie ont concurremment produites depuis 1850 jusqu'au-urd'hui dans le sens des idées de Vouk, et dont l'ensemble ustre la grande réforme, est un travail qui dépasserait notre dre. Ce sont des choses qui ont, d'ailleurs, été présentées au blic français au cours d'études détaillées et consciencieuses. ous aurions mauvaise grâce à les reprendre.

Nous n'insisterons pas davantage sur la double série des hants populaires réunis par Vouk, avec une patience béné-ctine, dans les six volumes que son labeur nous laissa hants *héroïques* et chants *féminins* ont été commentés, ana-sés, cités comme ils le méritent. Le ton et le rythme des *pes-as* héroïques rappellent de tout près nos chansons de geste aussi, pour la netteté du récit, certaines ballades du *Barzaz-reiz* : *le Tribut de Noménoé*, par exemple.

Nous n'en voulons retenir qu'une constatation, c'est que la ce serbe tout entière a redécouvert son unité essentielle ns cette épopée populaire, et que cette unité se traduit dans ccent de la poésie, aussi bien que dans la langue qui lui sert véhicule et dans les détails de caractère.

En Bulgarie, et spécialement en Macédoine bulgare, les ants héroïques et traditionnels célèbrent les mêmes person-ges et souvent les mêmes exploits, mais la poésie ne pré-nte pas les mêmes modalités; elle est moins riche, plus mbre, plus rude, presque totalement dépourvue de grâce et variété. Elle est l'expression d'une autre âme et d'un autre uple, encore que ce peuple appartienne à la race slave avec fusion de sang asiatique.

La force créatrice de la poésie serbe est incomparable, et la culté épique — phénomène extraordinaire — est demeurée

jusqu'aujourd'hui vivante dans les masses profondes de la nation. Chaque grande secousse la réveille. D'autres que Vouk Karadjitch ont recueilli des *pesmas*, et leurs noms sont justement estimés, tel celui de Yovan Novakovitch ; mais ils n'ont fait qu'élargir le courant créé par le grand disciple de Kopitar sans l'approfondir. De même, les divers poètes dalmates monténégrins, croates ou serbes proprement dits ont célébré l'union nécessaire de tous les rameaux de la race des yougo-slaves du Danube à l'Adriatique, et Sundétchitch, qui encouragea la veine poétique du roi Nicolas de Monténégro et dirigea le célèbre almanach littéraire l'*Orlitch*, a pu s'écrier de l'accent le plus prophétique :

Ecoutez trembler la terre sous les pieds des peuples qui se lèvent ! Des voix montent jusqu'aux nuées, et de tous côtés les souffles de l'espace viennent chuchoter autour de nous de mystérieuses paroles qui réveillent nos cœurs et nos espérances. Elles prédisent l'heure fatidique, l'heure de la délivrance. Dans la sombre grotte où il dort déjà le glaive de Marko Kraliévitch lance des flammes.

Que les héros préparent leurs bons chevaux et dorment près de leurs coursiers tout harnachés, pour être plus tôt en selle et s'élancer plus promptement sur l'ennemi. Alors, que Dieu nous protège ; car la victoire seule ou la mort devra nous arrêter.

C'est l'âme des *pesmas* qui vient animer de son souffle régénérateur toute la poésie savante ; c'est elle que Vouk a mise à jour pour la rédemption de la nation serbo-croate, et quoique cette œuvre grandiose ait eu ses précurseurs, quoiqu'elle n'ait atteint toute son ampleur qu'après la disparition de son principal ouvrier, Karadjitch n'en demeure pas moins quelque chose comme le Christophe Colomb de la terre nouvelle.

Par lui, la Tradition populaire serbe a pris contact avec l'Occident, c'est-à-dire avec le progrès et avec l'avenir. D'orale elle est devenue écrite, et la langue, façonnée dans les plus tragiques épreuves historiques, est devenue le lien qui déjà fait communier entre eux les divers rameaux séparés d'une nation vivante.

La violence allemande, l'astuce autrichienne, la barbarie bulgare vont-elles anéantir tout cela ? Vont-elles tuer, irrémédiablement, quand il allait surgir de la fleur, le beau fruit prêt à mûrir ?

Est-ce autour de la Croatie que le bloc serbo-croato-slovène

e doit reformer politiquement sous l'hégémonie germanique? Il est impossible de le penser ; car une idée telle que celle à ui Vouk Stephanovitch Karadjitch a consacré toute son exis- nce ne peut s'épanouir qu'en pleine liberté. Ce qui a résisté nq siècles durant au despotisme turc ne peut ni disparaître i s'anémier. On ne noie pas les idées dans le sang ; car elles en nourrissent.

La Serbo-Croatie réalisera son unité indépendante mainte- ant ou plus tard — en dépit des brutalités germaniques, en épit des suspicions de voisinage et même de certaines rivali- s intestines trop savamment entretenues, — uniquement arce qu'elle représente une *culture* particulière, de par la lan- ıe et de par ses traditions épiques.

Elle possède une âme bien à elle ; ce qui n'est pas vrai pour Autriche, ni même pour la Prusse. Par là même, elle exerce ne *activité morale*, qui se mue à chaque instant en énergie éatrice.

A notre sens, elle se définit exemplairement la nationalité- pe, hors de toute revendication d'impérialisme basée sur de rétendus droits historiques.

Nation de paysans, elle s'agrège en quelque sorte à la terre ıi la porte et n'aspire à rien d'autre que *d'exploiter libre- ent* le sol ancestral. Hélas ! ce qui ne prétend qu'à l'exercice un droit naturel appelle le martyre, de par la volonté des inces et des marchands d'or !

PHILÉAS LEBESGUE.

TERCETS POUR LE NOUVEL AN

—

à Guy-Charles Cros, prisonnier en Prusse.

Le temps est vieux, l'an nouveau né,
le peuple s'est multiplié,
tel dans l'ancien livre du monde

on l'a écrit. Chantons un lai
pour tout ce qui est nouveau-né
et qui sur terre vagabonde.

Le monde a eu son seul enfant
qui naît et meurt, bon an, mal an,
de nos joies et de nos souffrances.

On reverra sur les rosiers
les roses, sous les peupliers
le peuple en pleurs ou à la danse.

Le grand soleil embrassera
les fillettes et les beaux gars ;
ayez donc un peu de patience.

La neige couve notre bien,
la plute abreuvera le vin,
le péché rit dans nos consciences.

Seigneur, nous tous te promettons
qu'après la mort nous monterons
te tenir au ciel compagnie ;

si nos corps, que nous détestons,
s'attachent à ta création,
c'est la faute de ton génie.

Pourquoi nous envoyer des ans
d'été, d'automne et de printemps
dans l'unique pays de France,

pays d'amour et de savoir,
enguirlandé de verts espoirs
et de toutes les fleurs de France?

Nous voulons bien mourir un jour,
petits et grands, chacun son tour,
les financiers et les poètes.

Mais au milieu de ces trésors
de gloire, nous voulons encor
assister cent ans à la fête.

Alors, quand viendra nouvel an,
nous mettrons de blancs vêtements,
des nimbes derrière la tête,

et des ailes sans tache aussi
pour demeurer au Paradis
avec tes saints et tes prophètes.

afin qu'en strophes de concile
(pas des couplets de Vanderpyl),
je puisse te louer sans peine.

La seule chose à m'accorder
serait de m'à peu près placer
entre Balzac et La Fontaine.

FRITZ-R. VANDERPYL.

SYMBOLISME PLASTIQUE

ET

SYMBOLISME LITTÉRAIRE

—

Si la physiologie humaine et son produit l'intelligence sont immuables, la psychologie, étant relative au contenu variable de l'intelligence et aux transformations de la vie extérieure, n'est pas immuable.

Les grands événements intellectuels modifient graduellement notre notion de l'Univers, et tous les éléments de notre civilisation.

Depuis l'invention de la vapeur et la découverte du magnétisme, cette force initiale de la vie, la vie intellectuelle et sociale entre dans une ère nouvelle.

Tout cerveau doué d'un peu d'activité se rend bien compte de cela.

Ce qui est plus difficile à admettre, surtout pour les personnes « instruites », c'est qu'à cette nouvelle vie intellectuelle et sociale puissent correspondre une éthique et une esthétique nouvelles.

Cependant l'idée du beau et l'expression de cette idée ne peuvent qu'être relatives à notre vie intellectuelle et sociale et par conséquent à notre psychologie.

La philosophie en général et surtout la philosophie scientifique, la science en général et surtout cette dernière époque de la Science qui commence par la loi de constance originelle de Quinton, ont ouvert des horizons nouveaux à la perception des artistes modernes.

La philosophie scientifique et la méthode des découvertes

scientifiques de Quinton nous apprennent à regarder les phénomènes dans leur finalité qui est la vie, et nous expliquent cette vie selon les lois cosmiques, physiques et chimiques qui règlent l'Univers.

Le phénomène est donc relié à l'Univers.

Nos yeux ne sont plus capables de s'arrêter sur un objet isolé, mais nous voyons à la fois les objets ou corps qui l'entourent.

Comme les atomes s'influencent et se compénètrent (Boscovitch, Copernic, Newton, etc.), les corps s'influencent et se compénètrent.

L'idée que l'objet fait jaillir dans notre pensée, intensifiée simultanément par le souvenir et l'imagination, tend par ses subdivisions prismatiques vers l'infini, et se multiplie.

La sensation s'identifie dans l'idée, car à la *vue* d'un objet, ou au *toucher* d'un objet, correspond simultanément une *idée-image* de cet objet.

Par conséquent, nous ne donnons pas l'objet, mais l'idée-sensation-image que l'objet provoque en nous ; nous ne donnons pas la cause, mais l'effet, la finalité, et nous rattachons cette finalité à la vie universelle.

L'artiste, en s'ajoutant à la nature, comme disait Bacon, en augmente l'action intensive et expansive.

En d'autres termes, il reconstruit l'Univers selon une nouvelle architecture en accord avec notre psychologie.

Toutes les civilisations, toutes les esthétiques, toutes les philosophies n'ont fait que cela, disait justement Remy de Gourmont ; en effet, à chaque civilisation correspond toujours une esthétique.

§

La Littérature a devancé les arts plastiques en exprimant une esthétique correspondante à notre psychologie moderne.

L'expression de cette esthétique, en accord avec cet idéalisme qui a ses racines profondes dans la vie de la matière, nous la trouvons, à son commencement, dans Mallarmé et dans les poètes symbolistes.

C'est pourquoi nous avons trouvé chez les poètes modernes de la sympathie, de la compréhension, et la meilleure critique.

Car l'œuvre plastique correspondante à l'œuvre poétique de Mallarmé nous l'avons seulement aujourd'hui.

L'éducation de l'œil, contrairement à ce que pense Remy de Gourmont, ne s'étant pas accomplie parallèlement à celle de l'intelligence, les personnes qui comprennent les poètes symbolistes ne comprennent pas toujours notre art équivalent.

L'esprit critique de Remy de Gourmont lui-même, quoique averti au maximum, est tombé dans l'erreur en faisant un parallèle entre la conception esthétique de Mallarmé et la technique instinctive de Claude Monet.

Ce parallèle entre Mallarmé et Monet est impossible, car il n'y a entre eux qu'une analogie purement technique.

Mallarmé voyait et pensait; Monet voyait seulement. Mallarmé tendait vers la création; Monet restait dans les limites d'un art morphologique.

Les mots, choisis par Mallarmé selon leur qualité complémentaire, et employés par groupes ou séparés, constituent une technique pour exprimer une subdivision prismatique de l'idée, une compénétration simultanée d'images.

Il y a là toute une esthétique qui n'est pas seulement, comme dit Remy de Gourmont, le résultat « d'un excès de délicatesse, d'un excès d'art », mais qui est plus véritablement relative à une sensibilité, à une psychologie tout à fait nouvelles, quoique pas entièrement affirmées.

Les impressionnistes balbutiaient à peine un langage nouveau dont Mallarmé seul commençait à concevoir l'architecture.

Au divisionisme des idées de Mallarmé, exprimé techniquement par le divisionisme des mots, ne correspond, chez les peintres impressionnistes, que le divisionisme instinctif des couleurs.

En effet, Claude Monet et les impressionnistes n'arrivèrent jamais à réaliser dans la forme l'évolution qu'ils avaient réalisée dans la couleur.

Ils restent cependant les premiers peintres ayant adopté une idée de *Mouvement Universel* dénuée de toute religion, de tout sentiment allégorique ou mystique. Ils sont des innovateurs.

Mais la continuation ou solidification de l'impressionnisme devait s'accomplir plus tard, après la période de transition des néo-impressionnistes et post-impressionnistes.

Il faut considérer également comme une période de transi-

tion cette époque de *réaction* à l'impressionnisme pendant laquelle Derain, Picasso et Braque, en développant une des tendances de Cézanne, initièrent une compréhension solide et géométrique du monde extérieur. Cette recherche des formes est, cependant, une des origines de la nouvelle esthétique qui atteindra plus tard le niveau de Mallarmé.

Picasso et Braque, par cette analyse de la forme, arrivèrent au « divisionisme de la forme ».

Guillaume Apollinaire, dans son livre sur *le Cubisme*, appelle le cubisme de Picasso et Braque « Cubisme scientifique ».

Et en effet Picasso, en décomposant un objet pour le reconstruire selon une idée individuelle de la réalité, procède esthétiquement comme Berthelot procédait chimiquement dans sa décomposition d'un corps organique et reconstruction de ce même corps.

Mais je trouve cette classification définitive un peu hasardeuse. D'autant plus qu'un ou plusieurs points de contact avec des méthodes scientifiques ne rendent pas nécessairement l'œuvre d'art scientifique.

Lorsque, dans mes recherches personnelles, je faisais pénétrer une table dans une personne, un objet dans un autre objet, je découvrais une loi esthétique, continuation logique de l'impressionnisme, parallèle à celle de Boscovitch et de Copernic sur l'influence réciproque des atomes et la formation de la matière.

Le « divisionisme des formes », auquel j'aboutissais nécessairement par un autre chemin que celui de Picasso et Braque n'avait pas moins son équivalent dans la Science, malgré qu'Apollinaire se soit plu à me classer parmi les Cubistes instinctifs.

Que mon ami Apollinaire me permette d'exprimer ma pensée sur toutes ces classifications en *isme* qui embrouillent singulièrement les choses. Je pense qu'elles sont plutôt nuisibles au point de vue du public et de l'artiste lui-même.

Il y a une tendance générale à voir le monde extérieur selon un nouvel idéalisme basé sur la vie de la matière, et à exprimer cet idéalisme par une technique libre et individuelle qu'on appelle : divisionisme des formes et compénétration des plans. C'est tout.

Dans cette expression, comme chez les poètes symbolistes, il y a des artistes qui vont plus loin dans la création et d'autres qui ne savent se détacher complètement de la réalité de vision. Il y a des talents dans lesquels le raisonnement prend la plus grande partie, d'autres dans lesquels la sensibilité joue le rôle principal. Cela, comme dans toute chose, est variable selon la valeur de l'artiste. Il est impossible d'établir des règles générales sur ces points instables.

§

Le divisionisme des formes et la compénétration des plans permettent au peintre moderne de donner du Mouvement Universel ses éléments essentiels : la force de gravitation — la force d'attraction — et la force de répulsion.

Notre sensibilité et notre intelligence perçoivent et dirigent ces forces constituant la *vie* de l'objet.

La tendance qui caractérise les peintres futuristes est celle d'exprimer une synthèse de ses forces combinées ; c'est-à-dire la vie ou mouvement de l'objet à son maximum d'intensité et d'expansion. Ils ont apporté dans la perception plastique le sens de la *simultanéité*.

Le nouveau *réalisme* exprimé par cette esthétique ne se base pas sur des abstractions, comme certaines recherches individuelles tendraient parfois à le faire croire.

Ce *réalisme*, qu'on pourrait appeler : *réalisme idéiste*, en adoptant cet adjectif si exact de Remy de Gourmont, s'identifie dans le *mouvement universel* qui ne peut pas être abstrait.

La base de l'art plastique d'aujourd'hui étant cette idée de *mouvement universel*, je crois utile d'éclairer cette idée le plus possible.

Je pense que vouloir abstraire le mouvement signifierait lui attribuer une origine indépendante, peut-être un peu littéraire et non purement physique. Il me semble qu'il est impossible de séparer le mouvement de l'objet ou corps qui nous en donne la perception. Le mouvement n'est pas *une qualité*, mais une synthèse de *toutes les qualités*. On pourrait appeller : *continuité* cette somme de toutes les qualités de l'objet. Le mouvement, comme le temps, dans lequel il s'identifie, est une continuité. Analyser cette continuité signifierait tuer la vie de l'objet, arrêter son mouvement, le diviser en un nombre d'instants successifs.

L'hypothèse d'une abstraction du mouvement, c'est-à-dire la possibilité de séparer le mouvement du corps où il réside, est, selon moi, un non-sens antiplastique, comme l'hypothèse d'un *mouvement relatif*.

Ou bien il faut sortir du champ de l'art plastique et rentrer dans celui de la science mécanique. En ce cas, le mouvement peut être *absolu* ou *relatif*.

Mais ce *mouvement scientifique* n'est pas le *dynamisme universel* ou *vie*.

On a souvent confondu ces deux mouvements : le *mouvement* ou *dynamisme universel* et le *mouvement scientifique* ou *déplacement*.

Cette erreur a été engendrée, en partie, par les sujets de quelques tableaux futuristes et cubistes, où des corps en déplacement étaient représentés.

Ce déplacement a été appelé par quelques peintres futuristes : « mouvement relatif », ce qui ne fait qu'entretenir dans l'erreur et produire toutes sortes de malentendus. On a même fait un parallèle entre nos recherches et le cinématographe!...

Ce *mouvement scientifique* ou *déplacement* ne peut être considéré par nous que comme *une qualité* de l'objet, et comme tel ne peut pas non plus être abstrait. Prenons par exemple la vitesse d'une automobile. L'idée image de cette vitesse, qui est spécifique et non générale, « représente » une qualité de l'objet automobile. Abstraire cette qualité veut dire la séparer des autres qualités de l'objet dont la somme constitue, comme je disais plus haut, son *mouvement universel* ou *vie*. Cette opération de l'esprit est une *analyse qualitative*, mais toujours analyse, et la logique de notre esthétique veut que nous concevions le *mouvement* dans son *tout*, qui est l'*étendue* même.

D'ailleurs, cette analyse qualitative est, peut-être, dans la compétence de la « spéculation », mais non dans celle de la « représentation » esthétique. La vitesse, comme toutes les qualités d'un objet, n'existe pas en elle-même pour le peintre, car nous ne pouvons pas représenter plastiquement la *vitesse de l'automobile*, mais l'*automobile en vitesse*.

Par conséquent, notre *réalisme*, tout en étant le résultat de l'élément *idée* et de l'élément *expérience sensorielle*, et malgré qu'il soit exprimé souvent par des formes géométriques, n'est pas une *abstraction*.

Quant à ce choix de corps qui se déplacent, il ne faut pas y voir un système ni une nécessité absolue.

Cette préférence pour des trains ou automobiles en marche, ou pour des danseuses, ou des boxeurs, foot-ball, etc., dérive bien souvent d'une facilité de recherche, et, chez les futuristes particulièrement, elle est le résultat de ce besoin de donner la réalité dans son aspect le plus typique, le plus essentiel, et au maximum de son action.

Ce besoin, qui nous a fait revenir au *sujet*, est dans notre psychologie une conséquence de la vie moderne, et une conviction éthique.

Mais cela n'implique pas la nécessité de s'abstenir de peindre les corps qui ne se déplacent pas et qui sont pourtant en mouvement. Car le mouvement universel réside aussi bien dans une chaise que dans un cheval qui trotte.

§

L'œuvre plastique des cubistes en général semble, par contre, exprimer surtout, du mouvement universel, la force de gravitation.

Cela a fait croire à des théoriciens simplistes, prêtant à des recherches momentanées le caractère d'une tendance, que les cubistes voulaient percevoir la réalité selon ses quantités intégrales et nécessairement à l'état statique.

C'est là une erreur grossière. D'abord il n'existe pas une réalité statique ni un art statique. (Méfions-nous des mots qui font bien.) Il n'existe pas une réalité statique, car même un cadavre sur lequel nos yeux se posent prend immédiatement la vitalité que notre pensée lui imprime. Ensuite, il n'existe pas d'art statique, puisqu'une peinture digne de ce nom est toujours un organisme vivant, dans lequel une concurrence continuelle de formes et de couleurs établit un mouvement ou vie subjective.

Evidemment, s'il y avait équilibre dans cette concurrence, la peinture serait statique, c'est-à-dire sans vie, et alors inexistante. Ce n'est pas le cas de Picasso ou de Braque, ni de quelques-uns de leurs continuateurs qui, chacun selon leur valeur, tendent vers une reconstruction réaliste du monde extérieur.

Sans doute, parmi les continuateurs de Picasso et de Braque, comme parmi les futuristes, il y a de fâcheuses tendances à

systématiser. Pousser en ligne droite jusqu'aux extrêmes limites de l'absolu une intuition ou une vérité, c'est s'exposer aux plus absurdes conséquences. Le « système » est d'ailleurs un cercle fermé dans lequel toute vérité dépérit et meurt.

Ainsi, en exagérant cette base impressionniste de renfermer dans le tableau des simples valeurs plastiques dénuées de toute signification non purement picturale, les cubistes tombèrent souvent dans une exaltation de la « forme pour la forme ». Cela implique une compréhension païenne de la vie, parallèle à la contemplation de la forme pure de Schiller.

Avec les impressionnistes, le *sujet* prenait une importance *relative ;* avec les cubistes, le *sujet* n'a plus aucune importance.

Un peintre cubiste de grande valeur voulait me persuader un soir que même le Colisée romain pouvait être un sujet de tableau. Cela n'empêche que ses sujets de tableaux sont toujours des objets familiers, mais des objets d'aujourd'hui.

Les futuristes, en continuant l'esthétique de l'impressionnisme jusqu'au style, proclament la nécessité du *sujet*, et du *sujet moderne*. Les plus récentes expositions aux « Indépendants » prouvent que tous les peintres d'avant-garde commencent à rentrer dans ce point de vue.

En effet, la sensibilité d'un artiste moderne sera à peine mise en éveil par l'admiration d'une grande œuvre du passé (admiration qui n'est pas de l'émotion esthétique), tandis qu'elle sera mise en état d'émotion-création par une œuvre moderne frémissante de la même vie que nous vivons.

L'artiste d'aujourd'hui n'est pas le spectateur, le contemplateur, le rêveur païen ou chrétien ; il doit avant tout vivre, et c'est sa vie physique, la vie de tout l'Univers, qu'il renferme dans son œuvre.

Notre art moderne, par sa tendance vers *l'universalité*, a des rapports avec l'art des primitifs catholiques. Comme eux, nous nous exprimons par des formes synthétiques inspirées par notre vie spirituelle ou intellectuelle plutôt que par la réalité de vision. Nous différons d'eux en ce point capital : l'Universalité des peintres catholiques était une conséquence du mysticisme religieux et d'un théisme presque totalement disparu. Notre Universalité dérive du sens direct de la vie que nous possédons par la science et la philosophie scientifique.

§

Une de mes premières toiles futuristes, « la Danse du Pan-Pan à Monico », dans laquelle je faisais participer les formes des choses au mouvement des formes humaines, fut appelée par le peintre Dufy : « peinture unanimiste ». A ce moment-là j'ignorais la signification exacte de l'unanimisme ; ma recherche de mouvement étant presque inconsciente. Plus tard je n'ai trouvé dans ce nouveau point de contact entre la littérature et la peinture qu'une confirmation et une certitude.

Ce mouvement, que nous prêtons aux objets, et qui est notre propre mouvement, peut parcourir, sur les ondes hertziennes de notre sensibilité-intelligence, tout l'Univers. Nous pouvons, par la volonté, par le souvenir, et par l'imagination, lancer nos sensations-idées non seulement à travers les êtres et les choses d'un même milieu-ambiant (1re époque futuriste : Objet + Ambiance), mais à travers tous les corps de l'Univers (2e époque futuriste : Objet + Univers).

J'ai compris qu'une idée-sensation pouvait se continuer, par ses affinités ou analogies, jusqu'à son contraire ou différence spécifique, en regardant les vagues de la mer qui persistaient à me donner l'idée-image d'une danseuse.

Je m'explique par un exemple. Les contrastes de formes et de couleurs appartenant à la perception de la réalité *danseuse* peuvent être retrouvés, par affinité ou par contraste, dans le vol spyralique d'un aéroplane ou dans le miroitement de la mer.

Voilà les deux termes de la comparaison : *Danseuse*-mer, renfermant le maximum de vie universelle.

L'analogie n'est pas une généralisation basée sur l'abstraction, mais un élément d'intensification réaliste et spécifique. Elle est employée systématiquement dans le « lyrisme synthétique » de Marinetti et des poètes futuristes italiens.

Mallarmé, par un maximum de sélection et de synthèse qui est, comme dit Remy de Gourmont, « la logique même de son esthétique symboliste », sépare ces deux termes de la comparaison ; il n'exprime que le second, celui qui a servi « à éclairer et à poétiser le premier » et qui est une continuité qualitative du premier.

Nous pouvons réaliser techniquement une esthétique correspondante dans les arts plastiques, et exprimer par une

forme carrée et une couleur bleue une idée-sensation produite en nous par une réalité qui nous apparaît par une forme ronde et une couleur jaune. Mais les possibilités de notre réalisation plastique exigent les deux termes de la comparaison : le point de départ et le point d'arrivée de l'idée-sensation.

L'unité de temps et d'espace étant définitivement détruite dans le tableau, celui-ci pourra donc renfermer des réalités n'appartenant ni au même milieu-ambiant, ni au même instant de perception, ni à aucune logique visuelle. Ces réalités lointaines ou opposées seront reliées seulement par notre pensée et par notre sensibilité.

Je crois en outre, mais ce n'est qu'une direction de notre psychologie, que l'œuvre plastique moderne peut exprimer non seulement l'idée de l'objet et sa continuité, mais aussi une sorte d'*idéographie* plastique, ou synthèse d'idées générales. Car il y a des réalités dont la « représentation » peut avoir une signification humaine très vaste et complexe.

Par exemple, j'ai tâché d'exprimer l'idée : *Guerre*, par un ensemble plastique composé de ces réalités : Canon, Usine, Drapeau, Ordre de mobilisation, Aéroplane, Ancre.

Selon notre conception de *réalisme idéiste*, aucune description plus ou moins naturaliste de champs de bataille ou de carnage ne pourra nous donner la synthèse de l'idée : guerre, mieux que ces objets, qui en sont le symbole vivant.

Je ne présente pas comme une nécessité ce qui n'est peut-être qu'une direction. Cependant notre vie intensive et extensive exigeant de plus en plus de la synthèse et de la rapidité, il se pourrait bien que notre primitivisme s'exprime plus tard par une nouvelle idéographie, plastique et littéraire, renfermant dans des signes conventionnels et autonomes des grandes étendues de l'Univers.

Nous avons déjà dans la vie extérieure des mots réduits de moitié ou fondus avec d'autres mots et composés de plusieurs éléments réalistes. Nous avons également des signaux de route d'automobile ou de chemin de fer, etc., exprimant synthétiquement toute une action.

Pour le moment, ce *réalisme idéiste* dont j'ai parlé dans le courant de cet article, nous l'exprimons plastiquement par un *symbolisme* (style du Naturalisme plastique) qui est parallèle

au *symbolisme littéraire* (style du Naturalisme littéraire) que nous surpassons.

Malgré le revenez-y de néo-romantisme et de néo-mysticisme religieux dont la guerre est en train de nous gratifier, cette vision claire, réaliste, irréligieuse du monde que nous devons à la Science est un fait accompli qu'on ne pourra plus détruire.

GINO SEVERINI.

VARSOVIE
AUX MAINS DES ALLEMANDS
RÉCIT D'UN TÉMOIN OCULAIRE

Quand, vers la fin de juillet, les Russes durent abandonner Varsovie, la rédaction d'un grand journal russe, *Rousskoie Slovo*, proposa à l'un de ses collaborateurs de tenter d'aller à Varsovie, d'y demeurer un certain temps, et d'écrire ensuite le compte rendu véridique de tout ce qu'il aurait vu et entendu.

Pendant deux mois et demi, la rédaction n'eut aucune nouvelle de son envoyé. Il y a quelque temps, elle recevait d'un des généraux russes commandant une des divisions de l'armée du Nord un télégramme ainsi conçu : « Prière de faire savoir télégraphiquement à l'état-major de la ... armée si (le nom du journaliste) est bien, comme il le dit, votre rédacteur. Il est arrivé ici en traversant les lignes allemandes. »

La rédaction identifia son collaborateur et le *Rousskoie Slovo* publie maintenant son compte rendu, qui constitue une page d'histoire des plus vivantes et des plus intéressantes.

Pour des raisons faciles à comprendre, le rédacteur a dû cacher son nom et signe son récit du pseudonyme Sviatkovsky.

Arrivé à vingt kilomètres de Varsovie, Sviatkovsky ne pouvant plus se procurer ni cheval ni voiture, car personne ne voulait s'aventurer sous le tir des canons qui s'entendait de tous côtés, fut forcé d'aller à pied. Après avoir franchi, avec des difficultés sans nombre, plusieurs points dangereux, il arrive enfin au faubonrg de Varsovie, Praga.

D'ici on voit tout Varsovie, écrit-il, Varsovie avec ses églises, ses tours, ses palais et la maison de la compagnie Zedegren, la plus élevée de la ville, sur laquelle flottent d'immenses drapeaux allemands. Depuis 6 heures du matin, le 23 juillet, Varsovie était aux mains des Allemands. La fusillade éclatait ininterrompue sur les deux rives du fleuve et, malgré le danger évident, des milliers de curieux étaient sur les balcons des maisons de Praga et sur les quais de la Vistule, suivant avec curiosité la fusillade. Gagné par cette bravoure générale, je fis comme les autres et me dirigeai vers le quai. J'allais m'engager dans une petite rue y conduisant quand, soudain, une femme d'une soixantaine d'années, qui marchait devant moi, écarta les bras et, comme une masse, sans un cri, tomba sur le pavé. De son front coulait un mince filet de sang noir. Son cadavre demeura là jusqu'au soir. De pareilles victimes, il y en eut à Praga, les premiers jours, des milliers. Sur le quai on apercevait le tableau de la bataille jusque dans les moindres détails et l'on distinguait, de l'autre côté de la Vistule, à Varsovie, des femmes regardant à travers leurs jumelles ce spectacle impressionnant. On était déjà si habitué à la fusillade et aux morts que seul un sentiment de curiosité subsistait. . . . . .

Moyennant vingt-cinq roubles, je parvins à décider un jeune garçon à me transporter sur l'autre rive de la Vistule. La nuit, à trois heures, je me rendis à l'endroit convenu. Mon guide me conduisit jusqu'au fleuve et, détachant sa petite barque qui se trouvait là parmi des centaines d'autres, avec des précautions infinies nous tentâmes la traversée. L'endroit était bien choisi, près du pont de fer dont la noire armature masquait notre embarcation. Nous avions déjà fait plus de la moitié du parcours quand, tout à coup, l'immense pinceau de lumière du projecteur installé sur le palais royal nous aveugla. Nous étions découverts. Au même moment l'eau commença à jaillir autour de nous : les projectiles allaient nous atteindre. D'un bond, mon rameur se jeta à l'eau. Je suivis son exemple sans songer que cela pouvait finir mal pour moi. Je m'étais lesté de plusieurs livres de monnaie de billon et d'argent, craignant que les Allemands ne voulussent accepter l'argent russe. Cet argent, que j'avais considéré comme un moyen de salut, pouvait causer ma perte. Avec des difficultés inouïes je parvins cependant à déboutonner mon pardessus et à délivrer mes bras ; puis, nageant entre les piles du pont, auxquelles je m'accrochais pour me reposer, j'atteignis enfin l'autre rive et me cachai dans une barque abandonnée.

Vers cinq heures du matin la fusillade cessa. Le brouillard était épais. Je sortis de mon refuge et, après avoir fait quelques pas, je me trouvai dans une rue déserte. J'étais à Varsovie.

Le 22 juillet, à 11 heures du soir, le quartier général russe faisait

savoir à toutes les rédactions des journaux de Varsovie que le matin la ville serait évacuée, et, à cette même heure, le Préfet de police remettait officiellement le pouvoir sur la ville au prince Lubomirski, lui-même allant à Praga avec le dernier détachement des agents de police. A minuit commença l'incendie des gares que les Russes allumèrent avant leur départ. Toute la nuit une fumée épaisse couvrit la ville. Dès cinq heures du matin toute la population était déjà dans les rues : les dernières troupes quittaient Varsovie. Les soldats et les officiers serraient les mains qui, de tous côtés, se tendaient vers eux. A 5 heures 55, une explosion formidable apprit à la ville que le Pont Neuf venait de sauter; deux autres explosions suivirent : le pont Alexandre et le pont du Chemin de fer étaient également détruits. A ce moment dans les rues de Varsovie se montraient déjà les avant-gardes allemandes. Un petit détachement de dix soldats parut d'abord du côté de la porte de Jérusalem. A la gare de Vienne ils arrêtèrent le tramway, en firent descendre les voyageurs et, prenant leur place, ordonnèrent de les conduire à l'Hôtel de Ville. Un deuxième détachement pénétra par la porte Mokotoff et, peu à peu, de toutes les portes et dans toutes les rues parurent des soldats allemands.

L'Allée de Jérusalem vit se dérouler plusieurs épisodes tragiques. Vingt soldats russes, qui n'avaient pu réussir à traverser le pont avant qu'on ne l'eût fait sauter, se trouvaient dans l'Allée quand, du côté opposé, parut un officier russe. Il courait à toutes jambes, poursuivi par quatre soldats allemands. Tout en courant l'officier ne cessait de tirer sur ses poursuivants. Apercevant des soldats russes, encore de loin il leur commanda : feu! Les soldats russes tirèrent; les quatre Allemands tombèrent. Mais à ce moment arrivait un détachement de 30 cavaliers allemands. Ils ouvrirent le feu, les soldats russes ripostèrent, mais tous furent tués. Il y eut aussi, dans la foule, une quinzaine de personnes tuées et blessées.

Quelques minutes plus tard, dans la même Allée de Jérusalem, une voiture lancée à fond de train filait dans la direction du Pont Neuf. Deux soldats et un officier russes l'occupaient. Le cocher n'ayant pas remarqué à temps le barrage de fils de fer barbelés qui avait été établi à l'entrée du pont ne put retenir ses chevaux, qui vinrent s'abattre sur les fils de fer. L'officier et les soldats s'élancèrent de la voiture pour s'engager sur le pont, que, juste à ce moment, l'explosion détruisait. Ils coururent alors, en suivant le quai, jusqu'au pont Alexandre, mais ils n'y étaient pas encore arrivés qu'une nouvelle explosion éclatait en même temps qu'un nuage de fumée s'élevait du pont. Cependant les Allemands lancés à leur poursuite étaient déjà sur eux. D'un bond les soldats sautèrent dans la Vistule. L'officier, qui ne savait pas nager, hésita; mais à ce moment se voyant cerné par les

Allemands, il saisit son revolver et se logea une balle dans la tempe. Cette mort produisit une si forte impression sur les soldats allemands qu'ils oublièrent de poursuivre les soldats russes qui nageaient dans la Vistule et qui atteignirent l'autre rive.

A huit heures du matin toute la ville était déjà pleine d'Allemands; les hôtels, les restaurants regorgeaient d'officiers et de soldats allemands.

La nuit même qui précéda la reddition de Varsovie, le prince Lubomirski, syndic de la ville, avait fait afficher une proclamation dans laquelle il suppliait les habitants de Varsovie de « supporter dignement l'épreuve qui leur était imposée, et de respecter l'ordre et la légalité ». Le prince Lubomirski disait en outre que les autorités russes lui avaient confié la direction de la ville et que, jusqu'à nouvel ordre, il maintiendrait en vigueur toutes les ordonnances du gouvernement russe, et en particulier « la sage interdiction de la vente des alcools et des spiritueux ». A la fin de sa proclamation, le prince Lubomirski suppliait les habitants de ne pas interrompre leurs occupations habituelles et de « continuer de travailler comme si rien n'était arrivé ». Varsovie était merveilleusement discipliné. A partir de neuf heures du matin, sous le fracas de la canonnade, la vie reprend partout : les magasins sont ouverts, les banques continuent leurs opérations et dans l'article en tête paru le lendemain, dans le journal officieux allemand *Deutsche Warschauer Zeitung*, cet organe constate le calme et le « sang-froid » de Varsovie que les Allemands ont « délivrée du joug russe ».

La 9e armée bavaroise prit possession de la ville et à onze heures du matin partout était placardé l'avis suivant : « Habitants de Varsovie ! Votre ville se trouve dorénavant au pouvoir de l'Allemagne, mais nous ne menons la guerre que contre les troupes ennemies et non contre les populations pacifiques. Que le calme et l'ordre règnent sous la protection de la loi. Je compte que les habitants de Varsovie ne se livreront à aucun d'acte d'hostilité, qu'ils justifieront notre attente et exécuteront sans discussion les ordres de nos autorités. Cependant il est arrivé à notre connaissance que l'ennemi a pris toutes les mesures pour menacer notre sécurité à Varsovie. Nous nous voyons donc forcés de prendre comme otages les plus connus des citoyens de la ville qui répondront de la sécurité de nos troupes. De vous dépend la vie de vos concitoyens. Quiconque aurait connaissance qu'un attentat, quel qu'il soit, se prépare est obligé d'en informer immédiatement les autorités allemandes. Ceux qui agiront autrement seront fusillés. » Signé : « Commandant en chef de l'armée allemande, feld-maréchal prince Léopold de Bavière. »

Le cinquième jour seulement après la prise de Varsovie, le prince Léopold de Bavière fit son entrée solennelle dans la ville. D'ailleurs

cette solennité fut gâtée par l'absence d'une députation de la municipalité. L'itinéraire que devait suivre le cortège avait été changé au dernier moment et la municipalité, avec le prince Lubomirski en tête, « ignora » cette mesure.

Le prince de Bavière s'étant montré frappé de la faible population de Varsovie, le gouverneur lui expliqua que les « autorités russes » avaient fait tout le possible pour décider les habitants d'abandonner la ville et que, sans les Juifs, qui n'ont pas le droit de résider en Russie, Varsovie serait vide. L'absence de la députation fut très remarquée et la *Deutsche Warschauer Zeitung* écrivit : « Le syndic de la ville, prince Lubomirski, se considère avant tout comme un sujet russe et sent qu'il a été appelé à ce poste pour diriger la ville de manière à la conserver à la Russie. Que personne ne soit donc étonné si nous prenons des mesures en conséquence. » C'était le premier heurt entre la municipalité et les autorités allemandes. Le gouverneur qui avait si mal organisé l'entrée du prince Léopold fut révoqué et à sa place était nommé le général Von Hertzdorf, le troisième gouverneur de Varsovie en cinq jours. Le premier était le baron Boindel. A peine nommé, il avait ordonné la suppression de tous les journaux polonais et juifs. Cette mesure lui avait valu d'être révoqué le soir même de sa nomination. Le baron Gercke l'avait remplacé. Celui-ci voulut faire montre de libéralisme ; il donna l'ordre d'accorder des permis de séjour à tous les Russes, même orthodoxes, qui désiraient rester à Varsovie.

Le général Von Hertzdorf changea radicalement ce système. Il commença par abroger le décret interdisant la vente de l'acool et des spiritueux. Aussitôt que cet ordre parut, le prince Lubomirski demanda une audience au gouverneur. « Excellence, lui dit-il, vous avez révoqué le décret interdisant la vente des spiritueux et de l'alcool. Sans doute, maintenant, ici nous ne sommes plus en Russie. Mais dans ce cas je vous préviens que moi et la municipalité déclinons toute responsabilité en ce qui concerne la tranquillité et la sécurité de la ville. Notre milice sera licenciée aujourd'hui même, et je vous prie d'accepter ma démission et celle de mes collaborateurs. »

La menace était trop sérieuse. Le remplacement des 6000 hommes de la milice, qui faisaient gratuitement fonctions de gardes civiques, par des soldats dont l'Allemagne a tant besoin ne rentrait pas dans les calculs de Berlin. Von Hertzdorf refusa la démission du prince Lubomirski, et différa sa réponse jusqu'au lendemain. Le lendemain, la *Deutsche Warschauer Zeitung* publiait l'avis suivant : « Vu le grand besoin d'alcool pour les hôpitaux de la Croix-Rouge, l'ordre autorisant la vente libre de l'alcool et des spiritueux est révoqué. »

Cette victoire de la municipalité produisit un grand effet à Varsovie, et refroidit encore davantage les rapports entre la municipalité

et les autorités allemandes. Ayant cédé sur le chapitre de l'alcool, Von Hertzdorf ordonna la réquisition de tous les produits alimentaires, de tous les ustensiles métalliques et de tous les produits chimiques et pharmaceutiques. Il alla même jusqu'à ordonner la réquisition de tous les dépôts et réserves des maisons privées, limitant le consommateur à la portion congrue. Toute infraction à cet ordre était punie d'une peine d'emprisonnement d'un an au maximum ou d'une amende pouvant atteindre 10.000 marks. La population était ainsi rançonnée. Le prince Lubomirski eut à ce sujet une vive explication avec le gouverneur et s'écria : « Mais alors, tout Varsovie mourra de faim! » à quoi Von Hertzdorf haussa les épaules en disant : « Das ist der Krieg ! »

Bientôt après « le grand réquisiteur », comme on appelait Von Hetzdorf, fit un pas encore plus décisif.

Les Allemands, en occupant Varsovie, n'avaient pas exigé de contribution de la ville. C'était le « cadeau à la Pologne ». Mais, cherchant de tous côtés comment se dédommager de cette générosité, le nouveau gouverneur résolut de réquisitionner la plus grande des entreprises municipales : les tramways, dont l'exploitation donnait annuellement quatre millions de roubles de bénéfices, la moitié revenant à la ville et l'autre moitié à la société d'exploitation, dont l'un des principaux actionnaires est le prince Lubomirski. Les Allemands s'embarrassèrent peu des formalités. Le 1er août, par toute la ville était placardé un avis laconique indiquant qu'à partir de cette date la direction des tramways passait aux mains des autorités allemandes et que tous les revenus de cette exploitation seraient affectés aux besoins de l'armée. A peine cette mesure était-elle connue que tous les habitants de Varsovie, comme s'ils s'étaient concertés, résolurent de boycotter les tramways. Les voitures généralement bondées circulaient maintenant à vide, à l'exception des soldats allemands, admis gratuitement. Cinq jours plus tard, l'Administration ordonna de faire sortir la moitié seulement des voitures. C'était encore trop ; au bout d'une semaine il fallut encore réduire ce nombre de moitié et les recettes ne couvraient pas les frais. Ce fiasco mit en rage le « grand réquisiteur », et Von Hertzdorf édicta une série de mesures toutes plus ou moins ruineuses pour la ville. D'abord il établit le cours forcé du mark à 60 kopeks, ce qui était en fait une contribution énorme, puisque, à Lublin, par exemple, le mark ne coûtait que 45 kopeks. Ensuite il supprima le moratorium et rendit obligatoire le paiement des créances des sujets allemands, autrichiens et turcs. Le résultat de ces mesures fut la faillite de plus de la moitié des entreprises industrielles et commerciales de Varsovie. En même temps toute la ville était inondée d'agents secrets de l'Allemagne à la recherche des espions russophiles. Chaque jour, dans le journal

ficiel allemand, paraissait un avis informant que, 5, 10, 20 per-nnes convaincues d'espionnage au profit de la Russie avaient été sillées.

Ce pendant, Berlin ne trouvait pas Von Hertzdorf assez énergique core et, le 29 août, le colonel Von Bazeler fut désigné pour le rem-acer.

Le 30, les journaux publiaient un ordre du nouveau gouverneur néral de Varsovie portant la dissolution de la milice et de la muni-alité. Cet ordre frappa Varsovie comme un coup de foudre et amena tragédie sanglante dont fut marquée l'administration de Von zeler.

Le jour de la dissolution de la milice, toutes les femmes polonaises rent le deuil et se rendirent dans les églises. Les ouvriers réagirent trement. Depuis l'occupation de Varsovie, toutes les fabriques et nes avaient dû cesser le travail et ainsi des dizaines de milliers uvriers s'étaient trouvés sans ressources. La municipalité était nue à leur aide. On avait organisé des cantines et on distribuait à que ouvrier, à titre de prêt, deux roubles par semaine.

La municipalité avait fait démarches sur démarches près des au-ités allemandes pour obtenir la réouverture des usines ; elle les nouvela près de Bazeler. Celui-ci répondit froidement au prince bomirski que non seulement il ne permettrait pas d'ouvrir les riques et les usines, mais qu'il ordonnerait à la municipalité de plus accorder de secours aux ouvriers. Le prince Lubomirski ma-festant son étonnement de ces paroles, Bazeler lui répondit : « Si les vriers n'ont pas d'ouvrage à Varsovie, qu'ils aillent en Allemagne ; us avons là des usines et des fabriques qui chôment faute de main uvre. Voilà une semaine que fonctionnent nos agences de recru-ment et pas un ouvrier ne s'est inscrit. » La Municipalité non seu-ment ne se soumit point aux injonctions de Bazeler, mais porta le ours de deux roubles à deux roubles 1/2 par semaine.

C'est à la suite de cette « démonstration » que Bazeler ordonna la solution du conseil élu. Le soir du même jour où fut décidée cette sure, des proclamations furent répandues dans la ville et le lende-in, à onze heures du matin, au faubourg Crakovsky (la rue prin-ale de Varsovie), un groupe d'ouvriers, portant des drapeaux rou-avec les inscriptions : « Vive la Pologne ! A bas les oppresseurs mands ! » vint se ranger devant le monument de Mickiewicz. La le, accourue de toutes parts, eut vite fait de grossir ce groupe, uel d'autres se joignirent portant le drapeau polonais et le dra-u révolutionnaire. Bientôt cent mille personnes environ empli-nt le faubourg et les rues avoisinantes. Alors sur une estrade parut prêtre dans ses vêtements blancs sacerdotaux. Il donna sa béné-tion à la foule qui entonna la prière « Pod Twoie obrone » et,

lentement, se dirigea vers la statue de Notre-Dame. Là, toute la foule tomba à genoux, et se mit à chanter l'hymne national polonais « Boze cos Polske », puis, aux cris de : « Vive la Pologne! Vive la Liberté! A bas les Allemands! », la foule se remit en marche. A ces cris se mêlaient l'hymne national français, les chants populaires polonais et, parfois, les sanglots hystériques des femmes.

A l'angle de la rue de Jérusalem, une vingtaine de gendarmes essayèrent d'arrêter les manifestants. La foule eut vite fait de les bousculer, et, les ayant acculés dans une cour, elle les y enferma puis continua sa marche jusqu'au palais Belvédère où habitait le gouverneur Bazeler. Là les cris : « A bas les voleurs! Vive la Pologne! Vive la liberté! » éclatèrent de toutes les poitrines. La foule un dans un seul mouvement ne voyait pas ce qui se passait autour d'elle et ne remarquait pas que de toutes les rues adjacentes débouchaient des dragons et des gendarmes. Soudain, de tous côtés, crépitèrent les coups de fusil.

La foule surprise se mit à fuir éperdument. Quelques instants plus tard, devant le palais, des hommes, des femmes, des enfants gisaient pêle-mêle, blessés ou tués; il y avait 500 cadavres.

A la suite de ces événements, dans la Pologne occupée, des désordres éclatèrent un peu partout et partout furent réprimés de la même façon. En même temps, l'autorité allemande supprima d'un coup « toutes les libertés qu'elle avait accordées jusqu'alors ». La vie s'arrêta complètement à Varsovie.

Malgré une misère noire, les Allemands continuaient d'arracher tout ce qu'ils pouvaient à la malheureuse population. La livre de pain se vendait maintenant 1 rouble ; le kilogr. de sucre 2 roubles ; la livre de sel 22 kopeks, etc. On ne pouvait se procurer à aucun prix des bougies, du pétrole et du thé; il fallait payer pour une paire de pantoufles 30 roubles, et de 15 à 25 roubles pour un mètre de cheviotte. Parallèlement à cela les journaux ouvraient dans la chronique des faits divers une nouvelle rubrique : « Morts de faim », et chaque jour on publiait dans cette rubrique une liste des gens morts d'inanition dans la rue. Certains jours il y avait jusqu'à vingt noms.

Nous arrêtons ici la description de la vie à Varsovie sous l'occupation allemande. Deux jours après le massacre que nous avons relaté, le rédacteur du *Rousskoié Slovo* était forcé de quitter Varsovie, les sbires de la police allemande étant sur ses traces.

J.-W. BIENSTOCK.

LA CASA SECA

(*Suite* [1])

—

TROISIÈME PARTIE (suite)

VI

La journée devait naturellement se clore par une scène, qui présageait bien d'autres, avec Juan-José.

Butée dans son mutisme, Candida ne voulut fournir aucune lication au désir de passer la nuit seule, qu'elle formulait me une nécessité. Et quoiqu'il eût pris l'habitude de for- son refus, il préféra s'en aller dormir dans la chambre sine en vouant les femmes nerveuses à l'enfer, tant la luttte nonçait sauvage ce soir-là.

olitaire, Candida tentait en vain de retrouver du calme. gré elle, une théorie de Francisco défilait devant ses yeux, s l'obscurité: le Francisco morne des premiers jours, le ncisco chantant aux veillées, le Francisco maître de don ro, le Francisco juvénile du vallon... Et l'hallucination se minait toujours par le Francisco de la chevauchée, au mo- t où il criait ses griefs contre Nieves avec tant de jalousie, tant de rage, avec tant d'amour. La lucidité impitoyable 'insomnie lui désignait celui-là comme le plus sincère, le sincère, sans doute.

r, tandis qu'elle se retournait sur sa couche, heure après re, sans pouvoir se décider entre ces visions qui l'épuisaient écélaient pour elle la paix ou la souffrance de l'avenir, il emblait entendre, lointain et vague comme une plainte de hemar, un gémissement tantôt bref, tantôt interminable,

[1] Voy. *Mercure de France*, nos 421 et 422.

qui arrêtait d'un choc les battements de son cœur... Qu'était-ce ? Quelqu'un souffrait, par là ? Mais non, une rumeur de fièvre, sans doute.

A l'aube, rompue autant qu'indécise, elle se glissa jusqu'à la cabane de sa mère l'Expérience en quête d'un conseil.

Dionisia régentait depuis peu, dans sa hutte remise à neuf, un peuple de poules, de lapins et d'abeilles dont les vies tumultueuses suffisaient à remplir d'imprévu ses vieux jours ; par politesse, elle se plaignait bien de voir trop rarement sa niña ; mais en réalité la rébellion perpétuelle de cette attrapeuse de nuages contre leurs bienfaiteurs Jimenez troublait fâcheusement sa quiétude.

Aussi soupira-t-elle en se signant lorsqu'elle la vit apparaître de si bon matin d'un pas rapide, et ressoupira-t-elle en marmotant, après avoir examiné son visage défait :

— Señor ! Jaune et les yeux cernés... Ne lui demande pas ce qu'elle a ! Bonjour niñita !

— Bonjour. J'ai besoin de votre appui, madre.

— Et comment pourrais-je te soutenir, moi qui tremble comme une feuille morte ?

— De l'ombre sort la clarté, mère. Prêtez-moi votre sagesse.

La vieille hocha la tête :

Le livre de l'expérience
Ne sert de rien à l'homme :
Il ne porte qu'à la fin sa morale
Et nul n'arrive à la fin.

El libro de la esperiensia
No le sirbe al hombre e na:
Tiene ar fina la sentensia
Y nadie yegar ar fina !

— Pour Dieu, oublions les proverbes, oublions les chansons et répondez nettement, je vous prie. Si un homme me désire et me plaît, ai-je le droit de lui appartenir ?

Le ton autoritaire n'impliquait qu'un assentiment en réponse. Dionisia ne sursauta point :

— Je t'ai prévenue jadis que tu pouvais choisir entre deux chemins, hija mia. L'un obscur et plein de trous où tu buterais à chaque pas : celui du cœur ; — et le chemin sûr, danger de la raison où tu marcherais la tête droite. Tu arrives au carrefour, décide toi-même.

— Vous ne m'avez rien appris sur celui du bonheur.

— De pauvres gens comme nous ne doivent pas le cl

ier, et tu l'as trouvé sans le vouloir ; bénis la Providence, ais que te manque-t-il encore ?

— Je n'aime pas mon mari.

— Baya ! Tu n'aimes pas Juan-José Jimenez ? Vois-tu plus che, plus fort, plus habile que lui ?

— Quelle richesse, quelle force, quelle habileté? Je préfère chant de la guitare aux tintements des douros, les paroles uces aux blasphèmes, et le don de quelques fleurs aux ra- nes contre les miséreux.

— Pauvrette ! les fleurs se fanent vite, les paroles de miel œurent sans nourrir, et le son de la guitare n'accompagne ie la danse. Un frelon s'est donc glissé dans la ruche ?

— Frelon, un caballero !

— Tous les hommes avides de prendre une femme contre la de Dieu, caballeros ou non, se ressemblent. De même que utes les femmes attentives à leurs sottises, señoras ou non, ressemblent.

— Elles ont leur excuse.

— Point quand elles réunissent tout ce qu'on peut souhai- r ici-bas : un bon mari, un bon foyer, une bonne situation.

— Et une bonne maladie, señora ; oui, une maladie que vous ibliez ou ne soupçonnez pas, qui empoisonne le cœur jus- 'à lui faire souhaiter la mort...

— Mal de printemps disparu à l'automne.

— Mal d'amour tenace comme la fièvre et contre lequel us ne possédez pas d'herbe malgré toute votre science, dre Dionisia.

— La vie en possède une arrosée de fiel, que tu cueilleras ntôt.

— J'ai tout essayé.

— Sauf l'herbe de trahison. Puisse-t-elle porter pour toi sa ir triste et sans parfum : l'oubli.

— Hélas, Jésus ! Je venais vers vous avec l'espoir d'un ré- nfort...

— Tu me consultes, à quoi bon te mentir? Ainsi que tu as trompé tu seras trompée ; c'est la loi la plus ancienne la plus juste. Personne n'y échappe.

— Tromper qui ? Juan-José ? Mais je ne songe pas à le mper. Je partirai.

— Seule ?

— Certes non.

— L'autre voudra-t-il te suivre ?

— Qui l'en empêcherait ? Sa femme ne l'aime pas.

— Ah, pauvre de nous, le péché se double ! Purissima, Mère des Affligés, pitié pour l'insensée qui perd son âme !

— Ne priez pas, madre ; la Vierge est loin.

— Tu ne crains donc rien ? La religion défend de dénouer le lien d'un mariage, et tu te proposes d'en couper deux d'un coup sans que le cœur te manque ? Et pourquoi ? Que te donnera-t-il de plus que Juan-José, ce maudit ?

— L'amour.

— Ça ! des paroles. Aucun homme ne vaut la damnation éternelle.

— Aucune religion me donnera-t-elle le plaisir sur la terre ?

— Candida, Candida, si tu étais fille de ma chair, je te traînerais par les cheveux sur les cailloux jusqu'à ce que ta figure maléfique ne soit plus qu'une plaie, et tu changerais de projet, je te le jure sur mon âme... Mais puisqu'une femme inconnue t'a portée, t'a allaitée, et que de moi tu n'as reçu que le pain amer de l'expérience, mange encore cette bouchée pour ton salut. *Tu seras punie du péché d'une façon ou d'une autre, tôt ou tard, sûrement...* Si c'est toi qui y entraînes un hésitant, il t'abandonnera sur la route et tu pourras ronger tes poings en guise de consolation. Si tu obéis au caprice d'un vaurien, il t'amènera comme une mule aveuglée au fond d'un abîme où tu te rompras les os. Songes-y ; résiste si tu peux.

— Vous me fermerez votre porte, señora ?

— Non, ma fille. Joaquin t'a trouvée par la grâce de Dieu, et dès la première minute tu as remplacé notre Luz dans cette cabane où tu seras toujours chez toi.

— Bénie soit votre force, madre Donisia !

— Avant de partir, écoute encore. Hier, au prêche des Rameaux, le señor curé a répété deux fois cette phrase : « Tu ne sortiras point de là que tu n'aies payé jusqu'à la dernière obole. » Je l'ai retenue comme par pressentiment, pour toi.

— Et d'où ne sortirai-je pas sans payer jusqu'à la dernière obole, madre buena ; de cette caverne de voleurs qu'on appelle la Casa Seca ?

— D'une caverne de honte qui s'appelle l'adultère.

— Vous employez les mots de doña Pepa... Adieu! cria-
le, indignée.
Et elle revint à pas lourds, mécontente d'elle-même, mécon-
te de Dionisia, plus en lutte qu'au départ.
Quoi donc! elle ne connaissait que deux sensations : une
orreur auprès de Juan-José, une d'ardeur auprès de Fran-
co, et *pour des mots* elle sacrifierait la bonne à la mau-
se, sa vie durant? Démence! Elle évoqua la peinture des
rouvés tordus dans les flammes avec une moue d'incrédu-
. La damnation? Elle la connaissait depuis le moment où
était tombée entre les mains des Jimenez, oui!
Mais la mère l'Expérience avait touché plus juste en la me-
çant de perdre l'amour de Francisco. De nouveau le cau-
mar de la nuit s'imposait : elle entendait l'accent de rage,
jalousie, — ou d'amour? — du jeune homme, en parlant
cette Nieves qui affirmait si tranquillement :
— Francisco m'a toujours aimée et m'aimera toujours.
L'intolérable certitude! Francisco ne les avait-il pas com-
rées, — en préférant Candida?
Et ses plaintes n'étaient-elles pas une trahison conjugale,
nc une preuve d'amour?
Mais ce raisonnement s'anéantissait comme une bulle de
von sous la piqûre d'un doute : lorsqu'elle cherchait à res-
sciter leurs phrases de tendresse parmi les fleurs, elle ne
rouvait que les siennes; Francisco réclamait des baisers...
ors quoi? Les lèvres pour elle, le cœur pour l'autre? Et
e étrange colère l'envahissait contre l'épouse égoïste qui
rdait sans effort la meilleure part de cette affection disputée,
dont elle ne se souciait même pas.
Ce fut dans l'amertume de cette réflexion que Candida
oignit la Casa Seca. Une rumeur insolite bourdonnait alen-
ur; mais il ne s'agissait point de son absence, car les hommes
ssés à la porte s'écartèrent à peine pour la laisser passer,
les mots, d'*infanticide*, de *malheureuse*, de *prison*, la frap-
rent au vol.
Dans la maison, au contraire, planait un silence tragique :
e servante qu'elle rencontra leva les bras au ciel avec cons-
nation et disparut aussitôt en posant un doigt sur ses lèvres.
e se passait-il donc?
Renfermée dans sa chambre, Candida vit deux ombres s'ar-

rêter devant ses persiennes, sur la façade : à travers les lamelles obliques elle reconnut Juan-José et Francisco, aussi soucieux l'un que l'autre ; l'aîné lâchait de temps en temps une violente injure; le cadet secouait la tête, en répétant :

— Dire que ta femme s'apitoyait sur cette gredine!

— L'enfer l'engloutisse !... Je parle de Ramonita... Nous jeter cette affaire-là dans les jambes au moment où la maison regorge de travailleurs qui vont colporter la nouvelle de bouche en bouche jusqu'à la ville! Le procureur fiscal seul sait ce qu'il nous en coûtera. Chien de sort! Etait-ce donc si difficile de tenir tête à ce porc de Pedro?

— Il vient de me raconter comment il l'a prise : l'histoire la plus imbécile... Il la voulait, elle refusait. Il la menace d'un renvoi; elle tombe sur sa poitrine en pleurant. Tu connais la chanson, parbleu :

La femme est semblable	*Es la mujer lo mismo*
Au bois vert :	*Que lena verde :*
Elle résiste, gémit, pleure	*Resiste, gime, llora,*
Et à la fin s'allume.	*Y al fin se enciende.*
Aussitôt allumée,	*Luego encendida,*
Elle ne résiste ni ne pleure,	*Ni resiste ni llora,*
Mais elle soupire.	*Sino suspira.*

Naturellement dès son envie repue l'animal s'en dégoûte, — et comment non? Une fille qui résiste si peu, le cœur s'en soulève. Trop tard pourtant. La petite s'est mise à geindre, et les nausées par-ci, et les évanouissements par-là... Tu peux croire qu'il l'a rossée d'importance : depuis des mois les injures et les coups pleuvent comme grêle dans les coins. Mais aucun moyen de se débarrasser de la créature. Hier, pour comble, elle exhibe son ventre sous les yeux de doña Pepa en se lamentant : on t'a raconté la scène? Le congé n'a pas traîné... Là-dessus l'oiselle essaye de s'empoisonner avec du vinaigre, et cette nuit les douleurs surviennent. Que trouve-t-elle de mieux? Aller se réfugier dans la chambre de sa patronne, qui dormait avec le Pedro, comme toujours. Alors ce matin...

La voix furieuse de doña Pepa l'interrompit :

— Don Pedro, où est don Pedro ? Ah, Juan-José, Francisco... avez-vous vu don Pedro?

— Non, señora ; pourquoi?

— La fille vient de reprendre connaissance : je veux que Pedro cherche la guardia.

— Dieu vous bénisse, doña Pepa, vous divaguez !

— Je divague? Savez-vous comment j'ai trouvé cette sans-ergogne, ce matin ? Sur le carrelage de ma chambre, blan-ie à me donner des convulsions; on l'aurait piétinée sans r'elle ouvre les paupières... Et dans mon seau de toilette, la ierge me garde de nommer ce qui trempait là ! et du sang rtout, sur mon lit, sur mes meubles, jusque sur les rideaux eufs,—et j'avais fait reblanchir les murs depuis moins de huit urs ! Croyez-vous que des émotions de ce genre ne coûtent as dix ans d'âge à une femme stupidement sensible comme oi, et n'ai-je pas le droit de requérir la justice?

La belle voix de Francisco intervint.

— Du calme, señora. La justice ne laverait pas vos murs, ais elle voudrait savoir où vous vous trouviez pendant que amonita les salissait...

— Qu'elle s'en tienne à ce qui la regarde; je suis libre d'a-ir chez moi comme il me plaît !

— Non, le scandale suffit, par tous les saints ! Silence. Je ie charge de cette misérable ; personne n'en entendra plus arler si personne n'en parle plus... Qu'en penses-tu, Juan-osé?

— Qu'un mauvais arrangement coûte moins cher que le eilleur procès. Balayons la créature sans que la justice s'en êle.

— Et avant que ta femme ne s'y oppose. Elle serait capa-le de prendre la Ramonita sous sa protection.

— Même de la plaindre : Candida ne juge rien comme ous...Mais ce que j'enverrais sa requête au diable,cette fois !

— Il ne manquerait plus que d'écouter les insanités de *elle-là !* grommela doña Pepa en frôlant les persiennes.

Et elle ne se doutait guère qu'au fond de la chambre, pâle e dégoût et d'impuissance, « celle-là » pleurait....

VII

Ramonita disparut.

Plus tard, quelques-uns prétendirent l'avoir rencontrée à ordoue, dans une maison « hospitalière », d'autres la recon-urent sur une petite scène de café-chantant, d'autres affir-nèrent qu'elle avait langui quelques semaines à l'hôpital avant e gagner la paix du Campo-Santo...

Le plus sûr, c'est qu'on ne la revit jamais à la Casa Seca, où le souvenir même de son infamie cessa de pervertir l'esprit des honnêtes gens.

Seule Candida ne l'oublia pas. Outre sa compassion, certaines paroles de Francisco sur la malheureuse avaient illuminé d'un jour trop cru les avertissements de Dionisia. « Une fille qui résiste si peu... Le cœur s'en soulève. » Voilà donc ce que pensait l'homme qui la suppliait de se donner sans hésitation ; et elle, par la franchise de ses élans, avait failli succomber comme Ramonita. Elle entrevoyait soudain l'obligation de la ruse, si reprochée aux femmes, que le préjugé masculin leur impose inévitablement quand elles aiment. Pour s'attacher Francisco, elle devait recourir à la tactique indiquée par lui-même. Et comme elle répugnait à feindre, et se sentait de cœur déjà toute à lui, elle évita les tête-à-tête qui eussent mis son courage à trop pénible épreuve.

Ainsi l'attitude des couples, après des semaines, n'avait pas varié : Francisco gardait son air abattu, Nieves son sourire indéchiffrable, Juan-José sa passion exaspérée par les rebuffades de Candida, et la vie se continuait, d'apparence monotone, par une chaleur de jour en jour plus accablante. Les dernières fraîcheurs de mai avaient disparu. Derrière les murs friables de la Casa Seca, la famille reprit l'habitude des siestes et veilla une partie des nuits ; et le sang de tous, hommes et femmes, enfermés dans cette atmosphère d'étuve, fermentait comme du vin mauvais.

Certain après-midi de juin, à la suite d'une querelle avec son mari, Candida se réfugia sur une banquette de la salle des repas, déserte à cette heure.

Par les fentes glissaient des flèches de feu qui balafraient la pénombre ; tout se taisait, même les mouches nageant au fil des rayons, parmi les poussières d'or.

La jeune femme avait dénoué ses tresses et cherchait à s'assoupir, lorsque, dans une rafale de clarté, Francisco parut sur le seuil de la cour. Il referma la porte sans la voir, s'étira... Dans l'obscurité, la chevelure à reflets de cuivre luisait.

Il tressaillit, s'approcha : la belle-sœur semblait endormie. Alors il souleva une des nattes qui coulait à terre et l'appuya contre ses lèvres avec violence. Quelques secondes, elle maintint ses paupières closes sans bouger ; puis, troublée jusqu'au

plus intime d'elle-même, le regarda ; et le choc de leurs pensées fut si ardent qu'elle arracha ses cheveux.

— Je ne peux pas dormir près de toi, dit-elle d'une voix changée. Ne me tente pas ainsi, Francisquito, je ne suis pas une sainte ; il y a des jours où cette sagesse me tue.

— Où vas-tu la prendre, cette sagesse ? A qui sert-elle ? Sous les fleurs, tu m'aimais. A quel jeu t'amuses-tu depuis deux mois ?

Elle se resserra dans l'encognure aussi loin qu'elle put.

— J'avais oublié ta femme.

— Prétexte... Et d'ailleurs Nieves n'est plus ma femme : as-tu remarqué son habit gris ? Jusqu'à ce qu'elle ait purgé je ne sais quel vœu à Sant'Antonio, nous coucherons séparément ; je l'y encourage, puisque je ne pense qu'à toi.

— Alors, quitte-la.

— Cela n'y changerait rien, répondit-il sans comprendre.

— Et Juan-José non plus n'y change rien ? Il n'a pas endossé l'habit de Sant'Antonio, lui. Dois-je appartenir à deux hommes à la fois ?

— Le mari ne compte pas.

— Mais le péché, Francisco ?

— Allons donc ! Dis toi-même si le péché n'est pas pire de livrer son corps à l'homme que l'on hait que de le donner à l'homme que l'on aime ?

Elle songeait : — Comme il a raison ! mais se déroba.

— Non, vois-tu ; depuis ce matin d'avril je vis en guerre contre moi-même, ce qui prouve mieux qu'aucun discours que nous avons mal agi et qu'il ne faut plus recommencer.

— Caramba, un baiser t'a suffi ? Je t'admire ! Et tu crois qu'après avoir éveillé cette soif-là sur les lèvres d'un amoureux il suffit de trois paroles aspergées d'un signe de croix pour le désaltérer ? Refais ton compte : tu me plais, tu m'aimes, tu m'appartiendras.

Elle le regardait d'un air inquiétant.

— Candida, ma Candida, pourquoi tant réfléchir ? Tu me lisais là-bas : « La plus orgueilleuse des femmes deviendrait le chien de l'homme qu'elle admire, sa servante pour le soigner, et elle ne rêve que lui obéir. » Ces paroles-là te ressemblaient, les bénies ! — et maintenant à toutes mes prières tu réponds : « Je ne veux pas », ce qui fait mal. Ton corps m'appartient mal-

gré toi ; vois, si mes doigts effleurent tes cheveux, des frissons te secouent... Mais je ne t'inquiéterai pas, mon cher cœur ; avec dévotion, j'attendrai que tu me permettes de baiser le bout de tes pieds...

Elle restait pelotonnée loin de lui, vibrante et muette, sachant qu'au premier contact sa volonté défaillirait, se demandant s'il était dangereux ou habile de prolonger cette minute de tendresse, et souffrant aussi, dans sa générosité, de lui refuser la récompense qu'il réclamait.

Francisco devina son incertitude, car il reprit avec une douceur persuasive :

— Tu me connais mal, Candida, si tu t'imagines que je juge avec dédain, en homme, les dons d'amour... et surtout le tien, ma douce vie. Quoi que tu décides, mon respect, mon admiration, mon adoration resteront les mêmes ; voilà deux mois que j'apprends à estimer ta vertu.

Elle cria, sincère :

— N'appelle pas cela de la vertu, Francisco.

— Tes scrupules.

— Non, même pas.

— Alors, pense qu'en donnant vite tu donnes deux fois, et centuple ma reconnaissance.

De nouveau elle résuma vertigineusement :

« Dit-il vrai ? S'il s'illusionne, je perdrai le bénéfice de deux mois de peine dans cette minute de faiblesse. Mais si ma résistance le fatigue ? Hélas ! être sûre, Seigneur ! »

Comme il se glissait vers elle, son doute la fit rester immobile et Francisco allait triompher...

Des coups frappés contre l'huis le rejetèrent d'un bond au milieu de la chambre.

— Entrez ! crièrent-ils.

Dans l'entrebâillement lumineux, une face pourpre entourée d'un foulard noir grommela :

— Acheter des œufs ?

— Passe à la cuisine, marchande du diable ! s'encoléra Francisco.

Il devinait le charme rompu ; en effet, Candida s'était dressée et disait d'une voix calme :

— Laisse-moi passer. Il vaut mieux que je te quitte, querido.

— Mais nous sommes seuls, tu n'as rien à craindre.

— Si : moi-même...

— Oh ! tu recommences ? Puisque tu m'aimes, que je t'aime, que faut-il pour te décider ?

Elle le regarda résolument.

— Je vais te l'apprendre : tu méditeras là-dessus durant tes nuits solitaires, et quand tu auras fait ton choix, nous reparlerons d'amour. J'attends que tu partes avec moi.

Il sursauta :

— C'est de la folie ! Et Juan-José ?

— Je ne l'aime pas.

— Et Nieves ?

— Tu ne l'aimes pas.

— Mais je n'ai aucune raison pour me conduire comme un bandit !

— Ni moi comme une fille.

Ils restaient en face l'un de l'autre dans une attitude de défi déclaré. Et furieux de cette opposition qu'il savait motivée, maintenant, il cria :

— Combien tu me plaisais plus quand je te croyais sans calcul !

Elle tressaillit, atteinte à fond ; n'était-ce pas la morsure secrète de sa conscience, cette pensée qu'en se défendant avec tant d'âpreté elle agissait, par amour, comme les Jimenez par lucre ? Ce qu'il venait d'appeler *sa vertu*, n'était-ce pas en somme *son plus fort intérêt ?*

Et cependant elle estimait ce marchandage indispensable, — autant qu'indigne... La libéralité d'un être se mesure donc seulement à l'indifférence que lui inspirent les choses ?

Il était allé s'asseoir à l'écart, la tête entre ses mains, d'un air si morne qu'elle s'effraya :

— Francisco, mon amour, qu'y a-t-il ?

Il jeta, sans la regarder :

— Je souffre.

L'accent était sincère. Elle vint palper son front en sueur.

— Pourquoi te mettre dans un état pareil ? c'est insensé !

— Hé, je n'y puis rien, — riposta-t-il en secouant sa main caressante avec humeur. — Tu disais bien : mieux vaut m'en aller. Adieu.

Elle eut peur de le perdre, cette fois, le retint. Et la lutte

recommença, serrée, et Candida fut saisie par l'expression de son regard : loin de l'envelopper avec douceur, il ne contenait qu'une détermination froidement égoïste qui l'ignorait, *elle*, à la minute même où Francisco prétendait jouir de son corps ; elle ne put réprimer un mouvement de révolte :

— Enfin, n'es-tu pas capable de demeurer près de moi en ami, à parler, à m'écouter, au lieu de me persécuter comme ce chien de Juan-José ?

— Je t'aime, c'est une conséquence forcée.

— Conséquence de brute. Si tu m'aimes, prouve-le-moi en m'accordant ce que je te demande. Sinon je cesserai de t'apprécier comme un homme.

— Ay de mi ! comme une femme? Sans mentir, tu pourrais choisir d'autres reproches, railla-t-il amèrement.

Et elle vit son expression plus glaciale encore qu'auparavant; il ne voulait, coûte que coûte, que la satisfaction de son caprice, — et il prétendait l'aimer ! Désirer sans bienveillance, était-ce donc le fond de l'amour masculin ?

Et tout en le méprisant elle y tenait, à cet amour, elle ne pouvait l'arracher de sa poitrine... Virgen ! A la fois haïr et chérir, cela résumait-il l'amour féminin ?

— Tu n'as pas honte de vouloir mêler les corps quand les âmes se combattent ? s'irrita-t-elle.

— Mon âme s'agenouille devant ta beauté.

— Alors n'hésite pas ; emmène-moi.

Il haussa les épaules avec une lassitude qui la blessa au cœur. Oui, c'était là la vérité, et ce serait toujours la vérité : des mots immenses, des actes nuls. La mère l'Expérience prédisait juste.

« Les animaux mêmes ne supportent pas de partager leur femelle avec un rival. Je ne reconnais plus le Francisco qui réclamait si humblement ma tendresse. »

— De la tendresse entre nous ? Tu veux rire !

A nouveau, la porte s'ouvrit. Mais, dans l'auréole de lumière, Juan-José, le survenant, ne sépara cette fois que des ennemis...

VIII

Querelle passagère. Leur vie les ligottait trop pour qu'ils pussent échapper au danger que redoutait Candida. La triple

lutte qu'elle subissait contre son amour, contre Francisco et contre Juan-José l'humiliait et l'épuisait. Elle changeait : son visage amaigri laissait deviner la fièvre qui la dévorait. Elle s'en allait à cheval sous un soleil meurtrier, rentrait taciturne, les joues livides, et il fallait tout le dévouement d'Escolastico pour la suivre dans cet enfer.

La nuit, elle continuait à vouloir dormir seule ; si bien que Juan-José se fâcha grossièrement... Il désirait une épouse fraîche, bien en chair, accommodante ; les refus perpétuels que la sienne lui opposait, et la langueur où elle se complaisait lui semblaient autant de friponneries : au total, l'avait-il acquise à seule fin de la nourrir? Avait-elle le droit de laisser s'abîmer la santé qui formait toute sa dot ? Donnant, donnant...

L'air absent avec lequel ces doléances furent subies n'avertit pas le maquignon de la maladresse qu'il commettait. Tout en aimant Candida — à sa façon, — il ne la connaissait pas plus qu'au premier jour du mariage et trouvait naturel de la traiter en pouliche de luxe, sans s'inquiéter de ce qu'elle en pensait. Lorsqu'il se vit écouté jusqu'au bout, il s'applaudit de la fermeté de son discours et se promit de tenir les rênes plus fermes à l'avenir.

Et elle, directement, le quitta pour se diriger vers la salle commune, où son beau-frère fumait, solitaire.

— Francisquito, mon mari se déclare victime d'un marché de dupe.

— Pauvre Juan-José !

— Et, par suite, veut m'obliger à l'obéissance.

— Si tu l'as contrarié ?

— Par force.

— Toutes les fantaisies des femmes s'appellent « par force ».

— Oui, si elles s'appellent en même temps : Francisco.

— Pour ce que j'en profite !

— Il suffit de le vouloir.

— Atras ! Simplement décrocher la lune... Je pars en ville demain.

— Tu nous quittes ?

— Une séparation déchargera les nerfs de la Casa Seca.

— A ton aise.

Elle siffla le Tio Escolastico, qui passait devant la porte :

— Sellez Brillante tout de suite.

— Par ce temps de démon, señora ?

Le ciel était si noir qu'il faisait presque nuit dans la pièce. La cheminée gémissait avec violence, annonçant un de ces ouragans effrénés qui rafalaient sur les plateaux dès les premières chaleurs.

— Redouter un peu de vent ? Allons, allons, hombre !

— Que la señora m'excuse ; je la suivrais aussi bien dans la tempête que sous le soleil, mais don Juan-José m'a chargé de rassembler les poulains lâchés à travers l'alcudia ; la besogne durera jusqu'au soir.

— Dans ce cas, je m'en vais seule.

— Non, avec moi, — dit Francisco que gagnait son impatience. Selle à l'instant nos deux bêtes, amène-les doucement derrière la Casa Seca, — et tiens ta langue, vieux.

Le Tio disparut en hochant la tête, mécontent. Dix minutes plus tard, sans prévenir personne, le couple s'éloignait.

— Retournons-nous sous les fleurs, Candida ?

— Il n'y a plus de fleurs.

— De quel côté allons-nous ?

— Au hasard.

Déjà les bêtes excitées par l'orage se révélaient difficiles à tenir, se cabrant, s'arrêtant, s'écartant pour une ombre. Ils traversaient un terrain boueux, planté de chênes-nains, enclos de murs bas, — et Candida reconnut la source où elle avait retrouvé Juan-José, la source qu'elle évitait depuis son mariage.

— Ha, sursauta-t-elle, le hasard s'amuse... Tourne à gauche, Francisco.

Très vite, ils avancèrent vers deux mornes, reliés par une courbe si pure qu'on eût dit l'entre-sein d'une géante, et, dans la steppe semée de pierres, un étrange buisson parut marcher sur eux :

— Tenez vos chevaux, señores ! quand le ciel menace, les bêtes s'emballent.

La voix sortait de terre. Candida devina la mère l'Expérience, courbée comme une sorcière sous ses fagots.

— Merci, madre, cria-t-elle. Mais on n'arrête pas plus les bêtes qui s'affolent dans l'orage que l'orage lui-même.

— Allez avec Dieu ! soupira l'invisible vieille.

Ils étaient déjà loin, emportés par leur galop à travers les houx dont les branchages tendaient une succession de trappes

à l'élan des montures ; et les joues fraîches, le sang ardent, Candida pesait de toutes ses forces sur la selle, d'où chaque bond semblait l'arracher. A cette vitesse éperdue, les plaques d'herbe tachetées de pies qui se dérobaient à droite et à gauche formaient un habit de carnaval. Et sur l'horizon noir comme une bouche de four, deux tronçons d'arc-en-ciel d'une coloration merveilleuse rendaient plus frappante encore l'obscurité de ce paysage en révolte. Près de la grande Laguna, où l'eau semblait de plomb, Candida, épouvantée, hurla :

— Francisco, Francisco, calme Brillante... Je tombe !

— Accroche-toi aux guides ; impossible de les arrêter, ils ont pris le mors aux dents, — jeta-t-il, haletant, — par-dessus l'épaule.

Un vent furieux mêlé de pluie battait la crinière des chevaux et les excitait jusqu'à la folie. Ils allaient à une allure impossible, trempés, séchés, blancs d'écume, — puis d'un brusque écart s'élancèrent à l'assaut d'un col.

L'horizon s'élargit. Là-bas, sur les ondulations des sierras, de larges tapis violets marquaient l'ombre des nuages. La brousse déjà roussie par la canicule, avec son luxe étourdissant de genêts en fleurs, flamboyait à l'infini.

Ils dévalèrent des pentes, traversèrent des marécages, gravirent d'autres plateaux au sommet desquels, chaque fois, le panorama se découvrait plus vaste.

Et, les lèvres serrées pour contenir tout appel, Candida se livrait maintenant à la course avec une ivresse joyeuse. Le danger physique avait aboli jusqu'au souvenir du conflit moral : elle s'exaltait d'air, de rafales, de mouvement, le visage claqué d'averses, les cheveux dénoués, jouissant triomphalement de ce destin frénétique.

Sur eux, sans éclairs, le ciel s'épaississait.

Ils parvinrent ainsi à l'extrémité d'une lande et virent en face, sur un plateau nu, un quinto blafard se détacher contre les nuages.

— Le quinto de Juan-José ! Je ne l'avais plus revu depuis ce jour... Oh ! je tourne, Francisco, n'importe où, n'importe où !

D'un geste dément elle tira sur les rênes, engagea Brillante dans une descente à pic, vers le rio.

Les formidables molosses hérissés de colliers à pointes qui

gardaient les troupeaux sur les pentes se jetèrent en aboyant à leur poursuite. Et cette fois tous deux crurent la catastrophe inévitable... Les chevaux dégringolaient à l'aventure, les flancs lacérés par les arbustes épineux, se heurtant aux pierres, ruant sur les chiens, aveuglés de pluie, inconscients du mors qui leur déchirait la bouche. Ils parvinrent pourtant saufs sur la rive, et d'un bond se jetèrent en plein courant.

L'eau frappa leur poitrail sans les calmer : ils avançaient, soufflant, buttant, au milieu des taches livides qui couronnaient les tourbillons du rio ; — puis, dès qu'ils sentirent le sol ferme, ils s'enlevèrent fougueusement sur la rive opposée et la poursuite démoniaque reprit avec plus d'ardeur. Les chiens aux reins arqués les enveloppaient d'aboiements, des quartiers de granit les obligeaient à sauter, au péril de se rompre les pattes... Mais la fureur de leur emportement semblait ne devoir se calmer qu'à la mort.

Puis, sans transition, ils se mirent à trotter côte à côte, paisiblement. Le terrain s'était aplani. L'eau faisait un coude et pliait sous son poids les joncs et les nénuphars. A l'avant, un amas de roches grises rongées de lichen safran surveillait la rivière comme un cercle de Saints pétrifiés ; — et c'était bien le coin de jadis, calme, légendaire, le mélancolique décor où s'était écoulé le rapt de Chivilla...

Tandis que les bêtes s'arrêtaient en soufflant devant les rochers, Candida, rompue et trépidante à la fois, regarda.

— Le hasard t'a bien servi aujourd'hui, mon âme, dit-elle d'une voix étrange. Depuis le départ jusqu'à l'arrivée, un souvenir me guide comme un destin. Sais-tu ce qui est arrivé ici-même ?

— Descendons, répliqua Francisco très agité : les montures ont soif.

La pluie avait cessé. Une grande paix mouillée haletait entre ciel et terre, et dans le silence on entendait l'eau siffler entre les dents des chevaux qui s'abreuvaient hâtivement.

— Qu'ils s'ébrouent à leur aise ; attache les guides aux genévriers et viens, décida la jeune femme.

— Où ça ?

— Dans *ma* maison.

Elle l'entraîna jusqu'à l'abri de roches.

Les hommes ni les saisons ne l'avaient démoli : il subsistait

étanche et perché comme un nid, mieux clos qu'autrefois, car les ronces retombaient en longs voiles pour en défendre l'entrée : la couche de joncs n'avait même pas pourri, mais séché entre les pierres.

Alors étendue, meurtrie par la main rageuse de Francisco la pastora conta d'un ton vindicatif sa première rencontre avec Juan-José sur cette rive, l'exaltation qui l'avait dominée dix ans, puis livrée à un inconnu, sans essai de résistance.

— Et voilà des semaines et des semaines que tu tortures par tes refus l'homme que tu aimes ! gronda Francisco.

— Oui, bats-moi, je le mériterais ; il fallait que je revienne à cette place pour apprécier toute l'immensité de ma sottise. En vérité les murs de boue de la Casa Seca doivent contenir un poison qui infecte les âmes. Francisco, mon Francisco, emmène-moi : je deviendrai ta chose ; je coucherai sur la terre nue, je ferai de la contrebande, je volerai s'il le faut.. Mais libre, avec toi. Sauve-moi de la Casa Seca !

Elle parlait d'une voix basse et chaude, si prenante, dans cette ombre où resplendissaient ses yeux clairs, qu'il eût promis le ciel. Et il redoutait qu'elle ne se ressaisît encore..

— Nous partirons.

— Tu le jures ?

— Je le jure.

— Sur quoi ?

— Sur mon amour. Laisse-moi seulement choisir l'heure du départ.

— Et sans regrets ?

— Je t'adore.

Elle poussa un cri :

— Il l'a juré, il l'a juré... Vierge Sainte, vous l'avez entendu, punissez-le s'il blasphème ! A mon maître Francisco je promets d'appartenir jusqu'à la mort, qu'il soit malade ou sain, riche ou pauvre, triste ou gai. Je le suivrai dans la plaine ou sur les plateaux, où il lui plaira de vivre, comme son humble compagne... Amen. Jésus.

— Candida !

...Devant les roches, pliant sous son poids les joncs et les nénuphars, le rio coulait, silencieux.

. . . . . .

Ils rentrèrent.

Les bêtes fourbues renâclaient, sentant les rênes lâches. La pluie tombait de nouveau d'une masse continue, et les nuages s'écartelaient sous l'impétueuse poussée du vent.

En bas, le crépuscule rendait les formes si menaçantes qu'un troupeau de moutons serrés s'avança comme à l'attaque.

Et tandis que Francisco gourmandait son cheval et maudissait les éléments, Candida croyait arriver au soir de l'existence, lorsque tout s'abîme dans la nuit, sentiments, sensations et pensées, — vides d'espoir...

IX

Quelques jours plus tard, la famille Jimenez fut invitée à une noce dans les environs et Candida consentit à s'y rendre pour obéir à Francisco.

Le coche emmena ces dames parées de la mantille et de la robe noire des grands jours jusqu'à la prairie où se célébrait la fête : les hommes suivaient à cheval.

Ils virent de loin les tables du repas dressées près de la rivière, et le cortège d'amis et de parents qui avaient assisté à la cérémonie religieuse se presser autour de la jeune mariée en l'accablant de madrigaux assez lestes, à en juger par sa rougeur et les protestations du mari.

L'arrivée des Jimenez fit diversion. On se précipita pour les accueillir, les complimenter, les installer aux places d'honneur parmi les cris, les plaisanteries, les rires et les chants, puis le festin se déroula, interminable.

Placée par protocole à la gauche de Francisco, Candida ne mangeait ni ne parlait. Un engourdissement lui plombait les paupières, et, entre ses cils mi-clos, l'animation de ces hommes et de ces femmes, grisés de paroles autant que de vin, papillotait avec une incohérence presque comique.

Une seconde, elle discerna Nieves et son voisin qui chuchotaient, têtes basses, et crut *sentir* sur eux le guet jaloux de Francisco. Rêvait-elle?

La scène ne parvint pas à la secouer. Elle s'enfonçait dans sa torpeur ainsi qu'en un lit profond d'où la réalité lui semblait une vision de cauchemar contre laquelle sa volonté ne pouvait la défendre.

Puis elle sourit : un couplet circulait de table en table, un

trobo que Dionisia répétait comme parole d'Evangile à toute annonce d'accordailles :

Marie-toi et tu auras femme,	*Casate y tendras mujer,*
Si elle est jolie, à surveiller,	*Si es bonita, que guardar,*
Si elle est laide, à détester,	*Si es fea, que aborrecer,*
Si elle est riche, à contenter,	*Si es rica, que contentar,*
Si elle est pauvre, à entretenir.	*Si es pobre, que mantener.*

— Si elle est jolie, à surveiller, — grommela Francisco. Par le Christ crucifié, ces gens n'ont séparé les ménages que pour mieux permettre aux vauriens de s'empresser auprès des femmes. Malheur à leurs noces !

— Tu t'ennuies ? articula péniblement Candida.

— Et toi, tu t'amuses ?

— Patience, très cher; tout prend fin, même les repas qu'on suppose éternels. Si tu avais assisté à ma réception chez vous...

— Où et comment a-t-on fêté votre mariage ? interrogea-t-il avec curiosité.

— Fêté? Depuis les fiançailles rien ne s'est passé pour moi comme pour les autres, tu sais. Madre Dionisia n'a pas songé à exposer mon lit orné de dentelles, ni à offrir du chocolat et des pastas aux visiteurs... Quels visiteurs? Des bergers ! Et d'ailleurs le hasard m'a fait observer une seule coutume des filles du pays : je suis restée cachée jusqu'au jour des épousailles... Si doña Pepa savait pourquoi ! Et personne n'a dansé le soir de mes noces, et je n'ai pas eu à baisser les paupières sous mon voile — comme celle-ci, — car aucun œil ne m'observait. Un scandale, n'est-ce pas ?

Elle parlait d'une voix lente et sourde, avec un sourire fatigué qui semblait plutôt flotter que se poser sur ses traits.

— Certes, doña Pepa ne soupçonnait pas la vérité ; et, de plus, elle tenait à me prouver comment une maison bourgeoise reçoit une gueuse, de sorte qu'elle m'infligea une procession de plats qui débutèrent à l'Ave Maria et se terminèrent assez tard dans la nuit. Autour de ce banquet, représente-toi les faces joyeuses de Milagros, d'Angel, d'Esperanza, de Juan-José, et la mienne... Dieu Saint ! La messe des morts doit sembler moins longue à qui l'écoute du fond de son cercueil.

Sa voix réduite à un murmure s'enfiévra :

— Francisco, du fiel me monte à la gorge lorsque je pense à cette soirée. Et ensuite ! Les semaines et les mois de cachot où je perdais jusqu'à l'espoir de m'évader, les imagines-tu ? Voilà pourquoi je t'aimai du premier jour comme un malade aime le soleil : tu m'apportais la vie. Et tu m'as sauvée de l'ennui, mon amour ; pourras-tu jamais, jamais comprendre ma gratitude ?

Il l'écoutait distraitement, horripilé par le sourire de Nieves, qui discourait sans trêve avec Antonio Herera ; puis il sentit qu'il fallait répondre et s'en acquitta au hasard.

— Chère âme, lorsque nous nous disperserons, fais le tour du monticule jusqu'à ce que tu atteignes une galerie de mine : entre sans crainte ; l'ouverture est peu profonde, mais suffisante pour nous abriter, et je te rejoindrai par un autre côté, veux-tu ?

Son « oui » se perdit dans un brouhaha ; les convives entonnaient en chœur le couplet final :

Les fillettes sont d'or	*Las mocitas son de oro,*
Et les femmes mariées d'argent ;	*Las casadas de plata,*
Les veuves sont de cuivre	*Las viudeas de cobre*
Et les vieilles de fer-blanc.	*Y las viejas de hojalata.*

Dans un éclat de rire, les tablées se levèrent. Personne ne semblait très solide sur ses jambes : quelques vieux s'en allèrent rouler parmi les asphodèles, tandis que les gamins barbotaient dans le ruisseau ; des couples s'égarèrent. La majorité se groupa autour d'un guitariste et les danses s'organisèrent, scandées de cliquetis de castagnettes, d'olé ! et de battements de mains. Le soleil déclinait.

En quelques secondes, Candida s'assura que Juan-José ronflait filialement contre l'épaule de doña Pepa, laquelle occupait les genoux de Don Pedro, sur l'herbe ; et qu'Angel ne quittait plus les garçonnets ; que Milagros bavardait avec les señoras les plus notables de l'assemblée ; qu'Esperanza dansait. Ne voyant pas Nieves, elle la supposa distraite par son compagnon de table, et sans plus hésiter suivit les indications de Francisco.

Elle s'était à peine tapie dans l'ombre de la caverne que deux silhouettes se découpèrent contre l'entrée. L'une dit :

— Entrons là, Nieves.

— Dans ce trou ? Ce serait d'une imprudence folle. J'ai

l'impression que Francisco me cherche, et s'il nous découvrait ensemble, gare à toi, Antonio

— La belle affaire ! Je lui découdrais le ventre d'un coup de navaja.

— Tu es ivre.

— De toi, oui... Pourquoi refuses-tu de me suivre ? Je te jure que mon plan réussirait : je t'emmène sur mon cheval, nous gagnons la frontière : avec mille douros, nous pouvons vivre quelques mois, en Portugal.

— Et ensuite ?

— Ne cherche pas si loin ; la joie d'être libres, ensemble, ne te suffit-elle pas ?

— Et mon mari ?

— L'enfer se charge de ce chanteur efflanqué !

— Querido, tu sais bien que, pour moi, je n'y tiens pas, même qu'il me répugne, depuis que je t'appartiens ; mais le mariage nous a liés devant Dieu.

— Nieves, Nieves, si tu m'aimais comme je t'aime...

— Sainte Vierge, quelqu'un vient. Par là... Vite.

Ils disparurent, — et presque aussitôt le « quelqu'un » pénétra dans la galerie.

— Candida ?

Une main saisit la sienne.

— Mon bien-aimé ?

Il restait taciturne et sa préoccupation pesait entre eux comme une présence.

— Qu'as-tu, Francisco ?

— J'ai peur que Nieves ne nous épie.

— Nieves ?

— Oui ; elle semblait mécontente au repas, sans doute parce que tu me parlais à l'oreille, et ne cessait de nous observer. Il faudrait se méfier davantage d'elle, tu sais.

— Et si Nieves nous découvrait, où serait le mal ?

— Tu vas bien, toi ; elle m'humilierait pendant des semaines !

— Par curiosité, une question : si Nieves te défendait de me parler, lui obéirais-tu ?

Elle attendait un cri : il protesta comme s'il arrachait avec effort le monosyllabe de sa poitrine :

— Non.

En un éclair elle mesura son impuissance.

Des reproches ? Faux, les reproches ennuient ; justes, ils exaspèrent ; — et puis quels reproches ? Francisco ne se montrait ni plus ni moins empressé depuis l'autre jour ; c'était elle... elle qui cherchait en vain à retenir un lambeau d'illusion. Mais elle se découvrait un cœur terrible, exclusif, auquel les joies des sens, dénuées de confiance, donnaient la nausée ; le geste qui apaisait si aisément le trouble de Francisco lui semblait une parodie de l'entente qu'elle avait rêvée, et doublait sa solitude. L'amour était donc aussi pauvre que le mariage ? Une affreuse déception l'envahissait. Alors, — réclamer d'autres promesses que Francisco éluderait ensuite ? A quoi bon, à quoi bon, à quoi bon ! Elle se sentait à sa merci.

En sortant de la mine, comme Francisco rassénéré l'accablait de compliments et de serments, elle ne put s'empêcher de remarquer :

— Il ne suffit pas de dire aux gens qu'on les aime pour le leur faire croire, mon Francisco. Il y a des preuves.

Instantanément elle vit s'étendre sur son visage cette expression agressive de l'homme acculé à une promesse qu'il ne veut ou ne peut pas tenir, tandis qu'il répliquait, férocement :

— Toutes les femmes que j'ai rencontrées se sont perdues par leur rage d'assurer l'avenir : aucune ne s'en garde, quoique la maladresse crève les yeux. Je te croyais plus fine que les autres, Candida.

Un flot d'indignation submergea sa patience.

— Tu me compares, *moi*, à toutes les femmes que tu as rencontrées ? Tu me reproches, à moi, de parler d'avenir ? Mais suis-je, ou non, celle que tu aimes ? M'as-tu, ou non, promis de fuir ? Faut-il, ou non, te mépriser comme un hâbleur et un traître ?

Il garda le silence, de plus en plus hostile.

— Tu préfères te taire ; c'est plus commode, en effet.

Mais à le voir rester si fermé, l'air méchant, elle sentit sa douleur dominer sa colère, gémit :

— Francisquito, regarde-moi avec tes bons yeux, ne nous quittons pas en ennemis... Dieu, Dieu, qui sait quand nous nous reparlerons sans témoin ; — et je vais garder le souvenir de ton visage mauvais, de ta voix si dure, pendant des jours, pendant des nuits... Francisco, je ne te parlerai plus d'avenir,

j'oublierai toutes les promesses que tu m'as faites, puisqu'elles te déplaisent; mais conserve-moi ton amour, prononce un mot, un seul mot de bienveillance.

Il l'écarta de la main :

— Pourquoi donc ? Tu n'y croirais pas.

— Je croirais tout... Je crois en toi comme en ma vie même, sinon tu me verrais déjà dans le ruisseau. Pardonne, Francisquito, pardonne.

— N'humilie pas ta fierté, c'est moi qui te dois des excuses.

— Ah, laisse, laisse ma fierté, — que m'importe? Je t'aime, je souffre. Francisco, ne sois pas sans pitié, j'ai si mal ! Dis, ne me regarderas-tu plus avec douceur? Mon amour, ne détourne pas le visage, ne retire pas ta main... Songe que c'est moi, ton amante, ta servante, qui te supplie...

Ils firent quelques pas en silence parmi les broussailles, et Candida reprit d'un ton désespéré :

— Virgen ! Ma peine devient si forte que ce n'est plus moi qui l'ai, c'est elle qui me pousse. Désires-tu que je disparaisse, Francisco? J'y consens volontiers. Vivre comme cela, ce n'est plus possible. Il me semble que j'étouffe, j'ai le cœur broyé sous une pierre. Pourquoi ne me regardes-tu plus, Seigneur Dieu, pourquoi t'acharnes-tu à me faire du mal, à me refuser un mot de bonté, un signe de pardon, n'importe quoi?

Il déclara, plein d'humeur :

— Je ne me sens pas bien.

Avec Nieves, ces défaillances imaginaires, fréquentes à sa lâcheté pour se tirer d'embarras, ne provoquaient qu'un sourire ; mais Candida y crut, et, simplement, s'oublia.

— Tu as pris froid dans cette caverne, Francisquito; sens-tu de la fièvre ?

— Bon, tes herbes maintenant ! Je vais rejoindre les autres ; prends ce sentier et tourne à droite sans t'occuper de moi.

Il l'éloignait d'un geste si impérieux qu'elle n'osa plus réclamer la parole de paix.

... Et dans le coche qui ramenait les dames Jimenez à la Casa Seca, en face de Nieves soi-disant endormie, Candida revoyait la scène de sarcasmes dont les avait accablés la jeune femme au retour, et la mine déconfite de Francisco, et la moue méprisante de doña Pepa, et les regards railleurs de toute la

société... Elle méditait, sans larmes, envahie par une tristesse solitaire et vaste comme la lande traversée sous le grand ciel noir :

« Continuer ainsi ? Manger le pain d'aumône de Juan-José, ruser avec un cœur sanglant contre la malignité de Nieves pour arracher à Francisco quelques caresses en cachette? Non. Je veux... »

Mais à qui importait ce qu'elle *voulait ?* Elle n'avait rien. Sans amour, sans honnêteté, l'Autre détenait le bonheur dont elle ne céderait ni l'apparence ni le superflu à sa rivale plus misérable que la dernière des misérables, désolée, avilie...

« La caverne de honte que vous prédisiez, madre Dionisia ! »

Elle regardait fuir la brousse à droite et à gauche dans la nuit, la brousse proche à toucher de la main, que jadis elle appelait sa mère, et dont elle se sentait soudain plus éloignée que du champ des étoiles.

X

Quelques semaines de progressive torture s'écoulèrent.

Jamais plus les amants ne se retrouvaient seuls, ou, lorsque le hasard s'y prêtait, le sourire de Nieves ne tardait pas à les séparer ; et si Francisco semblait s'en accommoder sans déplaisir, Candida, de déception en déception, arrivait à bout de résistance nerveuse.

Il n'y avait plus besoin d'excuses, maintenant, pour écarter Juan-José : il observait son épuisement avec effroi, sans en comprendre la cause. Elle se traînait lasse et lourde, démoralisée par des troubles qu'elle-même ne s'expliquait pas ; et, pesant sur cette faiblesse de corps et d'âme, son amour condamné l'accablait comme une croix.

Elle ne savait plus si elle tenait encore à Francisco : il remplissait tout son cœur, mais elle le jugeait sans illusion, sans indulgence et sans espoir ; car elle se sentait trahie avant d'avoir lutté, ce qui, joint à sa solitude, à sa fatigue, lui inspirait un intense dégoût de vivre. Candida n'était pas de celles qui s'accrochent aux êtres, ni à l'existence, et elle obéissait à l'instinct qui lui commandait de fuir l'intolérable épreuve comme elle eût obéi, quotidiennement, au besoin de quitter une atmosphère irrespirable.

Seulement si sincère que fût sa résolution, elle comprenait qu'il est plus facile de vouloir que de pouvoir mourir. Son énergie habituelle avait disparu : les gestes violents, le moindre effort, le cheval même, depuis peu, l'effrayait maladivement, et l'idée du sang lui donnait le vertige, — au point qu'elle se renfermait dans sa chambre, la tête sous l'oreiller, lorsqu'elle prévoyait une exécution de poulets du côté des cuisines.

Ce fut Nieves qui lui suggéra, lui imposa presque la volonté d'une promenade, un certain jour de juillet.

— Va donc ; tes joues se creusent et ta mauvaise mine s'accentue. Justement il ne fait pas trop chaud : accompagne Francisco dans la montagne ; il doit visiter une de nos haciendas, cela te distraira.

Tout en se méfiant de sa sollicitude, Candida accepta l'offre : elle voulait une explication définitive ; sa belle-sœur elle-même l'y poussait... à la grâce de Dieu !

La famille patronna leur excursion. Tandis que Juan-José lui présentait la main pour monter à cheval, Nieves multipliait gaîment les recommandations et tous les habitants de la Casa Seca, massés devant le portail, surveillaient les préparatifs de départ.

Ils avaient une longue route à fournir avant de joindre un tronçon de l'immense anneau de sierras qui ceinturaient l'horizon comme une ronde de géantes : les sierras inévitables, ici basses, là hérissées, là nues et hostiles, là verdoyantes, là voilées d'azur, — avec cette seule brèche devant laquelle l'église dressait son clocher pointu, ainsi qu'un index vers le ciel...

Et ce jour-là les cavaliers devaient atteindre les pentes solitaires de l'Ouest, les sommets stériles parmi les stériles que la brousse même ne couvrait plus.

Ils s'éloignèrent. Pendant longtemps ni l'un ni l'autre ne parla. Candida laissait errer son regard mélancolique sur la lande si changée, — oh, si changée, en ces quelques semaines ! Disparu le printemps blanc des cistes, le printemps jaune des genêts, le printemps frais des verdures : c'était un désert noirci, dévasté, haletant, qui ne portait plus que le vêtement incendiaire de l'été, et craquait comme une poterie trop sèche. Par fortune ce jour-là un peu de vent pourchassait les nuages devant le

soleil dont la jeune femme n'eût pas supporté le plein éclat. Elle se sentait mal en selle, chaque secousse la bouleversait à la faire crier ; et, la torpeur déjà ressentie au banquet de noces lui coupant les bras et jambes, elle rêvait puérilement de se laisser glisser sur les romarins qui la porteraient, la reposeraient comme une couche élastique... Son cœur défaillait.

— N'allons pas si vite, Francisco, implora-t-elle. Brillante me semble excitée, ou le manque d'exercice m'a engourdie ; je n'en puis déjà plus.

Il opina, sans même la regarder :

— Impossible de traîner ; nous avons à fournir trois heures de petit trot jusqu'à la hacienda.

— Bon.

Elle ne desserra plus les lèvres ; d'ailleurs le jeune homme paraissait peu enclin à converser. Il fredonnait d'un air méditatif, les sourcils froncés, — et comme les soucis d'affaires ne l'occupaient jamais, quelles duretés lui préparait-il ?

Pendant plus de deux heures, ils traversèrent des horizons familiers ; puis, ayant franchi un village presque en ruines, ils s'enfoncèrent dans une région de collines monotones, sans végétation, sans eau, sans êtres humains, sur un sentier pierreux qui montait et descendait comme une litanie de désespoir. Meurtrie dans toute sa chair, Candida gardait les yeux clos, tressaillant au plus léger heurt, mais ne se plaignant pas.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent devant une maison isolée, elle tomba plutôt qu'elle ne sauta au pied d'un arbre.

— Veux-tu entrer, tu trouveras quelque chose à boire, dit Francisco.

C'était la hacienda que lui avait offerte Juan-José lorsqu'il la pourchassait avant le mariage. Elle n'eut même pas la tentation d'y jeter un coup d'œil et s'allongea sur le sol comme un animal épuisé.

Après une rapide inspection, Francisco revint ; de loin, la pâleur de ce visage abandonné contre une pierre le fit accourir :

— Que se passe-t-il, Candida ?

— Rien ; de la fatigue. Quand rentrerons-nous ?

— Aussitôt que tu voudras ; mais pourras-tu supporter trois heures de retour ?

Elle sursauta :

— Dieu de miséricorde, ne vois-tu aucun moyen d'abréger ce supplice?

— Si: en atteignant une station de chemin de fer au delà des monts; la route est dure.

— Moins longue?

— Deux fois.

— Et il faut repartir à l'instant?

Il calcula:

— Dans un quart d'heure au plus tard, si nous voulons attraper le train du soir.

— Essaye de me remettre sur Brillante: je préfère avancer lentement.

Il chercha le cheval, la hissa sur la selle comme une moribonde; mais avant d'avoir saisi les rênes, elle se renversait en arrière sans connaissance.

— Tonnerre de Dieu, nous voilà bien! Avec ça, la femme du métayer souffre d'une rage de dents et se cache sous son lit... Dieu de Dieu de Dieu! Holà, Paquito, appelle ta mère,— qu'elle vienne devant les arbres, tout de suite!

Un enfant qui rôdait à distance disparut, revint avec deux autres, se sauva encore, ramena cette fois une paysanne à figure emmaillottée dont les lamentations ne s'arrêtaient pas.

— Dolores, arrive, au nom du Christ, et tais-toi! Regarde la señora de don Juan-José, je ne sais ce qu'il lui prend; il faut m'aider à la transporter dans la maison.

— Peuh, un mal de señora; si elle sentait le mien! Ay, Virgen, Jesus, quel martyre!

Lui maugréant, elle palpant d'une main sa joue endolorie, ils emportèrent Candida jusqu'à la salle commune et l'étendirent près de l'âtre.

— Il vaut mieux laisser la señora tranquille. Si elle ferme les yeux, c'est qu'elle ne veut pas qu'on la dérange, — affirma sentencieusement Dolorès, qui s'assit au milieu de sa marmaille et se remit à geindre.

Francisco se rongeait la moustache d'inquiétude. Comment regagner ce soir la Casa Seca! Et que supposerait-on là-bas? Il songeait à l'engagement pris le matin même entre les bras de Nieves: imposer une rupture à une femme à demi pâmée, c'était commode, vraiment! Et pour comble, on les imaginerait

peut-être en fuite, ce qui lui vaudrait des jours de froideur et de pénitence... Demonio !

Dans la pénombre, le pépiage des enfants avec Dolorès, qu'il écoutait malgré lui, exaspérait sa mauvaise humeur.

— ... Qui es-tu, mon trésor ?

— Un garçon.

— Non, une fille...

Simpliste, le petit, levait sa robe à deux mains, et la mère l'étouffait de baisers, puis reprenait en gémissant :

— Ay Santos... Qui aimes-tu ?

Et Francisco résumait furieux :

— Toutes les femmes sont stupides.

Candida ouvrit les yeux : — Francisco !

— Comment te sens-tu ?

— Mieux : j'ai dû sommeiller. Il me semble qu'un tourbillon m'a traversé le corps...Mais qui gémit donc sans s'arrêter ici près?

— La Dolorès. Elle souffre d'une rage de dents.

— Dis-lui d'avancer... Mujer, n'essayez-vous rien pour vous soulager?

— Hélas, pauvre de moi ! j'ai récité dix oraisons à sainte Apolline ; je brûle des chandelles à la Vierge ; le berger m'a forcée à boire le fond d'un seau d'eau laissé par un ânon à la lune nouvelle ; je mâche des herbes amères nuit et jour... mais notre gueuserie se guérirait plus vite que cette peste-là !

— Laissez-moi réfléchir.

Sa pensée s'envola vers les jours d'enfance.

— Voilà : madre Dionisia disait...

Longuement, elle indiqua les simples à choisir, la manière d'appliquer le remède.

— Et la señora qui soigne si bien les autres ne peut rien pour elle-même?

— Ce n'était qu'un étourdissement. Donnez-moi du lait, j'ai soif.

— Plût au ciel, fit la pauvresse. Mon dernier-né mange de la bouillie depuis que ma poitrine est sèche.

— Pas de chèvre ?

— Si fait, une. Mais elle vient de mettre bas et son biquet pâtirait si on lui rationnait sa nourriture.

— Et le vôtre ?

— Les petits des hommes résistent mieux que ceux des bêtes, señora.

— Ah, bien ! par charité, de l'eau. Je ne sais pourquoi j'ai si soif, et faim aussi.

— Faim, soif, sommeil, vertiges...Il n'y a pas encore de poupons à la Casa Seca. Dieu bénisse le premier !

— Que dit-elle ? cria Candida, tandis que la femme cherchait placidement des provisions dans le mur, — un enfant, moi !

Dans son ignorance, elle n'avait jamais imaginé cette explication si simple aux malaises qui la persécutaient depuis quelques semaines, et la certitude la saisissait, tout à coup.

Elle mangea et but comme une somnambule, se déclara prête à repartir sans difficulté quand Francisco, plein de hâte, lui amena Brillante. Ils s'éloignèrent rapidement, et pendant assez longtemps ne se parlèrent point.

... Ils avançaient au milieu d'un de ces paysages du centre de l'Espagne qui ne ressemblent à rien : à la fois dépouillés et broussailleux, informes, sauvages, si vastes qu'on oublie leur tristesse, sans voix, comme engourdis de dédain pour l'humanité qui les traverse... Puis leurs chevaux ondulèrent aux flancs de hautaines sierras dont les montées et les descentes couvertes de pierres offraient une prise si ardue que les jambes des bêtes en tremblaient d'énervement.

Francisco finit par sauter à terre et se trouva serré contre la jupe de Candida :

— Te sens-tu mieux, sœur ?

Elle tressaillit au contact qui l'arrachait à son rêve :

— Mon aimé, je suis tellement heureuse !

— Heureuse ?

— Tu as entendu les paroles de Dolorès ?

— Des sottises.

— Non, la vérité.

— Et tu y trouves prétexte à te réjouir ?

— Mais... de toutes manières, Francisco. Nous allons partir.

— Tu es folle ! — brusqua-t-il avec colère. — Ta tête ne contient que songes et chansons. Ne parlais-tu pas de faire de la contrebande, de coucher par terre, l'autre jour ? Cela se passe peut-être dans les zarzuelas qu'on joue à Madrid, mais jamais, certes, au fond de la Manche.

— Et pourquoi non! Tes habits de velours et tes cigares fins te manqueraient-ils tant? Moi, si je t'ai, j'emporte tout : l'amour que je ressens est tellement complet que si j'offrais le même à Dieu, je gagnerais le ciel.

— Mille grâces. Mais le désirerais-je, comment réaliser ce roman? Une bonne fois,sais-tu que le divorce n'existe pas en Espagne?

— Le divorce? J'ignore ce que tu entends par là. Je te demande de m'emmener où tu voudras, comme tu voudras. Je ne désire que la liberté, avec ton amour.

Il coupa brutalement :

— Finissons-en. Quel amour?

— Francisco!

Il insista, d'un ton de rancune réfléchie.

— Oui... Tu parles toujours de mon amour, de ton amour, tu oublies que tu m'as résisté sous les fleurs, puis dans la salle des repas, sans raison. Tu pouvais devenir maîtresse de ma volonté en ne rusant pas; mais en cédant un jour d'orage par énervement, ou pour satisfaire ta vengeance contre Juan-José, tu ne méritais guère de gratitude. Va, ne me reproche rien : tu t'ennuyais, je te désirais; nous nous sommes pris. Fantaisie, très bien ; drame, non, merci!

Elle ne protesta pas. Son cœur battait à coups si violents qu'il semblait prêt à éclater, et ses tempes bourdonnaient. Sur l'ascension abrupte, Brillante buttait presque à chaque pas sans qu'elle songeât à resserrer les rênes. Et devant, derrière, à droite, à gauche, il n'y avait que de massives montagnes dénudées et arides comme son âme, menaçantes contre le ciel encore clair... L'âpreté de cette nature hors la vie l'étreignait pour la première fois d'une terreur atroce.

Elle murmura presque inconsciemment :

— Ainsi, c'est bien fini ; tu ne m'aimes pas.

— Reste avec Juan-José ; je serai toujours gentil pour toi.

— Et même pour lui; gentil comme le coucou qui dépose son œuf dans le nid du voisin, et attend qu'un autre le nourrisse.

— Oh! si le petit m'appartenait...

Elle jeta une exclamation morne :

— Assez! Abandonne-moi ; ne m'insulte pas.

— Es-tu, ou non, la femme de Juan-José?

— Non, je te l'ai dit et redit, tu le sais aussi bien que moi : je n'imite pas les gredines qui se partagent entre deux hommes.

— Alors...

— Depuis le jour des fleurs, Juan-José ne m'a plus approchée.

Il s'arrêta, stupéfait :

— Il nous manquait cela ! Et pourquoi te refuser à ton devoir ?

Elle protesta, la voix lourde de larmes :

— Je t'aimais.

Avec effort il refoula son irritation, tandis qu'elle évoquait la phrase de Nieves sur le seuil de la grotte : — *Tu sais bien que, pour moi, je n'y tiens pas, même qu'il me répugne depuis que je t'appartiens.*

Voilà ce que Francisco appelait le Devoir ? Comme il se fût réjoui de posséder une épouse aussi vertueuse ! Mais même à cette minute désespérée, l'idée de dénoncer sa rivale ne l'effleura point.

Elle reprit lentement, pour mieux pénétrer jusqu'au fond de sa misère :

— Donc je m'en irai seule avec mon enfant, que tu renies ; et cela parce que tu ne m'as jamais aimée, que tes paroles du jour d'avril n'étaient que mensonges, et que, dans ton cœur, tu ne voulais rien me sacrifier, même pas l'indifférence de Nieves ; j'ai bien compris ?

Il riposta d'un ton glacial :

— L'indifférence de Nieves... Tu en parles un peu vite. Ce matin même elle m'avait chargé de t'annoncer qu'elle était enceinte.

— Ah !

Ce fut la dernière syllabe de sa dernière promenade à cheval. Ils atteignirent le train en silence et, à la nuit, se retrouvèrent à la Casa Seca sans avoir croisé une seule fois leurs regards.

CAMILLE MALLARMÉ.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

HISTOIRE

La Journée du 22 décembre. Préface de M. Henri Welschinger. Berger-Levrault, 0 fr. 60. — Sir Thomas Barclay : *L'Entente cordiale, par un de ses artisans.* Trente années de souvenirs anglo-français. Traduction de M. Charles Furby. Société générale d'Editions illustrées, 3 fr. 50. — Memento.

Nous n'avons pas trouvé plus tôt l'occasion de mentionner le recueil de documents parlementaires relatifs à **La Journée du 22 décembre**. Cela n'avait, d'ailleurs, rien d'urgent. Si je parle aujourd'hui de cette brochure, c'est le retard même que j'ai apporté à en rendre compte qui m'y engage. En effet, le recul ainsi pris n'est pas sans utilité. On aperçoit diverses choses. Depuis la déclaration de guerre jusqu'à la fin de l'année 1914, et de là jusque vers le milieu de l'hiver 1915, il y eut, d'une façon ou d'une autre, chômage du Parlement. La situation était trop forte, les vérités naturelles qui président au salut d'un pays se dégageaient avec trop d'autorité. Mais les opérations de guerre devenant peu à peu moins pressantes, cela redonna quelque loisir, et la tribune en profita. Le Parlement, mû d'un esprit de corps qui ne pouvait lui permettre de s'effacer longtemps, reprit toutes ses encombrantes habitudes du temps de paix, sans vouloir perdre une bouchée de ses procédures, — avec les Prussiens à 80 kilomètres de Paris. Je sollicitai là-dessus l'avis de gens que je connais, de gens qui, certes, ne sauraient passer pour subversifs, de gens de tout repos par leurs situations sociales ou autrement ; il me fut alors donné d'entendre des appréciations vives, des mots durs. La loi Dalbiez, rendue sur des matières qui eussent pu se régler par décrets, ne fut, pour le Parlement, qu'un moyen de rentrer en scène. Ce premier pas effectué, on ne s'est plus arrêté : projets de Comité secret, revendication d'un droit de contrôle étendu jusqu'aux choses militaires proprement dites, permanence, interpellations. Alors que tous les autres pays parlementaires ou néo-parlementaires, depuis l'Angleterre jusqu'à la Russie, ont plus ou moins fait plier les institutions représentatives sous la terrible nécessité du temps, alors notamment que les sessions ont été espacées, ou même différées, — en France, le formalisme parlementaire ne fut jamais plus minutieux ! Ils ne veulent pas en perdre une bouchée, disais-je. Cela, cette intempérance de l'appareil parlementaire et législatif,

quand l'Allemagne est campée aux lisières de l'Ile-de-France! On me l'eût dit avant la guerre, je n'y eusse pas voulu croire! Et qu'on ne parle point du Sénat de Rome siégeant en face d'Annibal. Les souvenirs évoqués se trouvent dans des temps beaucoup plus bas, et il les faut aller demander à l'époque du byzantinisme. Ce n'est pas à coups de lois qu'on chassera l'ennemi, mais à coups de canon.

Dans une récente séance, répondant à une demande d'interpellation, le président du Conseil déclarait: « Je n'admets pas qu'à aucun moment, et surtout à l'heure où nous sommes, le contrôle parlementaire puisse empiéter sur les attributions et les prérogatives du gouvernement. » Et, peu après, *les Débats*, les sages *Débats* disaient: « La Chambre ne peut pas se faire à l'idée de demeurer tranquille. La hantise des gestes du passé la domine; il faut qu'elle parle; il faut qu'elle interpelle; il faut que les ministres viennent répondre à ses interpellations; il faut qu'elle se maintienne, en dépit des événements, dans l'atmosphère trépidante qui paraît être pour elle la condition de la vie... »

Que la Guerre ait imposé des tempéraments aux institutions représentatives partout ailleurs, et jusqu'en Angleterre, où M. Asquith rappelait, certain jour, aux Communes qu'on était tout de même en temps de guerre, c'est là un fait qui apparaîtra comme une démarche de la nature même. Et j'avoue de plus que le développement du pouvoir personnel, son accentuation si visible en ce moment dans les monarchies constitutionnelles des Balkans, me semble comme une autre opération de cette même saine nature. Quand la tempête souffle, augmentez les pouvoirs du pilote, et ne le harcelez pas! Dans les moments sans exemple que nous traversons, le pouvoir exécutif, qui est concret et efficace, parce qu'il comporte toujours quelque chose de personnel, de réel, de vital, de pratique, un tel pouvoir sait mieux ce qu'il faut faire et le sait mieux faire que le pouvoir législatif. Ce dernier pouvoir, en France, et même en Angleterre, a-t-il rien empêché des événements désastreux des Balkans? Oui, qu'en a-t-il empêché, qu'en a-t-il prévu? Rien, rien, rien! Alors pourquoi vouloir si fort occuper la scène? quelle utilité? Redisons-le : l'affaiblissement des formules constitutionnelles, le relèvement du pouvoir personnel, partout où les circonstances sont, en ce moment, particulièrement pressantes, est une des plus grandes démonstrations qui soit jamais issue de la nature des choses en ce qui concerne la vérité politique. Voilà ce qu'on se répète, devant l'activité intensive, absolument abusive, du principe de discussion chez nous, en cette période si climatérique de l'histoire du monde, où le succès appartiendra à ceux qui sauront, non pas discuter, mais agir.

Journaliste et publiciste averti, fort mêlé aux hommes et aux cho-

ses de la politique étrangère, ayant, entre autres charges en vue et moyens d'influence, détenu un bon temps la présidence de la Chambre de Commerce anglaise de Paris, Sir Thomas Barclay fut, nous dit-on, un des premiers et plus persévérants artisans de **l'Entente cordiale**. Il nous raconte aujourd'hui ses efforts et ses expériences comme tel. Témoignage assurément instructif. Le traducteur de ces Souvenirs, M. Charles Furby, expose, dans une Préface, comment Sir Barclay, Écossais de naissance et de tradition, se trouvait, par ses vieilles sympathies écossaises pour la France, préparé de longue main à un tel rôle.

Cette Entente cordiale fut plutôt longue à se faire, après 1870. L'Egypte, Fachoda, le Transvaal, trois noms qui résument ce que les rapports franco-anglais eurent, d'abord et longtemps, de négatif, et parfois de plus que négatif. Sir Thomas Barclay, qui vraiment prit bien de la peine pour mettre d'accord Anglais et Français, ajoute même à ce groupe de faits contraires l'alliance franco-russe, car, pour lui, « la Russie, en s'alliant avec la France, avait en vue sa politique asiatique anti-anglaise traditionnelle, et la France sa politique nord-africaine et anti-anglaise ». Il est singulier qu'ici le nom de l'Allemagne ne se trouve point sous la plume de notre historien, l'alliance franco-russe s'étant faite aussi un peu, je crois, contre l'Allemagne. Et à vrai dire, le côté allemand, dans cet exposé, par ailleurs très suivi, des circonstances politiques ayant abouti à l'Entente cordiale, ce côté-là me semble un peu absent. Ce que l'on peut trouver de place en place sous ce rapport, comme la page 160 sur l'équilibre européen, et, plus loin, le passage sur les affaires du Maroc et Algésiras, cela même peut paraître insuffisant. Or, l'entente fut due à un souci, la plupart du temps tacite, en effet, mais en réalité dominant, et qui même dut être bien fort pour faire taire certains vieux malentendus vivaces : elle fut due à la préoccupation (moins de la part des Français, déjà munis d'une alliance avec la Russie, que de la part des Anglais, exposés à pâtir de leur « splendide isolement »), à la préoccupation de la puissance allemande. C'est ce qui explique que deux peuples, si mal partis, après 1870, vers une Entente et arrêtés dans ce chemin par d'incessants obstacles, se soient pourtant trouvés d'accord. J'ignore si c'est parce qu'il serait délicat pour un Anglais de s'étendre sur ce point ; mais, je le répète, on est étonné de trouver, dans ce livre, si peu de choses au point de vue allemand.

D'autres causes, plus diffuses mais non moins certaines, assignables à cet accord, se perçoivent mieux dans ce livre de souvenirs. Il n'est pas inutile que son auteur ait eu des liens avec le haut commerce des deux pays. Par là, il pouvait nous faire comprendre, par maint détail topique, l'esprit qui, en partie, présida au rapprochement. Il y eut le motif d'ordre économique, et, sans m'arrêter à

considérer si l'Angleterre ne profitait pas le mieux du contrat tacite, une sorte de garantie mutuelle sous ce rapport économique.

Elargissant ce point de vue, on peut dire que le monde anglo-saxon-celtique et le monde gallo-latin-celtique, devenus, dans l'occident de l'Europe, deux grandes démocraties pacifiques, libérales et commerçantes, devaient nécessairement se trouver groupés en face du monde germanique, autoritaire, militaire et conquérant. Et maintenant, les voilà, ces deux grandes Démocraties d'Occident, supportant le choc d'une même guerre et, quant à la validité de leurs conceptions, éprouvant l'atteinte d'une même pierre de touche. On verra. Pierre de touche, pierre de touche. L'histoire générale de l'institution démocratique dans le monde reçoit en ce moment son chapitre principal, — et l'on n'a aucun goût pour les suppositions qui permettraient d'en écrire d'avance la ligne finale.

A propos de l'alerte de 1875, Sir Thomas Barclay dit ceci touchant la neutralité belge. Ce passage, écrit par l'auteur avant la guerre, est des plus suggestifs ; et je m'en voudrais de n'en pas transcrire un extrait, avant de fermer le livre :

Peut-être, dit Sir Thomas Barclay, l'épouvantail d'une guerre franco-allemande n'aurait-il pas atteint un tel degré d'importance diplomatique, si l'Allemagne n'avait pas fait en même temps autant d'embarras au sujet de certains incidents belges que son gouvernement semblait entretenir et prolonger en vue de quelque conjoncture. Il semblait que la garantie de la neutralité de la Belgique, consentie et acceptée par la Prusse, dût être suspendue, toutes les fois que l'Allemagne réclamerait pour elle-même le redressement de quelque tort. Ceci impliquait la question délicate de l'effet d'une garantie jointe de neutralité... Les Belges, très sagement, ne se fiaient déjà plus au traité de garantie pour le sort de leur indépendance.

Curieux, n'est-il pas vrai ?

MEMENTO. — *Revue Historique.* (septembre-octobre 1915). Emile Amélineau : La conquête d'Egypte par les Arabes (*suite et fin*). Rod. Reuss : Le sac de l'Hôtel-de-Ville de Strasbourg (juillet 1789). Episode de l'histoire de la Révolution en Alsace (*1er article*). W.-M. Kozlowski : Kosciuszko et les légions polonaises en France (1798-1801) (*suite et fin*). Bulletin historique : Histoire grecque (1911-1914), *1er article*, par Gustave Glotz. (Il s'agit des antiquités grecques.) Histoire d'Italie (Moyen-Age), par René Poupardin. Comptes-rendus critiques. Bibliographie.

La Révolution Française (août-septembre-octobre 1915). La défense posthume de Vergniaud, d'après son manuscrit, par Eugène Lintilhac. Patrie, patriotisme, au début de la Révolution française, par A. Aulard. Carnot et l'« Union sacrée » en 1815, par P. Mautouchet. Les origines de la Chouannerie dans les Côtes-du-Nord (*suite*), par L. Dubreuil. Documents : 1° La chasse aux embusqués en l'an III ; 2° Le marquis de Mirabeau et l'entente franco-anglaise. Notes de lecture : Napoléon et Guillaume. Chronique et bibliographie : Chiffons de papier qui n'ont pas été déchirés : la France et l'Alsace à travers l'histoire, par M. Reuss.

Revue historique de la Révolution française et de l'Empire (janvier-mars 1915). J.-P. Picqué : Souvenirs inédits (J.-P. Picqué fut député des Hautes-Pyrénées à la Convention.) Emilie Téchiné : Les principes politiques de Robespierre. Edouard-L. Burnet : Un don genevois à l'armée de Custine en janvier 1793. Roberto Cessi : Emile Paulin et la politique française à Constantinople en 1792 (*suite et fin*). La *suite* des Lettres inédites de Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles. Mélanges et Documents. Notes et Glanes.

Revue des Etudes Napoléoniennes (septembre-octobre 1915). Abel Mansuy : La colonie française de Varsovie en 1812. Mémoires et Documents : Libelles politiques jetés sur les côtes de France en 1808 et en 1812, par Eugène Lomier. (A rapprocher des campagnes de Presse actuelles.) Bulletin historique : Constitution de l'histoire scientifique de la guerre de 1914-1915, 1re *étude*, par Edouard Driault.

EDMOND BARTHÈLEMY.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Troie, la Guerre de Troie *et les origines préhistoriques de la question d'Orient*, par Félix Sartiaux. Hachette, 5 fr. — M. Félix Sartiaux, auquel nous devons déjà des travaux d'archéologie sur l'*Ancienne et la nouvelle Phocée*, sur *les sculptures et la restauration du Temple d'Assos en Troade* et un recueil de conférences sur *les Villes Mortes d'Asie Mineure*, vient de publier un travail curieux et que les événements d'Orient ont rendu en somme d'actualité, — s'il est permis de s'exprimer de la sorte à propos d'événements, de faits qui nous reportent à 1.500 ou 2.000 ans avant l'ère chrétienne. C'est un livre d'étude consciencieuse sur *Troie, la Guerre de Troie et les origines préhistoriques de la question d'Orient*, — volume abondant, illustré de photographies, d'un plan de la ville et de cartes régionales, — et qui donne, avec le résultat des recherches de l'auteur, un résumé des travaux plus anciens, fort nombreux déjà, concernant la Troade et son rôle aux époques les plus reculées. — Nous retrouvons ainsi la question d'Orient, le problème du libre passage des Détroits dès la préhistoire, — tant il est vrai que les mêmes situations se retrouvent périodiquement, ont été établies géographiquement dès les origines de l'humanité, et que des causes analogues demandent, en somme, des solutions identiques.

On a fait déjà nombre de recherches sur le peuple et la civilisation des Hittites, qui paraissent avoir occupé une partie de l'Asie Mineure, à peu près du XVIe siècle jusqu'au XIe, et peut-être jusqu'au VIIIe avant notre ère. Les populations qui occupaient la Troade semblent avoir été formées d'un mélange d'éléments locaux, asiatiques, avec des peuplades de race thraco-phrygienne qui envahirent le pays. — Troie, dit M. F. Sartiaux, dut être un point de contact entre l'Orient et

l'Occident, entre les peuples issus du Nord des Balkans et ceux d'Asie Mineure, — de Phrygie et d'Arménie. Priam et les chefs troyens étaient de même race que les confédérés hellènes qui vinrent attaquer la ville, — ce qu'atteste dans l'*Iliade*, qui retrace en somme leur histoire, l'identité des mœurs, des pratiques, des idées. L'habitation, les costumes, les armes, les conceptions religieuses, le culte, les rites funéraires, la mythologie des deux côtés sont les mêmes, — et d'ailleurs il n'y a pas, dans ce que rapporte le vieil Homère de leurs démêlés, de haine de peuple à peuple, de distinction entre Grecs et Barbares. La Guerre de Troie, que nous raconte le poème peut être considérée au moins comme une image de l'expansion achéo-éolienne, et qui a été cencentrée sur un épisode unique. Mais cet épisode se trouva avoir posé la question d'Orient au crépuscule de l'Histoire, et fut sans doute le premier acte de la lutte séculaire, et que nous voyons reprendre encore, pour la possession des terres riveraines de la Propontide et des Dardanelles.

§

Les fouilles de Schliemann furent poursuivies à partir de 1870, mais sans méthode, — dans l'intention surtout de retrouver les trésors de Priam, et beaucoup plus pour illustrer les récits d'Homère que pour accomplir une œuvre véritablement scientifique. Schliemann, du reste, mourut sans avoir mis au jour, malgré les apparences, la cité qu'il cherchait, et conduits sans discernement ses travaux ont fait disparaître les vestiges peut-être les plus intéressants de la Troie historique. De plus, il faut dire qu'ils n'ont jamais été complets : l'Acropole n'a pas été dégagée entièrement; on n'a étudié ni l'enceinte du côté occidental, ni les tombes des anciens Rois; la ville basse enfin, qui s'étendait au pied de la citadelle ou de la cité fortifiée, n'a été l'objet d'aucune étude. — Mais il y a dans les ruines de Troie. — si l'on étudie simplement la ville murée, — jusqu'à neuf couches superposées de décombres, et peut-être douze, ont cru pouvoir affirmer quelques chercheurs. La plus ancienne, au niveau du roc, peut remonter à l'époque néolithique, à l'âge du cuivre et du bronze, et approximativement entre 3.000 et 2.500 avant Jésus-Christ. La deuxième couche est de l'âge du bronze et a donné abondamment des objets de ce métal; d'autres en or et en argent, des bijoux et des poteries. A deux reprises, a-t-on constaté, les fortifications du lieu ont été refaites, remaniées et agrandies, la ville ayant été incendiée, comme il appert des bois calcinés, des pierres noircies, même des briques vitrifiées qui s'y trouvent. C'est cet établissement que Schliemann a voulu prendre pour la Troie d'Homère; il remonte à une époque approximativement comprise entre les années 2.500 à 2.000.— Au-dessus se rencontrent les débris de trois installations successives, mais peu importantes, qui peuvent

dater de 2.000 à 1.500. La sixième couche est enfin celle de la ville de Priam et d'Hector, détruite systématiquement par le fer et le feu. Ses murs entourent — en partie du moins — la ville préhistorique; au-dessus du rempart, on découvrait deux ou trois terrasses où s'élevaient des habitations, peut-être des temples, les palais du Roi et des seigneurs. De tout cela, il n'est rien resté. Au VII^e^ siècle, lorsque des colons grecs élevèrent, tout proche, les villes de Sigeion et d'Achilléion, ils utilisèrent les débris de la VI^e^ couche, — dont quelques-uns ont été retrouvés en place. L'époque romaine, enfin, aplanit la colline pour y établir un sanctuaire. Mais la pioche de Schliemann a complété la destruction de la cité homérique, sans arriver aux restes qu'il cherchait.

Au-dessus de cette zone, on trouve une couche de débris, — la septième, — datant de la colonisation grecque (VIII^e^ s.); sur cela encore étaient des vestiges se rapportant à une colonisation des Grecs de Tenedos et de Lesbos, peut-être originaires de la Locride. C'est de cette période que datait le temple que remplaça ensuite, et sur les mêmes fondations, un temple romain. Alexandre, ou plutôt Lysimaque, après la bataille d'Ipsos (314), aurait fait reconstruire la ville basse, — mais qui paraît n'avoir jamais été qu'un grand village. Plus tard, lors de l'occupation romaine, Sylla et Auguste pensèrent rétablir la vieille Troie, et l'on y releva le temple qui dominait le lieu, en souvenir des origines quasi légendaires de Rome. On sait enfin que Constantin voulait y bâtir la ville qui devint ensuite Byzance, et que Julien l'Apostat, qui pensait rénover les cultes morts du paganisme, y vint l'an 355.

§

Cependant il faut indiquer que certaines périodes n'ont laissé à l'emplacement de Troie que des traces peu importantes. Les restes de la forteresse préhistorique, toutefois, sont très apparents. Solide, mais de petites dimensions, elle n'avait que 100 m. de diamètre, 3 à 400 m. de circonférence. On y a relevé la place de deux portes, — qui d'ailleurs auraient été déplacées au cours du temps — et la hauteur des murs de pierres, très inclinés, atteint 10 m. en certains endroits sur une épaisseur de 4 à 5 m. C'est la partie centrale de la ville. Au-dessus de la muraille de fond s'en dressait une autre, en briques durcies au soleil et qui devait dépasser 3 m. sur une épaisseur allant de 3 à 4; elle pouvait être couverte par une galerie voûtée. — A l'intérieur, les maisons étaient toutes isolées les unes des autres par des ruelles; des dépôts d'orfèvrerie et d'objets précieux, plus anciens que la Troie de Priam, y ont été découverts, — vases d'argent et d'or, plats en cuivres, armes, broches, boucles et torques, même deux diadèmes en or fait de chaînettes avec pendeloques, des bracelets, des épingles d'or, enfin des haches, couteaux

lances, poignards, de la céramique, etc. — La ville dont Homère raconte le siège s'étendait autour de la première, au moins pour les trois quarts de l'enceinte déblayée; elle avait un diamètre de 200 m. et une circonférence de 600, soit une superficie de 3.000 m. carrés ; mais sa situation la rendait surtout importante. On y a retrouvé trois portes avec des tours de flanquement, à peu près dans l'axe de la ville intérieure, pour celles du sud du moins. La muraille est faite de gros blocs en appareil régulier, sur une hauteur de 6 à 10 m. avec 5 m. d'épaisseur ; mais elle est moins inclinée que celle de la vieille ville. Au-dessus se dressait de même un mur de briques qui fut ensuite remplacé par des pierres et dont on a retrouvé des fragments ayant une hauteur de 2 à 3 m., Un chemin de ronde y circulait, d'une largeur de 3 m. et aux angles du mur de pierres étaient des contreforts peu saillants, qui semblent n'avoir jamais eu qu'un rôle décoratif. — A l'intérieur, les maisons, comme nous l'avons indiqué, étaient portées par des terrasses ; les rues étaient disposées en rayons et convergeaient vers le centre de la ville, où se trouvaient les palais et les temples. Un large chemin avait été ménagé à l'intérieur du mur et devant les premières habitations. — L'action destructrice de l'ennemi a été constatée par la démolition en partie du rempart et surtout des maisons, rasées au niveau du sol. Toutefois cette partie de la ville et les couches correspondantes se sont trouvées, au cours des fouilles, moins riches en armes, bijoux, vases, etc., que les zones plus anciennes. C'est que, durant le siège, toutes ces richesses avaient été vendues ; le peu qui restait fut pillé ensuite par les vainqueurs. — Quand vinrent les Romains, nous avons vu qu'ils aplanirent la partie supérieure de l'Acropole et substituèrent un large plateau soutenu par de gros murs à la ville en terrasses. Mais de cette période il n'est resté que le tracé du temple et les vestiges d'un autel extérieur. Les conquérants avaient établi à l'emplacement du rempart sud un théâtre qui n'a pas encore été déblayé ; devant le temple, un puits avait été couvert d'une lanterne circulaire, avec colonnes de marbre. Du côté du théâtre était encore le Bouleutherion, à cheval lui aussi sur l'emplacement de la muraille mycénienne, — édifice à gradins où se réunissaient les magistrats, etc... Mais il est assez difficile d'imaginer l'état ancien des lieux, — surtout d'après des photographies. Troie n'a laissé, en somme, que des décombres, — qu'on qualifie porte, rampe et muraille, tour, mur d'enceinte, maisons, etc..., mais plutôt avec complaisance.

§

Les faits exposés ramènent cependant M. F. Sartiaux à discuter les origines et la valeur documentaire de l'*Iliade*. On en a fait une suite de rapsodies, de chants populaires, simplement juxtaposés ; puis on a voulu que le poème ait comporté un noyau primitif au-

tour duquel seraient venues se grouper diverses parties ; enfin, on crut devoir admettre qu'il y avait là une œuvre originale, mais qui s'était altérée au cours du temps. Certains encore ont pensé qu'il c'était l'œuvre d'un seul auteur, mais qui avait utilisé des morceaux plus anciens. — On complète peu à peu, toutefois, les premières données recueillies sur la civilisation mycénienne, qui a été beaucoup plus importante et a joué un rôle autrement considérable qu'on ne l'avait d'abord pensé. Il paraît admis maintenant que l'*Iliade* donne aussi une image exacte de la Grèce vers le temps où fut déclarée la guerre de Troie, et que le document remonte à l'époque archaïque, à l'âge achéen. M. F. Sartiaux établit que le poème appartient à une époque intermédiaire entre l'âge mycénien qu'il décrit sans en rendre absolument la physionomie, et l'époque grecque archaïque des VIIIe et VIIe siècles ; il se rapporterait à une société qui devait être contemporaine des premiers établissements grecs en Asie-Mineure, — c'est-à-dire aux Xe et IXe siècles. — Les circonstances multiples du récit sont étudiées longuement ensuite par M. F. Sartiaux, surtout au point de vue de la topographie. La Troade comprenait tout le nord-ouest de l'Asie-Mineure, entre l'Hellespont, la mer Egée et le golfe d'Adramytte, avec une limite orientale que traçait, peut-on croire, la vallée de l'Aisopos (Gönen Tchaï) et une ligne partant de la source du fleuve pour aboutir à la plaine de Thèbes, région surtout montagneuse dominée par le massif du mont Ida et ses ramifications, qui divisent le pays en Troade du Nord et Troade du Sud. Là s'élevaient des villes comme Dardania, Zeleia, Adrastir, Percote,— dont la dernière, qui a surtout été étudiée, révèle l'existence de maisons mycéniennes. Les chefs des peuplades de la contrée formaient alors une sorte de société féodale qui se groupait autour de Troie, la citadelle. — Quant au rôle historique joué par la métropole et qui peut expliquer l'expédition des Achéens, il paraît avoir été celui d'une ville forte commandant l'accès des détroits : ce fut le Constantinople de la période pré-hellénique, qui détenait la clef des mers intérieures et devait être vaincue pour donner aux Grecs le libre passage vers le Pont-Euxin. La question de Troie, c'était déjà le problème oriental. L'embouchure du Scamandre était le repos, le refuge nécessaire pour les navires qui remontaient vers la Mer Noire. Les escales réparties jusqu'à l'Aisopos pouvaient arrêter le commerce au passage et prélever de lourds tributs. Ce fut le secret de la puissance et de la prospérité fabuleuses de Troie, et la raison véritable des Grecs qui entreprirent sa destruction. — De même, le catalogue des peuples alliés des Troyens, ou intéressés à la conservation de leur puissance, tant qu'ils vinrent combattre à leurs côtés, — peuples de Thrace, du Pont-Euxin, de la mer Egée, — indique quelle fut l'importance qu'atteignit ce duel légendaire. C'était

l'hégémonie de la ville de Priam que les Achéens voulaient détruire. Derrière le motif romanesque donné à la lutte, — l'enlèvement d'Hélène, qui peut-être servit de prétexte, — il y a des raisons économiques, la forme sans doute la plus ancienne de la lutte pour la possession des détroits et, ramené ainsi à ses proportions véritables le premier épisode connu de la question d'Orient.

Telle est — sous l'aspect d'un résumé sans doute trop rapide — la thèse qu'a développée M. F. Sartiaux dans son livre sur *Troie*. J'ajoute qu'il contient nombre de choses secondaires, que j'ai dû élaguer pour m'en tenir aux arguments et faits principaux. — Lorsqu'on remonte la chaîne des âges, qu'on se penche sur les puits de fouilles et qu'on essaye de compter les générations qui laissèrent des traces de leur existence aux plus vieilles époques de l'Histoire, on voit d'ailleurs se reculer de plus en plus le problème des origines humaines. Les plus anciens empires asiatiques qu'on connaissait autrefois ont été précédés d'organisations plus anciennes encore, et dont les vestiges se révèlent après des milliers d'années. C'est le royaume des Hittites, dont parle M. Sartiaux ; ce sont les établissements que révèlent les fouilles de Chypre ; c'est le royaume d'Elam la Susiane fouillée par la Mission Morgan, et peut-être contemporaine des premiers empires de Chaldée... Un demi-siècle de grattages, principalement sur les terres d'Asie, a déjà renouvelé ce qu'on croyait savoir des origines de la civilisation. On commence seulement à comprendre aujourd'hui l'intérêt de ces recherches, — et la chose la plus certaine qu'on en puisse dire, c'est surtout que le Monde est bien vieux.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue de Paris : la guerre aux Dardanelles. — *Le Correspondant :* la guerre vers Saint-Mihiel ; les détrousseurs et les assassins de blessés ; mot d'un médecin allemand. — *La Revue de Paris :* un article de M. de Miomandre sur Remy de Gourmont. — *La Revue hebdomadaire :* les prisonniers défilent à Metz. — Memento.

Nous croyons bien faire en réunissant ici quelques témoignages de combattants ou d'hommes que leur devoir mêle à ceux-ci. Ils apportent, d'abord, la vérité. Ensuite, leur accent est une protestation contre les chroniques mal écrites, bassement pensées, de ces papelardes gens qui, pour avoir passé trois minutes dans une tranchée, — en sinistres « voyeurs », — glorifient la guerre, et chantent sa beauté, — et dont plusieurs se présenteront demain aux suffrages de l'Académie Française, avec ce titre suprême à ceindre l'épée !

Ah ! combien de ces auteurs légers repentis et changés en mora-

listes officiels de la France, ou qui se croient les indispensables excitateurs de son énergie, — combien seulement sont pères de famille ? Même pas ce devoir-là ! Ils n'ont jamais rien fait de propre pour la collectivité nationale. Ils ont risqué de précipiter la pourriture d'une bourgeoisie déjà malsaine, par leur lâche philosophie d'amuseurs veules. A tous, on serait tenté d'appliquer ce mot d'une femme de beaucoup d'esprit jugeant l'un d'eux, qu'elle avait trop bien connu pour accepter de le connaître toujours :

— Un tel, il sent mauvais du cœur !

Un lettré, un homme fin, un homme de cœur, certainement, ce médecin militaire dont les notes prises aux Dardanelles, de mai à octobre derniers, paraissent dans **la Revue de Paris** (15 décembre).

Voici ce qu'il a vu, le 26 mai, dans la presqu'île de Gallipoli :

C'est une chose formidable : cinquante des nôtres, capote gris-bleu, sont là, coude à coude, comme à l'exercice, en regardant l'ennemi. Ils ont le fusil en avant, bien dans leurs mains : ils sont morts là, tous ensemble, asphyxiés en même temps par un obus, ou criblés par les mitrailleuses. D'abord, on jurerait qu'ils ne sont pas morts, et qu'ils vont se lever ; mais, en regardant mieux, on distingue des cadavres qui se sont ouverts... La brise est chargée de senteurs épouvantables.

La guerre, c'est encore ceci :

Au moment où, debout, je tendais un papier à mon caporal secrétaire S.., une détonation se produit. Ce fut subit. Un grand nombre d'événements suivirent en quelques secondes. Je les résume en une phrase : un obus de 77 venait d'éclater au milieu de nous, tuant deux hommes, en blessant quatre. Voici ce que j'ai ressenti. Je n'ai pas vu l'éclair, ni l'ensemble de la scène, j'ai entendu un bruit, très fort sans doute, mais pas plus que d'habitude, quand un obus éclate dans le voisinage. J'ai fait un léger appel à ma volonté pour rester insensible, ne pas broncher et continuer comme si de rien n'était. Mais, en face de moi, séparé par une table, je vois un homme qui chancelle et, un peu vers ma droite, un autre qui perd abondamment du sang à la figure. Il s'élance dehors, et je le suis au jet du sang. J'avais aperçu en sortant deux masses qui s'effondraient. Je m'occupe surtout de l'hémorragie à arrêter. J'y parviens, non sans peine. Un médecin auxiliaire était accouru sur les lieux ; j'avais appelé des brancardiers et des voitures. Après en avoir fini avec l'hémorragie, je passe à un autre blessé. Des éclats de shrapnell ont fracassé la poitrine, traversé l'épaule gauche et le bras. Je le soulève de sa couche de sang. Je le ranime et je lui fais un pansement. Il est courageux, il ne se plaint pas, il s'inquiète de ses camarades. Le troisième a reçu dans la hanche un éclat qui a pénétré dans le ventre, et puis un autre éclat qui a éraflé le crâne. Il parle, mais déjà une pâleur fatale le gagne. Le quatrième a été tué raide sur place. Il y en avait encore deux. Je ne veux pas insister, quatre sont morts.

Ce n'est pas un civil, — c'est un militaire, et un brave, qui écrit :

« A la guerre, je crois qu'il ne faut jamais s'attendrir. » Mais, quelques lignes au-dessous, il évoque sa femme qu'il aime et il avoue : « Que valent les combats et la gloire, et tout au monde, puisque dans un baiser on oublie tout ce qui existe. »

Cap Eski Hissarlick, 16 juillet 1915.

Mon régiment est en première et deuxième ligne. Un bataillon seulement occupe des tranchées avancées. Je suis allé les voir ce matin pour réorganiser le service, répartir les médecins, etc. Quelle odeur dans toute cette glorieuse humanité ! Quand cela ne sent pas franchement quelque chose, cela tourne au cadavre. Il y a des parapets qui sont faits de cadavres. On a jeté de la terre dessus, de la chaux, du crésyl, etc., mais, quand une balle dérange la belle ordonnance, crève une peau trop Gonflée, cela devient immonde. Dans une tranchée, on marchait sur des planches qui rebondissaient très élastiques sur des cadavres turcs.

Depuis hier, les monitors anglais (cuirassés à fonds plats) ont fait leur apparition. Ils ont tiré dans la nuit sur Erenkeui et le fond de Kévérèz Déré, du côté de Saros, à travers la presqu'île, et au-dessus de nous. Quel vacarme ! Pauvre Erenkeui. C'était délicieusement pittoresque, cette ville étagée sur l'Hellespont. On n'y avait pas touché jusqu'ici, mais, à présent que c'est commencé, gare ! Pauvre chère beauté !

« Pauvre chère beauté ! » Que ce cri simple est pénétrant ! Partout où elle est encore, la beauté émeut ce médecin militaire. Il « croit » qu' « il ne faut jamais s'attendrir à la guerre » et voici une de ses notes :

Je m'arrête plus avant à causer avec nos braves troupiers. Ils sont magnifiques d'entrain, mais bien amaigris, ruisselants de sueur, sales dans leurs effets usés et tachés. Par une chaleur épouvantable, dans une poussière aveuglante, avec des essaims de mouches autour d'eux, ils respirent un air saturé de cadavres et de putréfactions innommables. Cher petit troupier, qui fais l'histoire dans ce fumier, comme tu devrais être aimé ! Bien sûr, on ne lui prépare point le Panthéon, s'il crève tout à l'heure, et son pays ne l'admire point, puisque son calvaire est appelé couramment « la marche triomphale sur Constantinople » ! Par bonheur, il écrit lui aussi dans son immonde repaire et la petite, la payse qu'il aime, lui répondra de belles choses naïves, par quoi s'accomplit le miracle du courage.

Et pour finir, voici qui contient plus de grandeur vraiment épique que tous les poèmes guerriers de MM. Jean Aicard et autres.

« Le plus courageux de tous les hommes du régiment », tel était l'adjudant-chef G..., tué le matin du 28 août 1915 :

Tout le régiment était en première ligne. Le cadavre lamentable de G..., inondé de sang, attendait dans un coin au cimetière de la baie de Morto. J'ai surveillé moi-même le creusement de la tombe et, quand cela a été terminé, on a doucement étendu dans le fond le brave adjudant-chef. Personne pour rendre les honneurs. Le régiment était occupé et trop loin ! Alors, j'ai demandé, tout à côté, des volontaires. Il est venu des cuisiniers, des mitrailleurs, des fantassins et des artilleurs. Les équipements étaient

sales et dégoûtants, les fusils rouillés. Un sergent de la territoriale a commandé le maniement d'armes rituel, et c'était très bien quand même.

§

La guerre, nous la voyons aussi dans le « Journal d'un grand blessé » : M. Ch. Hennebois, que publie **le Correspondant** (10 décembre).

6 octobre 1914. — La vie de guerre a commencé. Obus deux fois par jour, à l'heure des repas. Corvée à chaque instant. Mes nouveaux camarades, dès qu'ils ont appris par le chef que j'étais volontaire, m'ont décrété de prise pour tous les travaux ennuyeux. Un berlingottier du Midi me l'annonce en ces termes : « Tu comprends, toi, mon vieux, tu pouvais y couper! Tu ne l'as pas voulu. Eh,bé! ce n'est pas pour rester planté comme un piquet devant notre marmite. Va chercher à bouffer!... Et après le premier combat, tu me donneras des nouvelles de ta volonté de servir, et peut-être de quelqu'un de tes membres... Allons! ouste, mon vieux! »

Et je fais des corvées. Le matin, à sept heures, je fais deux kilomètres pour aller à Fresnes chercher de l'eau. Les courroies de neuf bidons aux épaules, une marmite à chaque main, je descends et remonte l'affreux petit sentier qui court à travers bois. C'est pénible et glissant. A peine arrivé, on me cueille pour coller de la terrre contre les branchages serrés de la cabane du sergent ; après celle-ci vient le tour du grand chef. Ensuite, c'est le bois, ensuite l'ordinaire. On me donne un piquet pointu, et je m'en vais à mille mètres chercher une cuisse de bœuf, que je rapporte sur l'épaule, le piquet passé à travers, la chair sanguinolente roulant sur ma belle capote. Après cela encore, je vais à la maraude.

— Nous avons besoin de patates! Grouille-toi! grouille-toi!

Et je « grouille », je « grouille » ; mais il me tarde un peu d'apercevoir l'ennemi. Ce sera plus intéressant. D'autant qu'en échange de mes services je n'ai droit, pour coucher, qu'à un tout petit demi-mètre du sol, la tête abritée de la pluie, les pieds en travers de la porte.

Six jours après, durant une attaque de nuit, M. Hennebois est blessé. C'est le 12 octobre. Le lendemain, il est encore sur le champ de bataille. Il a une jambe fracturée. Il voit :

Je vis, dans le matin blafard, et à travers la brume qui s'élevait du sol, trois patrouilles ennemies parcourir le terrain. Des blessés de la veille les appelaient de loin et demandaient à boire. Les Allemands les achevèrent à coups de crosse de fusil ou bien de baïonnette, puis les dévalisèrent. J'ai vu cela à quelques mètres. Un groupe de sept ou huit hommes, abattus dans la nuit par quelque feu croisé des mitrailleuses proches, se trouvait à cet endroit-là. Plusieurs vivaient encore, puisqu'ils suppliaient les soldats. Ils furent achevés comme je viens de dire, fouillés et mis en tas. Aux cris qui me parvinrent d'autres parties du champ, aux rires suivis de coups sourds, au silence qui succéda, je compris sans difficulté que d'autres malheureux avaient le même sort. Je ne dirai pas mon angoisse. Je crus ma dernière heure proche et, si j'élevai mon âme à Dieu, ce fut moins pour le supplier de préserver mes jours, — j'espérais si peu à cette heure, — que

pour lui demander d'atténuer et de guérir la douleur réservée aux miens. Je me préparai à mourir. Des pas résonnèrent bientôt, au-dessus de moi, sur la gauche. J'avais, la minute précédente, décidé de mourir en brave, traitant de lâches, d'assassins ceux qui prostituaient en des gestes pareils l'humanité la plus sacrée. Une volonté bien plus forte ferma soudain mes yeux. Tout mon corps se raidit et je demeurai immobile. Les Allemands me crurent mort. D'un violent coup de botte, l'un d'eux me retourna, puis des mains avides, brutales, fouillèrent mes effets. Je sentis qu'on prenait ma montre, portée au poignet à l'aide d'un bracelet de cuir, mon porte-monnaie très modeste contenant un peu d'or et mon couteau à plusieurs lames acheté à Toulouse, la veille du départ. Mon portefeuille et mon crayon, un carnet contenant des notes, glissés précédemment entre ma chemise et la peau, échappèrent seuls aux recherches; puis ma blague à tabac, mes feuilles et mes allumettes glissés sous le mouchoir, dans la poche de droite. Les pas s'éloignèrent alors; mais je demeurai immobile. Je me sentais perdu. Après cette patrouille, une autre passerait.

Il est épargné, ayant pu s'adresser, en allemand, au chef de la prochaine patrouille : un étudiant bavarois. Par les soins de celui-ci, M. Hennebois est enfin relevé par des brancardiers ennemis, le 16 octobre, à 3 heures. Hospitalisé à Saint-Mihiel, on l'ampute de la jambe droite et il est transporté dans une ambulance près de Metz. Il y a le bon médecin et le médecin cruel. Celui-ci, le docteur Orth, affame les blessés. Il a « le génie des inventions mauvaises ».

Les doigts du docteur sont des griffes. Ils excellent à découvrir, dans un porte-monnaie, les quelques pfennigs défendus dépassant la somme permise. (Les blessés français ont le droit de posséder sur eux 3 marks.) Malheur à l'imprudent qui s'est mis dans ce triste cas. La prison lui est réservée, et quelle que soit sa blessure. Le docteur Orth est diabolique. Il a le génie positif des inventions mauvaises, des trouvailles, des punitions que rien ne légitime. Avez-vous faim, parfois ? Votre dîner fut maigre. Ce soir, vous pensez avoir mieux. Mais le docteur Orth a veillé. Il s'en va aux cuisines, donne bientôt ses ordres, et les blessés reçoivent pour apaiser leur faim, au lieu de la soupe attendue, un bol de thé, sans plus. Ils dormiront mieux, n'est-ce pas ?...

D'ailleurs n'est-ce pas lui qui me déclarait ce matin, de l'air méprisant d'un vainqueur : « Nous ne vous devons que la vie ; et encore, parce que nous le voulons bien ! »

Ce mot est un des plus atroces qu'on ait rapportés, de l'ennemi.

§

M. Francis de Miomandre publie dans **La Revue de Paris** (1er janvier) un essai sur « Remy de Gourmont », qui est d'un critique de tout premier ordre.

Par ces temps effroyables, c'est une consolation relative, mais une consolation réelle, que de voir, dès la mort, Remy de Gourmont grandir à sa propre taille, au-dessus des meilleurs de notre littérature. Tels autres, qui jouissaient des honneurs, des places, de l'importance

sociale qu'elles attribuent, s'en sont allés, dans le silence, à leur néant. Il semble que le brutal vacarme de l'Europe ait incité à reconnaître la valeur de la pensée, de l'art, de l'indépendance exemplaire d'un Gourmont. Lui qui n'avait plus rien demandé à ses contemporains, ayant obtenu d'eux la liberté d'écrire et de lire, il les oblige, parce qu'il n'est plus, à mesurer ce qu'il leur a donné de très précieux et d'immortel. La presse même a regretté la mort de Gourmont plus que celle du plus fameux des académiciens morts depuis la guerre !

C'est en écrivain très artiste que M. de Miomandre définit le style de Gourmont :

Quel que soit en effet son talent de poète, de conteur, de romancier, de philologue, de critique, ce que l'on admire le plus en Remy de Gourmont, c'est la qualité de son style. Et avec juste raison. Car on acquiert bien des choses, et on peut imiter bien des manières, mais on ne se fait pas un style. On l'a tout de suite. Dès ses tout premiers ouvrages, les plus perspicaces devinèrent quel maître serait Gourmont. Il ne faut pas être dupe ici de certaines formules précieuses, contournées, obscures, sacrifice aux modes du moment, mais bien plutôt admirer au contraire avec quelle rapidité la syntaxe, robuste et vivante, dégage sa souple ligne latine des oripeaux brillants qui la voilent. Dès *Lilith* elle est nue, parfaite et classique. Je l'ai dite latine expressément, et non française, parce que Gourmont fut, avec Mallarmé et quelques autres, un des écrivains les plus attachés à redonner à la phrase analytique française, dans la mesure où s'y prêtait son génie, la flexible articulation, l'attaque mordante par l'inversion, les retours, tout l'onduleux de la phrase synthétique latine.

La propriété des termes n'a pas de secret pour lui : jamais un mot blafard, inexpressif, ou de douteuse formation ne vient ternir la netteté du discours, qui supporte aisément la double épreuve de la lecture et de la méditation. L'expression adhère à la pensée avec une apparence d'exactitude absolue, encore renforcée par l'allure décidée de la phrase elle-même, qui jamais ne traîne perdue à la recherche d'une image. Gourmont sait toujours parfaitement ce qu'il veut dire, et ses plus longs circuits, lorsqu'il semble oublier son but, ne l'y ramènent qu'avec plus de force. Si cela ne devait m'entraîner trop loin, j'aimerais montrer que dans ce style où « l'idée s'incorpore » si étroitement « à son mouvement », comme dans les cellules de ce cerveau si sensible, ce sont les images qui sont maîtresses ; et montrer aussi comment elles imposent à la phrase qui les exprime le rythme infiniment délié de leurs associations subtiles, de leurs fuyantes analogies, et comment à leur tour elles subissent l'influence du mouvement ainsi créé par elles. Ce sont choses que l'on vérifie aisément à la lecture, mais dont l'analyse gâterait le plaisir qu'elles donnent. Un artiste comme Remy de Gourmont est extraordinairement sensible à ses réactions aux réciprocités infinies, et c'est merveille comme son écriture classique et lucide s'est prêtée à en exprimer les nuances, qui eussent plutôt semblé du domaine de l'écriture compliquée.

Mais toutes ces explications n'expliquent pas l'essentiel. Il rayonne autour des mots, autour des phrases comme une atmosphère invisible, un enchan-

tement que l'on subit avec douceur et qui dérobe toujours son secret lorsqu'on croit l'avoir saisi. C'est une harmonie à la fois intellectuelle et musicale, je ne sais quoi, qui force à dire que le style de Gourmont est d'un magicien.

Et voici, à propos de *Pendant l'Orage*, la belle page qui termine l'essai de M. de Miomandre :

Dans tout ce livre pieux et grave se fait jour, avec une pudeur pathétique, un patriotisme d'autant plus pur qu'il n'avait jamais eu l'occasion de s'exprimer directement. C'est que Gourmont, comme tous les êtres très délicats, éprouvait une répugnance particulière à faire étalage de ses sentiments profonds. Il ne lui avait jamais semblé nécessaire de faire à sa patrie la déclaration publique d'un amour dont sa vie même et son labeur énorme étaient la preuve quotidienne et silencieuse. Artiste, il servit la langue et, philosophe, la pensée du cher pays de France.

Il ne faut pas omettre d'ailleurs que, à mesure qu'il s'avançait dans la vie, Gourmont, sans prendre précisément parti dans les questions de la politique, s'y intéressait, et s'amusait à en débrouiller les problèmes. Ceux qui ont suivi sa collaboration proprement journalistique savent l'évolution qu'il avait accomplie dans cet ordre d'idées, et cela, bien entendu, sans rien renier de ses tendances d'humaniste et d'aristocrate. Et, quoique *Pendant l'Orage* soit un livre que les plus terribles des circonstances aient suscité, il est aussi l'aboutissement logique d'un mouvement de pensée très normal, et la preuve suprême, à défaut d'autres, que l'auteur ne fut nullement un abstracteur de quintessence, un égoïste penseur de tour d'ivoire, mais un vrai contemporain, fraternellement soucieux de nos joies et de nos angoisses. Et si j'avais à résumer d'un mot mon opinion, je dirais qu'en écrivant *les Chevaux de Diomède*, *le Chemin de Velours*, *les Epilogues*, *l'Esthétique de la Langue française*, *Une Nuit au Luxembourg*, *la Culture des Idées*, *les Lettres à l'Amazone*, Remy de Gourmont a servi sa patrie à sa manière, qui n'est pas à la portée de tout le monde, en lui dédiant sans réserve son génie subtil, sa vie et toute son œuvre : quarante beaux livres chargés de pensée, de science et de rêve, dans une langue magique.

§

La Revue hebdomadaire (18 décembre) : « Choses vues à Metz pendant la guerre », par « un Français de Metz ».

Ceci est un souvenir d'août 1914 :

Un jour on vit défiler dans les rues deux pioupious français encadrés de quatre Prussiens en armes. Le spectacle était ridicule ; il l'était tellement qu'un brave homme d'ouvrier, un Allemand un peu pochard, se mit en devoir d'emboîter le pas au peloton en murmurant à mi-voix : *Ein Tausend, zwei Tausend* (un mille, deux mille).

C'était une allusion aux deux prisonniers que le prochain communiqué allait transformer en un nombre beaucoup plus considérable.

A plusieurs reprises le sergent chef du peloton intima à l'importun l'ordre de se taire et de s'éloigner, ce que celui-ci se garda bien de faire. Il suivit et, en élevant le ton, poursuivant son idée, il continua sans désemparer : *Ein Tausend, zwei Tausend.*

Agacé, le sergent profita de la première rencontre d'un agent pour se débarrasser du gêneur.

— Débarrassez-moi de cet homme-là, dit-il à l'agent ; il m'obsède depuis une heure en disant : *Ein Tausend, zwei Tausend.*

— Que prétendez-vous dire par là ? demanda l'agent.

Fixant l'un après l'autre les deux prisonniers français, sans s'expliquer davantage, l'homme continua, imperturbable :

— *Ein Tausend, zwei Tausend.*

— Je vous arrête, fait l'agent. Suivez-moi au poste.

— *So jetzt drei Tausend* (maintenant cela fait trois mille), réplique le délinquant sans se déconcerter, et il emboîte le pas à l'agent, tandis que le rassemblement s'amuse beaucoup de l'incident.

§

MEMENTO.— *La Grande Revue* (décembre). — M. Julien Luchaire : « La Guerre vue de Sicile. » — M. Marcel Boulenger : « Souvenir du Valois envahi. » — M. J. Bompard : « Les Journaux du front. » — Mme Pauline Valmy : « La Guerre et l'âme des femmes. »

La Revue (1-15 janvier) : — M. Jean Finot (avec collaboration de la censure) : « John Bull, réveille-toi ! » — Historicus : « Le Jugement dernier. » — M. E. Petit : « L'Ecole et la guerre. » —M. A. de Laigue : « L'Organisation allemande du pillage économique. »

La Revue Hebdomadaire (1er janvier) : — M. Francis Jammes : « Le Rosaire au soleil. » — M. H. Massis : « Vie d'Ernest Psichari. » — Ce qui frappe surtout, dans ce fascicule, c'est une œuvre de M. A. T'Serstevens : « Deux contes des jours fervents », d'une si riche pensée dans une forme si pure qu'ils offrent un exemple de perfection littéraire très rarement obtenue.

La Revue de Paris (1er janvier) : — M. E. Lavisse : « Bonne année ! » —« L'adjudant Benoit », par M. Marcel Prévost. — Comte Davin : « Les Corsaires allemands ».

Le Double Bouquet (janvier), qui avait cessé de paraître, reprend sa publication par un hommage à Emile Despax, suivi de fragments d'un « Clinias » de ce charmant poète. — Lire : « L'Etrange Automne », de M. André Germain; « En marge de Perséphone », par M. Ch. Derennes; « La rose bleue », par Mme Viviane Hérard; et des poèmes de MM. L. Cendré et P. Benoit.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

OPÉRA NATIONAL : *Mademoiselle de Nantes*, musique de Lully, Marc-Antoine Charpentier et Cesti.

Un événement s'est produit dans notre vie musicale : notre Opéra a rouvert ses portes. A vrai dire, entrebâillé serait plus exact, car il ne s'est risqué qu'à deux spectacles par semaine, le jeudi et le dimanche après-midi. Cette circonspection a probablement d'autres causes que celle que suggère une notice qui débute en ces termes :

Un trop grand nombre de familles françaises sont menacées ou frappées dans leurs plus chères affections pour que l'Académie Nationale de Musique et de Danse puisse recommencer encore ses représentations du soir. C'est à des jours moins troublés que nous remettons le soin de décider la date de notre réouverture. Dès maintenant cependant, il nous a semblé qu'un effort devait être tenté pour améliorer la situation des artistes privés du contact avec le public qui leur est nécessaire, pour ajouter une preuve à toutes celles que la France a déjà données de son énergie réparatrice et de sa confiance, enfin pour rendre au public et particulièrement à la jeunesse des spectacles qui ont leur valeur éducatrice comme ils ont leur beauté.

Or, en jetant les yeux sur les colonnes d'affiches ou sur un quelconque journal, on peut observer que plus de trente établissements donnent en ce moment des « représentations du soir » n'ayant, pour la plupart, pas la moindre « valeur éducatrice » et même en présentant parfois tout le contraire. La guerre a surpris notre Opéra en pleine crise, et on ne saurait méconnaître les difficultés d'une exploitation régulière de cet onéreux monument dans les temps où nous sommes. Il semble néanmoins que sa nouvelle direction n'ait pas reçu des pouvoirs publics les encouragements ou concours auxquels son rôle « éducateur » éventuel donnait droit à notre première scène lyrique. On contait même à ce propos que M. Viviani éconduisait naguère ceux qui voulaient l'entretenir de notre Opéra National avec une énergie toute waterlooenne. Mais peut-être fut-ce une légende, comme l'autre. Et d'ailleurs c'était sous le pontificat de Pie X. Cependant, à Berlin, l'Opéra Royal et l'Opéra Allemand n'ont pas un seul instant cessé leurs « représentations du soir », lesquelles, du 21 au 29 novembre dernier, comportaient *Fidelio*, *Lohengrin*, *les Contes d'Hoffmann*, *les Maîtres Chanteurs*, *Mona Lisa*, *Tristan et Isolde*, *le Trouvère*, *Carmen*, *Mignon*, *Parsifal*, *Tannhaeuser*, *les Noces de Figaro*, *Martha*, tandis que, m'écrit-on de Suisse, à Vienne on joue du Debussy, du Massenet, *Lakmé*, *Carmen* et *Faust*. Chez nous-mêmes, quoique à la vérité avec une affiche indigente, notre Opéra-Comique a réussi un « retour à l'état normal ». Seule, notre Académie Nationale de Musique et de Danse en est réduite aux expédients. Pourtant, la susdite notice énumère une troupe très suffisante, au demeurant, à l'exécution du répertoire, et surtout à une heure où on est prêt à toutes indulgences. On pouvait craindre, à priori, parmi l'élément masculin des choristes, des lacunes irrémédiables dues à la mobilisation. En inscrivant sur ses programmes le second acte de *Guillaume Tell*, presque entièrement composé de chœurs d'hommes, notre Opéra en a démenti l'hypothèse. Resterait la plausible pénurie de machinistes. Mais était-il impossible, en dix-huit mois, d'en rassembler et exercer le nombre réclamé par les dimensions du local ? Une telle situa-

tion serait une énigme, si notre Opéra disposait vraiment d'un répertoire capable de lui garantir des recettes corrélatives aux frais inhérents autant à son organisation qu'à l'édifice où le logea la facétie d'un mégalomane architecte. Malheureusement, en y interdisant Wagner, la campagne envieuse et stupide de MM. Saint-Saëns et Masson n'a pas seulement privé le public français de chefs-d'œuvre de la plus haute « valeur éducatrice », elle a enlevé à notre Opéra ses moyens d'existence aussi bien plus tard qu'aujourd'hui. Depuis plusieurs années déjà, l'expérience l'a démontré au guichet de la buraliste : alors que *Faust* même y décline, les seuls ouvrages wagnériens y atteignent ou frisent le maximum où trône imperturbablement *Salomé*. Et il en sera ainsi tant que les musiciens alliés n'auront pas fourni au théâtre des œuvres d'une beauté comparable ou d'un intérêt et d'une puissance analogues. Cela arrivera peut-être quelque jour ; on a bien des raisons de l'espérer, à tout le moins chez nous et chez les Russes. Mais, en attendant, le pas est difficile, et on conçoit l'embarras de M. Jacques Rouché. Lui aussi espère, au surplus. Il annonce « de l'inédit » promis par « tous nos compositeurs notoires », et c'est parfait. Toutefois, l'inédit s'avéra généralement dangereux à notre Opéra. Il est de fait que le seul qui ait bravé impunément l'acoustique et les autres inconvénients du lieu fut celui de Wagner et de Richard Strauss. Encore cet inédit était-il préalablement publié en partitions et connu des mélomanes. Pour hasarder au théâtre lyrique, et surtout à notre Opéra, les aléas qu'implique l'inédit, il faut un fond de répertoire constitué de chefs d'œuvre consacrés ou d'ouvrages assurés du succès, et désormais, bon ou mal gré qu'on en ait, chez nous comme dans le monde entier, ce fond est l'œuvre de Wagner. Si on n'y revient pas bientôt après la guerre, il serait vain de le vouloir dissimuler, notre Opéra désemparé serait rapidement acculé à la faillite. Les matinées si intelligemment organisées par M. Jacques Rouché le prouvent, bien involontairement sans doute. Parmi tous ces ouvrages, dont on égrène des fragments, combien seraient supportables aujourd'hui dans leur intégrité ? Bien peu, sinon incidemment, ménagés avec précaution, mais incapables, dans l'ensemble, de former un répertoire courant rémunérateur. Et c'est assez compréhensible. Le spectateur qui paie son billet au théâtre veut recevoir quelque chose en échange, et ce quelque chose, à l'Opéra, précisément depuis Wagner, est dorénavant de plus en plus « de la musique ». D'autre part, on ne lutte pas contre les faits, on n'annihile pas une évolution sensorielle. Les oreilles et les sensibilités accoutumées aux harmonies modernes ne peuvent guère ne point éprouver d'instinct quelque inconsciente déception en présence d'un art suranné. D'un passé même assez proche encore, seules les créations du génie résistent à l'épreuve, et, outre

que toujours elles ont été rares, à mesure qu'on s'éloigne du présent elles exigent le plus fréquemment une culture qui est loin d'être générale. Elles s'adressent à une élite qui ne saurait évidemment suppléer à la multitude au point de vue pécuniaire. Certes, Richard Wagner a compliqué le métier de directeur d'Opéra. En y installant, avec la symphonie, la vraie musique; en révélant, par surcroît, un art aussi brûlant d'ivresse dionysiaque que radieux de beauté apollinienne, il affina la réceptivité de cette multitude émue et exaltée qui, pour s'être abreuvée d'ambroisie à la coupe du dieu, regimbe à la piquette et, en dépit d'un rubescent cachet, boude même au bon ordinaire. M. Pedro Gailhard avait décidément raison : depuis Wagner, il y a un tas de musique qu'on ne pourra plus jamais jouer à l'Opéra. Et, si on n'y joue plus la sienne, le cas deviendra vite assez scabreux. M. Jacques Rouché a tourné pour l'instant l'écueil avec adresse. En face d'un « abonnement » sans doute en désarroi, il invita chez lui la foule en abaissant notablement le prix des places; et la foule afflua, ravie de l'aubaine impromptue. Dépouillé du plus sûr de son répertoire, M. Rouché traita ce peuple souverain en Majesté congrue, en lui offrant des spectacles coupés. Ce genre incohérent est le menu traditionnel des gala protocolaires. On peut douter qu'il soit idoine à renouveler bien longtemps des auditoires. Du moins satisfait-il ceux qui, pour le moment, sont mus principalement par l'idée « d'aller à l'Opéra ». Cependant ces représentations disparates ont à certains égards un intérêt singulier, qu'on n'aurait point imaginé peut-être de l'usage qu'on en fait d'habitude. C'est, en somme, une exposition qui devant le spectateur se déroule, une sorte de concours, où la comparaison est immédiate, et comparaison dans laquelle ne peut guère intervenir captieusement l'émotion, selon Gœthe, pathologique, issue proprement du drame, duquel on ne perçoit qu'un lambeau, qu'un tronçon isolé de l'intrigue. L'attention dispersée laisse l'esprit plus froid, plus libre de juger; de confronter les manières différentes d'exprimer des sentiments humains rendus ainsi plus ou moins généraux, anonymes, et, si l'émoi survient, plus apte à en démêler la source véritable. C'est ainsi qu'on put constater à quel ahurissant degré d'inanité calamiteuse se hissa sans effort l'*Hamlet* de feu Ambroise Thomas; la platitude ou la vulgarité de l'inspiration que M. Saint-Saëns répartit par-dessous la jambe dans les airs de ballet d'*Etienne Marcel*; la vétusté de la musique autant que des décors de *Samson*; l'analogie frappante entre le quatuor d'*Henri VIII* et celui de *Rigoletto*, sans que l'habileté d'écriture que déploya dans le premier un polyphoniste émérite entre tous sût l'emporter sur la spontanéité fruste et ingénue du fougueux maestro piémontais; l'embarras, en revanche, de Verdi, aux prises dans *Aïda* avec le format étranger et

la pomposité de notre « grand opéra en cinq actes », et la disgrâce qu'en subit son ingénuité naturelle au profit d'une emphase à panache ou d'une mièvrerie entortillée; la touchante sincérité du berliozo-gluckiste et bénévolent romantisme de *Sigurd;* la longueur incontinente et la puérilité des récitatifs de *Guillaume Tell*, ce chef-d'œuvre inégal du génial Rossini et le plus inégal des chefs-d'œuvre. Ces extraits promenaient l'auditeur à bien peu près d'un bout à l'autre du dernier siècle. On n'eût peut être pas prévu jusqu'à quel point, nonobstant M. Saint-Saëns encore en vie, la revue apparut rétrospective; quel aspect de musée des antiques revêtait invinciblement cette collection d'ouvrages jadis applaudis et célèbres; combien, dans son application, sinon dans son principe, cet art de « l'opéra » s'atteste loin de nous, périmé, désormais « historique ». C'est d'ailleurs son histoire que M. Jacques Rouché se propose de retracer, en nous faisant remonter, et de la plus attrayante façon, jusqu'à ses origines, dans une série de tableaux spécimens dont le but est de résumer, « sous le prétexte d'une fête ou d'un concert, ce que la musique de théâtre a produit de plus remarquable » à telle ou telle époque de son évolution. L'innovation est fort ingénieuse et permet à M. Rouché d'inaugurer dans son nouveau domaine ces spectacles d'un goût fastueux et sûr qui établirent la renommée du Théâtre des Arts. **Mademoiselle de Nantes** fut ainsi la reconstitution d'un divertissement dédié aux enfants de M^me^ de Montespan vers 1686. Rien de plus délicieux au regard, vraiment, que cette résurrection à la fois artificielle et authentique, où la plus vétilleuse érudition ne pourrait chicaner peut-être que la métamorphose des chanteurs et chanteuses en ducs et en duchesses à tabouret. M. Staats évidemment n'a pas lu Saint-Simon. Mais il n'était guère possible non plus de laisser MM^mes^ Hatto, Gills, Kubler et Bugg, MM. Plamondon, Gresse et Narçon debout pendant une demi-heure, fût-ce devant l'effigie de princes ou princesses du sang légitimés. Trop de politesse aussi peut-être, excès de révérences de la part de ceux-ci dont l'orgueil, qui n'était pas mince, tétait dès le berceau l'ombrageuse étiquette avec le biberon ou la nourrice. La musique de ce divertissement provenait naturellement surtout de Lully, le potentat d'alors en l'espèce, et on y pouvait suivre à la trace, en même temps que l'évolution des styles du musicien, la cristallisation graduelle de ce que l'histoire impartiale baptisa « l'opéra français », et duquel on se sentait bientôt réjoui jusques au fond du cœur de ne devoir ouïr que des fragments. On y voit la nature de l'Italien Lully, d'abord primesautière, alerte, gaie, volontiers bouffonne, se guinder peu à peu en chaussant le cothurne pour aboutir au complexe bâtard et transitoire de la « Tragédie mise en musique », dont l'indéniable génie de Rameau même ne parvint qu'un instant et qu'à peine à galvaniser

la torpeur. Encore que, dans ses comédies-ballets, Lully n'ait pas manqué de verdeur mélodique, son art, où que ce soit, est foncièrement monotone. Son harmonie, pauvre, banale, fut même en son temps tardigrade. Ses danses, où gît le meilleur de sa verve, lassent vite par les lieux-communs de rythmes, cadences et modulations stéréotypés. Ailleurs, l'ennui trop souvent est mortel. Il est curieux de relever que cette prime formule de « l'opéra français » mit d'emblée insciemment en pratique le système de dramaturgie lyrique édifié par le « théoricien » Wagner, mais que son génie de « musicien » empêcha celui-ci de réaliser par bonheur. Ici, la musique est vraiment « la servante du drame » et même sa bonne à tout faire. C'est lui seul qui commande et importe dans cette « Tragédie mise en musique » dont les discours oiseux, rimaillés par Quinault en vers langoureux les plus fades qu'on ait mirlitonnés sous cet emperruqué « Grand Siècle », se traduisent en récitatifs ou ariosos grandiloquents d'une fastidiosité suprêmissime. Le lyrisme est incompatible avec cette déclamation tout *oratoire*, empruntée à la Champmeslé, où la ligne mélodique se subordonne servilement au syllabisme et aux accents de la parole. Dans cet art, en réalité, il y a fort peu de musique, et, avec Lully, de la moins captivante : partant, nulle émotion possiblement durable, et la « science » même de Rameau n'y put rien. Il suffit aux Bouffons italiens de paraître, apportant le lyrisme purement musical de leur mélodie polyvalente, pour faire chanceler sur ses bases le mastodonte solennel qui devait s'effondrer sous le génie de Gluck. Chez ceux-ci, le rapport était renversé. La musique était souveraine, exprimant en son autonomie spécifique l'essence humaine des sentiments dont la farce ou le drame ne fournissaient que le prétexte, et le plaisir joyeux ou l'émotion en semblaient gicler tout de go comme une eau vive. Car c'est la musique avant tout, et jusqu'en sa naïveté même, qui engendre l'unique émotion dont le théâtre lyrique est capable. Et on s'en convainquit à l'Opéra. *Mademoiselle de Nantes* était un enchantement pour les yeux, mais ne fut surtout qu'un spectacle. *Guillaume Tell*, par contre, ne jouissait que d'un décor usé, d'une mise en scène dont le toulousain pompiérisme reportait à quinze ans en arrière, de l'ankylose ou de la cocasserie des choristes et du bouc de M. Noté. Et cependant, dans ces chœurs galvaudés, d'inspiration si fraîche ou passionnée, dans ces airs savoureux, démodés et candides, la puissance brute de l'harmonie, de la musique toute nue était irrésistible. J'avoue que le fameux *Trio* m'humecta les paupières. En vérité, les matinées de l'Opéra sont pleines d'enseignements. On y cherchait en vain, pourtant, la conclusion du théorème dont les données s'amoncelaient éparses mais éloquemment unanimes, étalant un passé révolu, et toutes conduisant inéluctablement jusqu'au seuil d'un *c. q. f. d.*

péremptoire absent, inexprimé, prohibé par un ostracisme imbécile. A son défaut, du moins jusqu'au retour des Français wagnériens qui se battent dans les tranchées, pourquoi M. Rouché ne songerait-il pas à reprendre *Boris Godounoff*, que la déconfiture du Théâtre des Champs-Elysées fit échouer au port? C'est un chef-d'œuvre dont la beauté possède assurément une « valeur éducatrice » autrement efficace et superbe que celle la « Tragédie mise en musique » du barbant Florentin Lully.

JEAN MARNOLD.

LETTRES RUSSES

Le Grand-Duc Constantin Constantinovitch.— Lukomorie Shornik.— Alexandre Blok : *Russie.*— Igor Séverianine : *Victoria Regia.*

Un simple communiqué de l'officiel reproduit par quelques journaux est tout ce que l'on a su en France de la mort du grand duc **Constantin Constantinovitch**. En d'autres temps, cet événement eût mérité de faire l'objet d'une chronique. Le grand-duc Constantin n'était pas pour nous une physionomie très familière. Il s'était habitué, dès longtemps, à jouer un rôle effacé à la cour, et ne fréquentait guère que les villes d'eaux, où le rappelaient périodiquement les soins de sa santé. On a dit que ses opinions libérales le rendaient suspect en haut lieu. Il est plus probable qu'il n'avait aucun goût des affaires, et que sa nature fine, son caractère ouvert et sympathique le laissaient libre de toute ambition. Il n'eut jamais qu'un amour : celui des lettres et de son art. C'était un poète.

L'annonce de la crise européenne le surprit à Wildungen, où il pratiquait une de ses cures annuelles. Par voie diplomatique on l'avertissait qu'il eût à hâter son retour. Ne croyant pas la guerre si proche il s'obstinait à rester. Il dut partir enfin, mais un peu tard. Les autorités allemandes se montrèrent avec lui à peu près ce qu'on en sait d'après les récits de notre ambassadeur. On a raconté les péripéties inouïes de ce voyage vers la frontière russe. Le grand-duc et la grande-duchesse accompagnés d'agents de police montèrent dans un wagon de seconde classe. Durant le parcours, les argousins allèrent jusqu'à obliger le grand-duc à jeter son cigare et à baisser le store chaque fois que le train s'arrêtait à une station ou croisait le passage d'un autre train. A un moment, la grande-duchesse pleurant de dépit les menaça qu'elle irait porter plainte jusqu'à l'impératrice Augusta, dont elle était l'amie d'enfance. Mais il fallut bien se convaincre que les circonstances étaient changées,— surtout lorsque les deux voyageurs eurent été débarqués en pleine campagne, à dix kilomètres environ de la frontière russe. Après avoir attendu en vain l'automobile qui devait être mise à leur disposition, le grand-duc et

la grande-duchesse se résignèrent à poursuivre leur route à pied.

Peu après l'ouverture des hostilités mourait le jeune prince Oleg, fils de Constantin Constantinovitch. Ce dernier coup fut le plus rude, et la santé déjà chancelante du grand-duc en ressentit cruellement l'atteinte. Il s'est éteint au mois de mai à Pétersbourg, pleuré par de nombreux amis et emportant l'estime particulière du tsar, qui présida lui-même aux funérailles.

Il est difficile d'aborder cette singulière et attrayante figure sans négliger en même temps l'auteur et le prince. Lui-même tendait à les faire oublier en signant modestement : K. R. Tout le monde cependant avait fini par savoir que sous ces initiales se cachait un descendant des Romanov. C'est ainsi qu'il débuta en littérature et l'âme du vieux Maïkov tressaillit en reconnaissant la qualité de ce disciple nouveau. Pour les contemporains, la poésie de K. R. se range en effet immédiatement à côté, bien qu'un peu au-dessous, de cette admirable pléiade que l'on a appelée le Parnasse russe. Ironie profonde des classifications ! Ces poètes tiennent davantage de l'Allemagne que de toute autre nation. Par leur culture d'abord, comme Tutchev — ou par leur naissance, comme Fœth. Ils rappellent Heine, Eichendorf, Lenau, et souvent leur lyrisme n'est qu'un romantisme stérilisé et appauvri. Mais où ils consentent à être russes, ils sont uniques, et leur principal mérite aura été de faire pressentir l'abondance et l'excellente pureté de la source nationale. K. R. du moins fut le type achevé du poète russe dans l'expression de ses sentiments personnels, sans plus. Car si l'on peut dire que son art est d'essence aristocratique, ce n'est pas qu'il se soit réclamé de son nom ou qu'il ait chanté les exploits de ses ancêtres, mais bien par la qualité d'une pensée probe et nette, autant que par le culte de la beauté intérieure.

Il n'a point la profondeur de Tutchev ; il n'atteint pas l'élan de Foeth :

Je suis venu pour te dire
Que le soleil est levé...

L'hymne de Foeth ressemble au chant de l'alouette. K. R. c'est plutôt la perdrix grise qui piétine et se terre dans le chaume... Mais c'est aussi une voix naturelle, et qui plaît.

Nombreuses sont les publications qui ont pour objet la guerre actuelle. Et qui pourrait s'en étonner ? Pour la Russie surtout, cet événement, déjà considérable en lui-même, remet tout en question. Mais la qualité de cette production ne répond pas toujours à la bonne volonté des auteurs. Il faut attendre, car les jeunes talents qui disparaissent n'emportent pas avec eux toutes possibilités de formes littéraires nouvelles. Quant aux anciennes, elles paraîtront suffisan-

tes à ceux qui n'ont pas tout dit et qui sentent qu'il est encore quelque chose à dire. Le problème religieux et le problème moral sont de ceux qui ont le droit, en littérature, d'occuper le premier plan ; avant même le problème national dont ils déterminent pour ainsi dire l'aspect. En défendant la Russie, ce n'est pas telle forme de gouvernement caduque, et d'ailleurs étrangère, mais l'âme même du pays russe qu'il s'agit de sauver. Si elle faillit être compromise par des influences reconnues aujourd'hui malsaines, il n'est que juste de constater que, parmi ceux qui les avaient propagées, le plus grand nombre est enfin sorti de son erreur. Mais de juger avec bon sens, ils le doivent surtout à la grande clarté jaillie des faits. Ils ne se trompent qu'en forçant les faits, systématiquement ou inconsciemment, à étayer certaines préoccupations d'ordre secondaire. En somme ce que l'on attendait de la paix ou de la révolution, on l'attend aujourd'hui de la guerre et de l'union des partis. Et l'on risque de compromettre bien des gages précieux d'avenir en ouvrant ainsi peut-être l'ère des déceptions et des rancunes.

Parmi les ouvrages qui ont passé le moins inaperçus, on signale deux volumes de Maxime Gorky : **Enfance** et **En Russie**. Le recueil, Lukomorié a publié d'excellents contes de guerre, de Kouprine, Kouzmine, Sologoub. La poésie est moins abondante. Il vient de paraître toutefois un nouveau livre d'Alexandre Blok : **Russie**, auquel le public a fait bon accueil. Il est difficile de ne pas aimer ce poète, qui sait se montrer sincère et ému devant la vie. On l'a vu se dépouiller peu à peu du desséchant esthétisme et simplifier toujours plus sa forme. Aujourd'hui, c'est ce poète que la Russie consacre et revendique comme l'un des siens, bien qu'il ne semble Russe ni de nom, ni de race.

On n'en saurait dire autant de M. Igor Sévérianine, dont le nom est pourtant bien russe, à moins qu'il ne soit un pseudonyme. J'ai eu l'occasion de parler de ce poète, qui a donné des espérances et qui, par son dernier recueil, **Victoria Regia**, vient les gâter. Il est vrai que M. Sévérianine est futuriste, d'un futurisme dont l'attitude, jadis singulière, paraît aujourd'hui tout au moins inconvenante. M. Sévérianine a jugé, étant données les circonstances, qu'un peu d'effronterie dans la manière de présenter ses vers au public ne nuirait pas à leur succès. Eh bien, quel que soit le genre de succès, j'aime à croire qu'il se trompe. Il n'y a peut-être que M. Artzybachev qui se soit aussi complètement abusé, en estimant que l'affirmation de la vie, dans les termes où il la pose en principe, équivaut à nous donner la sensation et surtout le sens de la vie. Certes, l'heure n'est plus au jeu des rimes, et à toutes les belles choses qui passionnaient naguère, — mais elle n'est pas non plus aux lamentations du désespoir où se complaisait une partie de l'élite intellectuelle.

La guerre, en suscitant des problèmes nouveaux et en mettant face à face le vieil ordre établi et l'esprit des temps modernes, vivifié et comme retrempé dans le souffle puissant des événements, rallume en Russie une question toujours pressante, à jamais insoluble, je le crains bien : la question du judaïsme. Je me contenterai aujourd'hui de la signaler, me réservant de la traiter plus en détail dans une autre occasion. Le débat s'est rouvert un peu partout, à la tribune, dans les journaux et les revues. Elle sera jugée sans doute de moindre importance que la question polonaise : c'est une opinion. Mais les deux sont connexes et paraissent, dès maintenant, hérissées de difficultés. Il existe une raison d'Etat, et dont l'intérêt souverain n'est pas situé dans l'abstrait. Au contraire, c'est là que vient aboutir l'affirmation de tant de principes d'humanité qui laissent aujourd'hui le monde s'entretuer. La société russe tout entière s'établira-t-elle sur des bases assez solides pour se garantir des reproches qu'elle a encourus dans le passé ? On voudrait le croire, si l'amour était créateur autrement que dans la langue et les images des poètes. Et c'est encore évidemment un poète — un de nos grands poètes, M. André Suarès, auteur d'un admirable portrait de Dostoievsky, qui écrit dans le n° du 14 août de *l'Opinion*, tout entier consacré à la Russie :

Cette grande vertu d'humanité, qui est l'âme de la Russie, d'où sort-elle enfin, et d'où est-elle née ? De la souffrance. Et de la profonde bonté qui s'est formée, au long des siècles, dans l'usage et la possession de la souffrance... Ce peuple a tant souffert qu'il n'avait plus qu'à aimer ou à disparaître. Il a aimé.

JEAN CHUZEWILLE.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Colonel F. Feyler : *La Guerre européenne. Avant-propos stratégique. La manœuvre morale ;* Paris, Librairie Payot et Cie, 7 fr. 50. — Gabriel Alphaud : *L'Action allemande aux Etats-Unis ;* Paris, Librairie Payot et Cie, 5 fr. — Collection de documents sur le pangermanisme, publiés sous la direction de M. Charles Andler : *Le Pangermanisme continental sous Guillaume II* (de 1888-1914), avec préface par Charles Andler, Louis Conard, 7 fr. 50. — Alvaro Alcalá Galiano : *La Vérité sur la Guerre*, traduit de l'espagnol par Alfred de Bengoechea, avant-propos de Paul Hervieu, P. Rosier, 1 fr. 50. — Edmond Privat : *La Pologne sous la Rafale*, Payot, 1 fr. — Morton Prince L. L. D. : *La Psychologie du Kaiser*, traduit de l'anglais par Joseph Pineaud, Alcan, 0 fr. 60. — Maurice des Ombiaux : *La Résistance de la Belgique envahie*, lettre-préface de M. le Baron de Broqueville, président du Conseil des Ministres ; Bloud et Gay, 3 fr. 50. — Jules Destrée, membre de la Chambre des Représentants de Belgique : *Les Socialistes et la Guerre européenne 1914-1915*, Van Oest. — Abbé E. Foulon : *Arras sous les obus*, Bloud et Gay, 3 fr. 50. — Cartes Larousse. *Atlas de la guerre*, nos 7 à 10, chaque fasc. 0, 75. Lib. Larousse. — Victor Giraud : *Pro Patria*, Collect. des « Pages Actuelles », Bloud et Gay, 0,60. — Maurice des Ombiaux : *La Reine Elisabeth, ib.*, 0, 60. — Henri Malo : *Le Drame des Flandres*, Perrin, 3 fr. 50.

Dans les premiers jours de septembre 1914, alors que le gouvernement s'était installé à Bordeaux et que les armées allemandes

menaçaient la capitale, nous étions quelques-uns qui, avides de renseignements, eurent l'idée de demander à la presse neutre ce que les journaux français ne pouvaient leur donner. Dans Paris presque désert les nouvelles étaient rares. On ne savait rien, ni dans les ministères ni dans les bureaux de rédaction. Les brefs communiqués officiels télégraphiés de Bordeaux ne laissaient rien deviner des formidables événements qui se préparaient et dont le couronnement devait s'appeler la victoire de la Marne.

Le journaux suisses et italiens nous apportaient les communiqués allemands et les notes de l'agence Wolff, dont quatre ou cinq semaines de guerre nous avaient déjà permis d'apprécier le caractère tendancieux. Malgré notre confiance imperturbable, à certaines heures particulièrement angoissantes, la lecture des dépêches de l'ennemi faisait passer dans l'esprit une ombre de doute. Mais le *Journal de Genève* apportait à sa tâche de renseigner impartialement un heureux correctif. Presque quotidiennement on pouvait y lire en première page un article intitulé « les Opérations de guerre », où les événements militaires étaient jugés sobrement et avec une singulière précision. L'auteur, sans se dissimuler la situation critique des armées alliées, n'était nullement persuadé du succès de la manœuvre allemande et discernait déjà les éléments de faiblesse qu'il y avait dans l'audacieuse tentative du général von Kluck. Ses articles étaient signés des initiales F. F. On sut plus tard qu'ils avaient pour auteur le colonel F. Feyler, directeur de la *Revue militaire suisse*, écrivain militaire réputé, dont le nom n'était connu en France que des spécialistes.

Aujourd'hui, le nom du colonel Feyler est dans toutes les bouches. Un grand journal quotidien du matin s'est assuré sa collaboration et, avec le colonel Repington du *Times*, il est l'autorité militaire la plus écoutée du public. Depuis dix-huit mois que dure la guerre, poursuivant la publication de ses chroniques, dans le *Journal de Genève*, il s'est appliqué avec une rare lucidité à démêler, sous le fatras des nouvelles contradictoires, la portée réelle des événements. Philosophe et psychologue, aussi bien que tacticien, il n'a pas négligé le facteur moral dans ses relations des opérations de guerre. Ses prévisions ont été généralement confirmées par les faits et, soit qu'il étudie les champs de bataille d'Orient ou ceux d'Occident, les déductions qu'il a su tirer s'inspiraient de la claire raison. La méthode qu'il appliqua l'an passé à calculer les réserves d'hommes que les Allemands pourraient encore jeter sur les champs de bataille lui permit de déterminer des chiffres dont nous savons aujourd'hui qu'ils étaient exacts.

Il eût été dommage que le colonel Feyler restreignît son activité au journalisme quotidien. Sans attendre la fin de la guerre, il a

donc tenu à nous donner dès maintenant, dans ses **Avant-Propos stratégiques**, une sorte de résumé provisoire des événements qui se sont déroulés sur le front occidental depuis le mois d'août 1914 jusqu'au mois de mai 1915.

On n'écrit pas l'histoire sans documents, écrit-il en tête de son volume, et les communiqués d'états-majors belligérants sont trop hâtifs et influencés par trop de considérations étrangères à la stricte exactitude des faits pour fixer l'histoire. En revanche, contrôlés les uns par les autres, et surtout par les événements subséquents, ils procurent des indices et des présomptions suffisants pour autoriser les hypothèses que l'histoire vérifiera.

L'étude des communiqués fournit à l'auteur « une collection d'hypothèses suggérées par les apparences ». Mais encore faut-il connaître la façon dont ces communiqués sont rédigés. Or, le procédé allemand diffère totalement du procédé français, bien qu'ils tendent tous deux « à obtenir ou à maintenir un esprit public favorable aux opérations de l'armée ».

Les communiqués, pour le colonel Feyler, constituent la *manœuvre morale* qui accompagne pas à pas la manœuvre stratégique et vise non seulement l'armée dont elle doit fortifier la conviction de vaincre, non seulement le peuple, dont la confiance encourage celle des soldats, mais encore l'opinion internationale. Comment étudiera-t-il ces communiqués? En quelques lignes il définit sa méthode :

La manœuvre morale de tous les belligérants se proposant le même but, les communiqués trahiront certains traits communs à côté de ceux qu'éclaire le caractère spécial de l'armée et du peuple envisagés. Tous, par conséquent, marqueront une tendance à colorer les succès qui entretiennent l'espérance et la confiance et à atténuer les revers qui provoquent l'inquiétude. Les différences se manifesteront dans la manière.

La manière révèle en outre la qualité de la race. Les Allemands ont établi le dogme que leur armée ne peut être vaincue, car elle est supérieure à toutes les autres. En France, l'étude de la guerre de 1870 a montré que, malgré toutes les insuffisances et toutes les fautes, le succès n'avait tenu par moments qu'à un fil. Dans l'esprit du peuple allemand il n'y a de place pour aucun revers sérieux; dans l'esprit du peuple français, la victoire peut être précédée d'une alternative de succès et d'échecs.

De part et d'autre, ces deux idées ont inspiré les belligérants. Du côté français, c'est la plus grande prudence qui préside à l'interprétation des faits. Les bulletins allemands, par contre, dans les premières semaines de la guerre, accablent l'ennemi vaincu et affirment sans cesse que les conditions de la bataille sont semblables à celles de la guerre de 1870. « Le système français, écrit le colonel Feyler, ne coupe pas les ponts, permet d'assurer la défaite, quitte à l'atténuer. Il y aura ainsi continuité des informations ou, du moins, il n'y

aura pas de trous; la chaîne conservera à peu près tous ses chaînons.» Avec le système allemand, il y aura au contraire des interruptions dans la suite des informations: celles-ci disent les succès qu'elles s'efforcent de grossir démesurément, mais elles n'avouent pas les revers.

Comme ils ont manqué de prudence dans leurs communiqués, les Allemands ont été fort embarrassés de parler de la bataille de la Marne. En étudiant les péripéties de cette victoire française, l'officier suisse démontre l'excellence de son procédé d'investigation. Il présente tout d'abord *la version réelle*, telle que l'on peut l'établir par une étude d'ensemble après un an de recul; les communiqués quotidiens lui fournissent ensuite la *version française* et la *version allemande*. Le truquage des Allemands pour expliquer leur recul est analysé dans un chapitre qui s'intitule la *manœuvre morale allemande de la Marne*, et l'auteur conclut:

Si invraisemblable qu'il soit, ce récit de l'événement a été répandu officiellement dans le public allemand qui, d'une confiance docile, d'une foi naïve en l'autorité et dans ce qu'il appelle la vérité allemande, l'a cru. C'est cela qu'il faut retenir, car c'est cela qui éclaire la manœuvre morale en Allemagne, explique la grande liberté dont ses directeurs ont pu s'autoriser, et fait comprendre en même temps pourquoi, hors l'Allemagne, l'opinion publique éclairée a promptement entouré de ses doutes les informations du quartier général de l'empereur.

On jugera, par ces quelques indications trop rapides comment le colonel Feyler, tout en restant sur le terrain de l'impartialité la plus absolue, a pu aboutir à une sévère critique de l'Allemagne et de ses méthodes. La bataille de l'Aisne, la bataille des Flandres, les engagements partiels sur tout le front au début de l'année 1915 et la deuxième bataille d'Ypres, qui débute par les combats de la cote 60, lui fournissent l'occasion, en appliquant les mêmes procédés d'investigation, d'aboutir à des conclusions identiques. Il constatera que « le service des informations accentue l'équivoque » pour fausser chaque fois l'image de la bataille, alors que « le service français s'applique à ménager les espérances qui n'ont fait que grandir pendant l'hiver ».

L'ouvrage du colonel Feyler, qu'il fera bientôt suivre, espérons-le, d'un second volume, est d'une lecture instructive et réconfortante. S'il ne nous ménage pas les critiques, les sympathies qu'il manifeste pour notre cause sont si sincères que nous y puisons de nouvelles raisons d'espérer.

M. Gabriel Alphaud a été chargé l'hiver dernier, par le journal *le Temps*, d'une enquête sur l'état d'esprit en Amérique du Nord. Il a rapporté de son voyage un livre substantiel et nourri de faits où abondent les détails intéressants et les vues neuves. **L'Action al-**

lemande aux Etats-Unis, mise en œuvre dès la veille des hostilités, s'est exercée librement pendant plus d'une année. L'opinion américaine a été lente à s'émouvoir et n'a compris le danger qui menaçait la grande République qu'au moment où les complots teutons, qui préparaient de véritables attentats anarchistes ont été publiquement dévoilés. Un personnage de marque, M. Bernhardt Dernburg, ancien secrétaire d'Etat aux colonies, a été l'âme de la propagande allemande. Installé au Ritz-Carlton Hôtel de New-York dès le 24 août 1914, disposant de puissants moyens financiers, aidé par les Germano-Américains des Etats-Unis, il tint pendant plusieurs mois les fils d'une organisation qui restera le chef-d'œuvre des entreprises perpétrées par feue la Grande Allemagne. Dès son arrivée, M. Dernburg voulut instruire les Américains sur l'origine de la guerre et leur faire adopter sa version concernant la responsabilité de la Grande-Bretagne. Entre temps il crée, ou plutôt il renforce le poste de télégraphie sans fil de Sayville, qui, secondé par des stations moins puissantes, lui permettra de répandre en Amérique et dans le monde entier les nouvelles de la guerre qui constitueront « la vérité allemande ». Il prépare ensuite ses multiples moyens de propagande : propagande pour la paix, pour la neutralité et contre la livraison de munitions aux Alliés, pour l'achat des navires allemands retenus dans les ports américains et enfin une « propagande par le fait » qui hâte l'échec de sa mission et aboutit à le faire chasser définitivement d'Amérique. M. Alphaud a consacré un chapitre spécial à chacune des entreprises Dernburg, montrant comment Mme Dernburg seconde son mari en intriguant contre la France dans la société américaine. Les Germano-Américains, dont le président Roosevelt a dit dans le *Metropolitan Magazin* qu'ils sont des « amphibies sans patrie qui, malgré tout, veulent avoir deux patries et de préférence celle qu'ils ont reniée », deviennent soit individuellement, soit par groupes, les auxiliaires de M. Dernburg. L'attentat de la *Lusitania*, qui est du 7 mai, n'a pas suffi à modifier complètement l'attitude des Etats-Unis, tant le prestige de l'Allemagne y était grand, tant l'attachement aux idées pacifistes, incarnées par le président Wilson, éloignait les Américains de toute action décisive.

Les incidents Dumba et l'action parallèle de l'Autriche-Hongrie servent de thème à la seconde partie du livre de M. Alphaud. Il montre enfin comment le « jeu franco-anglais » est parvenu à triompher du « nouveau jeu allemand », dont les attentats criminels sont les principaux épisodes, et du « jeu autrichien », qui double et renforce l'action sournoise de la diplomatie impériale. De nombreux documents inédits accompagnent ce volume, y étaient l'argumentation de l'auteur et contribuent à en rendre la lecture plus attachante.

HENRI ALBERT.

§

Je dirai mal en quelques lignes l'énorme intérêt que présente le second volume de la collection publiée sous la direction de M. Andler, **Le Pangermanisme continental sous Guillaume II** (de 1888 à 1914), et surtout l'admiration profonde que je ressens pour la page d'histoire qu'en guise de préface M. Andler a écrite en tête de ce second volume. Cette large esquisse psychologique est si vivante, si fouillée, si concentrée que je prétends qu'il est à peu près impossible, sans l'avoir lue, de bien comprendre l'état d'âme du peuple allemand, ni par conséquent la crise de longue haleine qui a déterminé la catastrophe de 1914. Certes, les documents classés, traduits et groupés dans le livre sont de premier ordre et décisifs. Mais surtout ils sont éclairés d'une lumière éblouissante par la philosophie politique du préfacier qui leur donne toute leur valeur et tout leur sens. Sa profonde connaissance des choses d'Allemagne révèle les hésitations, les luttes du pangermanisme agissant, sa fonction déterminante dans la politique des chanceliers et de l'empereur et comment un peuple brutal, sollicité par l'intermédiaire des livres, des chaires et des ligues, finit par synthétiser en une folie de domination les aspirations diverses et souvent contraditoires des chefs du mouvement.

Cependant, en jetant un coup d'œil d'ensemble sur les deux volumes parus et sur les deux préfaces de M. Andler, je ne puis suivre le brillant historien quand (1er volume, *les Origines du pangermanisme*, 1800-1888) il considère la crise pangermanique comme l'accident entre une lumineuse Allemagne du passé et une Allemagne de l'avenir pleine d'espérances. Pour moi, et il y aurait sur ce sujet à écrire des volumes, il n'y a qu'une Allemagne, et ceux qu'on appelle « les grands Allemands » ont dans la création de l'Allemagne moderne et de son œuvre détestable la lourde responsabilité que l'évolution attribue aux précurseurs. Quant à l'avenir... je reste sceptique.

Dans son œuvre de polémique et de propagande : **La Vérité sur la guerre**, M. Alvaro Alcalá Galiano a réuni, dans le but très utile de combattre le parti germanophile espagnol, les principaux arguments qui démontrent en toute évidence la responsabilité de l'Allemagne dans la guerre européenne, ses appétits démesurés, sa déformation morale, son culte exclusif de la force. Vigoureux et ardent, ce petit livre présente, sous une forme ramassée et facile, au public de la péninsule les raisons sans réplique qu'il a de se ranger résolument, au moins par ses sympathies et ses opinions, aux côtés de la France et de l'Angleterre contre les puissances de proie et de domination.

La plaquette de M. Edmond Privat, **la Pologne sous la**

rafale, réunit des correspondances qui ont paru au *Temps*. L'œuvre, écrite dans un style très simple, est pleine de vie. Semée de détails historiques, de tableautins pittoresques, d'impressions de guerre vue derrière les armées, elle respire un amour ardent pour ce malheureux pays sur lequel la bataille pèse peut-être plus lourdement que sur aucun autre, puisqu'elle met aux prises, dans des camps ennemis, des fils divisés. Ce que M. Privat nous en raconte fait souhaiter plus ardemment encore que se réalise, à l'heure de la victoire, la promesse de résurrection du grand-duc Nicolas.

La Psychologie du Kaiser, par Morton Prince L.L. D., traduit de l'anglais par Joseph Pineaud. L'auteur explique l'état d'esprit du Kaiser par deux exaspérations maladives du sentiment, deux délires qui relèvent plutôt de la pathologie que de l'histoire : la haine de la démocratie et l'orgueil exaspéré du *moi*.

Il éclaire — avec vraisemblance — à l'aide de ces deux aliénations toute l'attitude et toutes les conceptions gouvernementales de l'empereur. Il rappelle malicieusement les sentiments affichés par l'impérial malade à l'égard de ces socialistes aujourd'hui à sa dévotion, et comment la frénésie du pouvoir lui a fait oublier que son fameux droit divin a été acheté contre espèces sonnantes au temps où son ancêtre faisait l'acquisition, comme d'un cheval ou d'une paire de bottes, de l'Electorat de Brandebourg.

Il faut citer dans cette brochure une page neuve et qui intéresse les Etats-Unis. Le Kaiser, à l'époque de la guerre contre l'Espagne, eut des velléités d'attaquer la grande République d'outre-Atlantique. Le 7 juillet 1898, M. Joseph Chamberlain, alors ministre des Colonies de la Grande-Bretagne, écrivait à M. Morton Prince une lettre que celui-ci livre aujourd'hui à la publicité et où on lit cette phrase : « ..... Il y a quinze jours (*ne citez pas mon nom comme autorité*) l'Empereur d'Allemagne disait à un de mes amis : « Si j'avais eu une flotte plus puissante, j'aurais pris oncle Sam au collet. » Et la flotte de l'amiral von Diedrich arrivait à Manille. A bon entendeur... »

MARCEL ROUFF.

§

La Résistance de la Belgique envahie, véridique récit d'un homme qui a assisté à l'invasion et subi pendant des mois la présence odieuse. Anecdotes portant tous les caractères de l'authenticité : l'auteur a vu, l'auteur a vécu, et rapporte les scènes auxquelles il a assisté. Celles qu'il ne rapporte que par ouï-dire, il s'efforce, en le déclarant avec loyauté, de ne les amplifier ni de les dénaturer. Les textes abondent : affiches et proclamations, édits du gouverneur allemand; démentis vigoureux du bourgmestre Max, lettre pastorale du Cardinal Mercier, protestation précise et circonstanciée de l'évêque

de Namur, prouvant que ni son clergé ni les civils de son diocèse n'ont fait la guerre en francs-tireurs.

La patience orgueilleuse et méprisante qui fait, depuis dix-huit mois, la grandeur du peuple belge forme le ressort principal de sa résistance. « A Liége », dit un officier teuton, « on nous méprise ; à Namur, on nous craint ; à Bruxelles, on se f... de nous. » De toutes façons, et en toute la Belgique, même où leur brutalité est plus pesante et redoutable, on se f... d'eux et on les méprise.

M. des Ombiaux a parcouru Louvain, Malines, la Flandre, Charleroi, moins endommagé que Mons, qu'il a visité également. Ni bourgeois, ni ouvriers, en aucun lieu, à de très rares défections près, n'ont cédé. La violence ni la perfidie n'ont pu avoir raison de leur fermeté patriotique, de leur attachement à la liberté et à l'honneur.

Les Allemands ont tenté de séduire certaines populations par l'intérêt, par l'amélioration de certaines conditions matérielles. Ils n'ont rien obtenu. Et leur fameuse force d'organisation avorte. Leur administration est trouble et impuissante, onéreuse comme pas une autre. Les postes fonctionnent où elles sont restituées aux soins des employés belges. Il y a, selon *la Gazette de Cologne*, au moins un million de chômeurs en Belgique.

Seul, le Comité National de secours et de ravitaillement pourvoit aux besoins les plus urgents des malheureux dans toutes les régions du pays ; il s'étend aux parties occupées de la France, où le dénûment était extrême. Modèle d'organisation, improvisée par un certain nombre d'industriels, de financiers, de philanthropes sous la pression des circonstances. A la comparer à la longue préparation militaire allemande, qui partout a manqué son but, est-ce tant la peine de s'émerveiller, quand on voit ce comité, formé au pied levé, comme dit M. des Ombiaux, parvenir si pleinement au but qu'il s'est assigné, en dépit des obstacles, des vols, des « réquisitions » qui l'entourent ?

M. Jules Destrée n'est pas le socialiste à vues doctrinaires et étroites qui n'admet que la seule importance des questions économiques et de la lutte des classes. Avant d'être député de l'arrondissement de Charleroi, il écrivait des livres de pure imagination, comme *Chimères*, recueil de contes et de poèmes en prose, ou des études de critique d'art. La littérature, la peinture italienne n'ont pas cessé d'occuper son esprit. Il s'est efforcé, par des lectures, des conférences, des auditions musicales, des expositions, des représentations, d'intéresser aux plus hautes questions intellectuelles un large public d'ouvriers et d'illettrés. Orateur chaleureux et puissant, il a su attirer leur attention sur des domaines qu'il leur révélait, comme, au Parlement, il savait, avec courage et hauteur, se faire le défenseur de leurs droits méconnus. Cette même force de persuasion ar-

dente lui a permis d'entreprendre, avec le succès que l'on connaît, la campagne oratoire qui a contribué à soulever, en Italie, l'enthousiasme des populations et à déchaîner le courant qui entraîna le pays dans la guerre.

Il a parcouru, depuis le début des hostilités, à plusieurs reprises, outre la région sauvegardée de la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Italie. Partout il a reçu l'accueil le plus sympathique et le plus encourageant. Nul n'était mieux préparé à pénétrer les motifs d'exaltation ou d'hésitation des peuples différents; nul mieux n'a pu connaître ou exposer leur attitude, étudier, comme dans son livre nouveau, **les Socialistes et la Guerre 1914-1915**. Ebauche, avoue-t-il, d'un grand sujet. Sans doute. Mais avec le concours de la statistique et des rapports publiés dans les contrées différentes, il répond à cette angoissante question : pourquoi, partout, à la fois les socialistes, qui aspirent à la justice, à la réalisation meilleure d'une fraternité véritable, n'ont-ils pas compris que la guerre, de notre côté, n'a eu lieu que provoquée par l'ignominieuse traîtrise de l'Allemagne : violation injustifiée de ses serments, tortures imposées aux pays libres qu'elle s'était engagée à protéger, villes brûlées, viols, rapines, brutalités et cruautés abominables ? Comment a-t-on pu hésiter, délibérer ? Comment peut-on, en restant neutre, servir l'impérialisme et le militarisme redoutables ? Comment les socialistes allemands ont-ils accepté, sans protestation, de se soumettre et de servir l'injustice ? Il y a eu la séance du Reichstag, où nul n'a bondi d'horreur à l'aveu que le sol de la Belgique, du Luxembourg avait été envahi, en raison des nécessités ! C'est une abjection qu'aucun repentir ne rachète, et je ne suis pas M. Destrée lorsqu'il enregistre avec complaisance les déclarations à la fois tardives et vaines de M. Liebknecht, qui ne s'est levé que le jour où le péril pour lui était devenu moindre. Partout ailleurs ce livre expose et classe avec modération ce qu'il est bon de savoir, et c'est avoir fait œuvre utile. M. Destrée nous promet une étude sur l'*Effort Anglais*, nous l'attendons avec curiosité.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

M. l'abbé E. Foulon publie chez Bloud et Gay un recueil de documents, **Arras sous les obus**, qui nous retrace le rôle, les mésaventures de la vieille cité arrageoise, qui a vu s'émietter sous les bombes, disparaître dans le tourbillon de flammes des incendies les quelques monuments précieux qu'elle avait conservés des siècles morts, — ce qui faisait sa parure et constituait sa physionomie de cité historique. — Arras à l'époque moderne n'avait plus sans doute l'aspect pittoresque de la ville du Moyen-Age, où l'on avait compté

onze paroisses, trois abbayes et vingt maisons religieuses. On l'avait appelée autrefois « la ville aux cent clochers », — comme Beauvais et du reste plusieurs autres ; mais les temps modernes étaient venus, et si elle conservait quelques-uns des édifices du passé, elle avait perdu jusqu'à sa ceinture de remparts. — Il y restait toutefois des maisons pittoresques, des rues et ruelles étroites et sinueuses ; ses deux places unanimement admirées, et le délicieux Hôtel de Ville que dominait majestueusement le Beffroi. On avait naturellement beaucoup modernisé en dehors de cet ensemble unique ; mais le quartier ancien se distinguait du quartier neuf, et la ville moderne se reconnaissait toujours la vassale du vieil Arras.

C'est ce curieux ensemble qui devait surtout souffrir de la guerre actuelle. M. l'abbé Foulon raconte les débuts du conflit et les premiers enthousiasmes ; puis l'impression causée par les mauvaises nouvelles, la débâcle. Enfin, dès le 31 août, ce fut l'arrivée des Allemands. — Beaucoup, rapporte-t-il, étaient d'ailleurs en pays de connaissance, ayant séjourné, travaillé à l'endroit ou dans la région. Cependant, cette occupation fut assez courte ; dès le 16 septembre, les troupes françaises reparurent, — et les goumiers Arabes commencèrent la chasse aux uhlans. — Mais après la défaite de la Marne, l'ennemi remonta au nord, essayant de tourner notre aile droite, et Arras se trouva bientôt dans la zone du feu. — Le siège éventuel de la ville avait d'ailleurs été préparé par les Allemands, comme bien d'autres choses de cette guerre. Le bombardement commença le 6 octobre et en trois jours causa un véritable désastre. Toutes les maisons qui entouraient le Beffroi furent éventrées ou détruites ; les rues les plus pittoresques de la vieille ville se trouvèrent saccagées. Mais ce n'était que le début, et la catastrophe devait prendre de bien autres proportions. Après une accalmie de deux jours, recommença une avalanche, une grêle d'obus, — et d'autant que les tranchées de l'adversaire n'étaient, du côté de Blangy, qu'à 1.500 mètres d'Arras. Malgré tout, ce fut inutilement qu'il essaya d'enlever la place ; le bombardement continua, s'acharnant sur ce qui n'était déjà plus que des ruines, — et, il faut bien le dire, pour ne plus cesser. — M. l'abbé Foulon a inséré dans son récit une sorte de journal des événements et qui note leurs péripéties diverses. « La ville n'a jamais été aussi lugubre, y est-il rapporté ainsi au 31 décembre 1914 ; quand vient le soir, on croit errer dans une nécropole. L'herbe a fini par croître entre les pavés de certaines rues, et les enfants cueillent des coquelicots sur la place de la Madeleine. » — Les Allemands, en somme, ont détruit Arras comme ils ont détruit Soissons ; comme ils ont détruit Reims ; comme ils ont détruit Ypres, — par dépit de n'avoir pu y rentrer ou d'avoir été forcés d'en sortir. Mais il faut toujours ajouter qu'ils ont pris pour cible, plus particulièrement, les édifi-

ces, les monuments, les choses de valeur. Ce fut ainsi qu'ils frappèrent la jolie *flèche des Ursulines*, reproduisant la tour d'une chapelle du XIIIe siècle, autrefois sur la Petite Place, et qu'on appelait la *Sainte-Chandelle;* il n'en est resté qu'un moignon. Ils ont atteint de même la *tour de Mondejeu,* près l'emplacement des anciens remparts et où, dit-on, fut détenue Jeanne d'Arc. Mais, surtout, ce fut l'*Hôtel-de-Ville*, édifié au commencement du XVIe siècle avec un pavillon ajouté en 1572, et dont le *Beffroi* avait été construit de 1463 à 1554. Incendié par les bombes, le Beffroi brûla durant trois jours, et lorsqu'il s'abattit (21 oct.), faisant au loin trembler le sol, il eut comme un « cri d'agonie lugubre et qui se répercuta dans toute la ville ». Les deux places qui se trouvaient proches, au Sud-Est, — la *Petite* et la *Grande place,* unies par la rue de la Taillerie, avaient le même style de la Renaissance flamande, toutes deux bordées de maisons à arcades ; elles furent saccagées, brûlées, détruites. Enfin, le *palais Saint-Vaast*, ancienne abbaye reconstruite en 1754 par le prince de Rohan et où l'on avait logé les *Archives*, la *Bibliothèque*, le *Musée*, — un des plus riches de la région du Nord, — fut incendié, et l'on en sauva tout au plus quelques paperasses et quelques tableaux. A côté des vieux hôtels, maisons historiques ou pittoresques de la ville, il faut mentionner, en outre, la cathédrale et quelques églises, qui ont particulièrement souffert. *La cathédrale* était un édifice du XVIIIe siècle, à fronton et colonnes, qui attenait au monastère de Saint-Vaast, auquel, primitivement, elle devait servir d'église; *Saint-Géry*, une construction moderne, mais que l'auteur affirme avoir été un bijou d'architecture gothique ; *Saint-Nicolas,* édifice de style néo-grec, bâti à l'emplacement de l'ancienne cathédrale, démolie après la Révolution, et qui a été très endommagé ; et, pour terminer, *Saint-Jean-Baptiste*, une ancienne église ogivale (XVIe siècle), qui avait servi de Temple de la Raison, mais gardait de belles verrières, des boiseries superbes, une remarquable grille en fer forgé ainsi qu'un curieux autel, provenant d'une ancienne chapelle dite du « Joyel ». — Aujourd'hui, ces églises, comme presque toute la ville, du reste, ne sont plus guère que des monceaux de pierrailles, que dominent des murs ébréchés et des enchevêtrements de poutres. Les hôpitaux mêmes, affirme M. l'abbé Foulon, ne furent nullement épargnés, et les obus y tuèrent des blessés, des infirmes et des religieuses. — Telle fut la dévastation d'Arras ; la ruine d'une des cités historiques les plus curieuses de la France du Nord. Le travail de M. l'abbé Foulon a réuni sur ces faits une documentation nombreuse et précise ; il donne encore, en appendice, nombre de pièces officielles, d'extraits historiques ou même d'articles de la presse locale. Une illustration abondante, d'après des photographies, accompagne le volume, qui mérite une bonne

place dans la série des publications destinées à perpétuer le mauvais souvenir de la Guerre actuelle.

Les derniers numéros de l'excellent **Atlas de la guerre**, publié par la librairie Larousse, — d'un utile secours pour suivre le détail des combats sur les divers fronts et les événements à mesure qu'ils se produisent, — ont été consacrés surtout à la région française, aux régions russes et aux pays des Balkans. On y trouvera cette fois (nos 7 à 20): une carte de *la Champagne ; l'Argonne et les Hauts-de-Meuse;* les *Opérations dans le Nord; dans les Vosges ; en Champagne; entre Meurthe et Moselle.* C'est ensuite le *blocus anglo-allemand* dans l'Océan Atlantique, la Manche et la mer du Nord; une carte de la *Bulgarie ;* la *région de Varsovie et la Russie d'Europe ;* une carte d'*Esthonie et Livonie ;* la *région du Niémen ;* la *région de Riga, Vilna et Moscou ;* les *Opérations sur la Narew,* — à côté d'une carte historique indiquant le *développement de la Prusse.* — Les planches en couleurs sont consacrées aux *Etats Balkaniques ;* aux *Races d'Autriche-Hongrie* (planche double), au *Congo français* et au *Cameroun.* Il y a même une planche sur les *Flammes de guerre.* — Je dois indiquer aussi qu'une carte de France a été consacrée aux *Eaux Minérales*, avec un tableau correspondant des Eaux allemandes qu'il serait possible de remplacer. L'illustration cette fois est consacrée à *l'Hôtel de ville d'Arras*, à la *cathédrale de Malines* et à la *collégiale de Louvain*, — monuments détruits ou fortement endommagés. — L'éditeur, ensuite, a eu l'excellente idée de donner, depuis quelques numéros, un texte explicatif des cartes et une notice placée sur la couverture, en français et en anglais, ce qui ne peut que favoriser la diffusion de l'ouvrage.

Pro Patria est un recueil d'articles publiés par M. Victor Giraud dans *la France de Demain.* On y trouve des considérations sur l'armée allemande et surtout les officiers, d'après un livre du capitaine Hans Pommern ; des notes à propos de l'élection du nouveau pape, — que ses tergiversations diplomatiques, il faut bien l'avouer, empêchèrent jusqu'ici d'avoir une bonne presse, et dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il semble avoir le torticolis. Puis c'est la défense de Dixmude, d'après le livre de Ch. Le Goffic et qui restera comme le chant de bravoure des marins bretons. « On leur avait demandé de tenir pendant quatre jours ; ils résistèrent pendant quatre semaines (16 oct.-10 nov.). — Un des meilleurs chapitres aussi de ce petit livre est celui intitulé : *Germanisme et catholicisme*, où M. Victor Giraud a essayé d'expliquer ce que peut être la sentimentalité allemande. Il a donné encore des notes sur le personnage plutôt discuté de Guillaume II ; sur le problème de la dépopulation en France ; sur l'alcoolisme, — dont il faudra bien qu'on

vienne à bout si l'on veut empêcher que la race disparaisse, etc... *Pro Patria* fait partie de la collection des *Pages actuelles* que publie la librairie Bloud et Gay.

Dans la même série, M. Maurice des Ombiaux a consacré à la **Reine Elisabeth** de Belgique une brochure où il en dit beaucoup de bien, — ce qui est une besogne toujours agréable, mais souvent plus difficile qu'on peut le penser. La reine Elisabeth, depuis les premiers jours de son mariage, avait pris à tâche de se faire aimer du peuple belge ; avec le Roi Albert, elle a incarné aussi son esprit de résistance dans la terrible aventure actuelle, — qui vaut à ce petit pays, autrefois si prospère, une des plus épouvantables dévastations dont l'Histoire puisse garder le souvenir. Souveraine fugitive, elle a été unanimement admirée, — et, me disait dernièrement encore un de nos plus farouches sectaires : « Il faut des circonstances de ce genre pour qu'on s'aperçoive que la monarchie peut avoir du bon. »

De M. Henri Malo, voici encore **le Drame des Flandres**, un des meilleurs livres d'impressions que nous ayons encore sur la guerre, — des tableaux rapides, des récits et des observations nettes, — les choses vues et vécues, et qui ont été confiées au papier dans leur fraîcheur première. — La mobilisation surprend M. H. Malo dans un coin de villégiature, vers la frontière du nord, et c'est de là qu'il suit les événements, — qu'il assiste aux douze premiers mois de guerre que donne son récit. Après les événements des premiers jours, sur lesquels il passe assez rapidement, car ils se produisirent loin de la côte où il séjourne, c'est la chute d'Anvers et le passage de l'armée belge en retraite, avec ses traînards, ses éclopés, — la population civile échappée à l'étreinte allemande, trimballant sur des carrioles des bribes du mobilier, avec des enfants ou des malades, tandis que suit le lamentable troupeau des femmes ; c'est l'exode de tout un peuple, — un peuple de *rescapés*, devrait-on dire, — et dont le défilé lamentable dure sept jours. — Puis commence la campagne des Flandres, et à propos de Furnes, dont le curieux décor est brièvement décrit, M. H. Malo note l'impression d'effarement, de stupeur, que cause la guerre dans la vieille cité. La bataille cependant fait rage bientôt aux alentours, à Nieuport, à Ypres, à Dixmude, à Pervyse, à Ramscappelle ; et ce sont des aspects de petites villes, de villages bombardés, et dont les églises, les maisons, les bâtiments divers disparaissent dans la flamme des incendies, s'écroulent dans le ronflement des obus ; des files de blessés qu'on ramène vers l'arrière, le tir incessant des canons, tout cela dans l'atmosphère basse des Flandres, sur un terrain coupé de canaux, parsemé de dunes, — bientôt recouvert par l'inondation tendue par les Belges et qui vient du coup arrêter net la ruée des hordes allemandes. — L'auteur raconte aussi des courses, des randonnées sur les routes

du pays, de Bergues à Ypres, sous le vent aigre, dans le sable parsemé de carcasses de chevaux et où des troupes d'Arabes bivouaquent par endroits, si bien qu'avec un peu d'imagination on aurait cru traverser le Sahara, les espaces désolés de l'Afrique du Nord. Il donne entre temps de curieuses pages sur la physionomie de Dunkerque depuis les débuts de la guerre, et sur l'église Saint-Eloi — où repose le corsaire Jean Bart, — atteinte par des obus qui démolirent une de ses trois nefs. — Mais il revient toujours aux villes belges, qui s'écroulent l'une après l'autre sous les projectiles ; où l'on se bat souvent de rue à rue, et qui bientôt ne sont plus que des décombres : — c'est Nieuport, qui eut autrefois sa période de prospérité et où il restait des maisons anciennes ; le vieux phare où l'on brûlait des roseaux ; des halles curieuses, l'église et une lourde tour des Templiers. L'hôtel de ville du lieu conservait des sceaux, des monnaies, un triptyque flamand avec une vue du port au xv^e^ siècle ; un panneau avec une ordonnance de l'empereur Maximilien ; des gravures rares, des boiseries et des pierres provenant des monuments détruits ; enfin des archives remontant au xiii^e^ siècle. De Nieuport bombardé, incendié, il ne reste à peu près rien. — Un peu plus bas, c'est Dixmude, qui avait encore son vieux pont, une prison ancienne, un béguinage, l'église Saint-Nicolas, où se trouvait un jubé admirable des débuts du xvie siècle. Là surtout on s'est battu, et la ville comme ses monuments ne sont que des monceaux de décombres. — Entre Dixmude et Nieuport, on arrive au champ de bataille de Pervyse, parmi la boue, les fossés à demi pleins d'eau. L'église, dévastée, éventrée, n'est plus qu'une ruine au milieu du cimetière bouleversé ; au delà sont encore des tranchées, l'inondation, — de la boue et de l'eau, — des restes de murs qui émergent, des arbres tronçonnés, des clôtures, — et sur cela la voix du canon, qu'on entend encore et toujours. Plus au sud, c'est la désolation d'Ypres, que M. H. Malo raconte longuement, comme il raconte le bombardement de Furnes ; c'est Ramscappelle, occupée par les ennemis, mais qui fut emportée par les zouaves dans une ruée tragique, — d'autres paysages et d'autres épisodes de la guerre de Flandre, car cette région frontière, âprement disputée, a subi la destruction méthodique et rageuse de l'artillerie adverse, — et le livre se ferme sur un cri de haine pour tant de crimes et de ruines inutiles, et des paroles de confiance dans la victoire finale.

A titre de curiosité, on peut dire qu'une des constatations les plus singulières faites durant cette guerre se rapporte à ce que dit l'auteur de l'odeur spéciale que répandent les troupes allemandes. Nous avions déjà été avertis du fait et il paraît qu'à leur entrée à Bruxelles les habitants eurent le mauvais goût de s'en montrer incommodés. — Lorsque l'inondation, tendue de Nieuport à Dixmude, com-

mença à baisser, quantité de cadavres de ces Messieurs reparurent. Ils empoisonnaient, paraît-il, à des kilomètres de distance. On examina pourtant ceux des officiers ; ils portaient des bas et des chemises de femme, provenant des villes envahies. Le niveau de l'eau se rétablit ensuite et d'autres cadavres remontèrent. Mais le vent avait tourné, par chance, et les émanations portèrent surtout du côté de l'ennemi, — ce qui était justice, veut bien conclure l'auteur.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

VERS LE DÉCLIN. — Sans doute, l'Allemagne ne se rend pas encore compte que pour elle la partie est définitivement perdue. Ses dirigeants lui ont si longtemps fait croire qu'elle était invulnérable qu'il est difficile de lui faire admettre aujourd'hui que les choses pourraient bien tourner autrement qu'elle le prévoyait. Aussi demeure-t-elle toujours convaincue que, quoi qu'il arrive et quels que soient les obstacles qu'elle aura encore à vaincre, elle se tirera honorablement de la lutte. Mais une vague inquiétude s'est emparée peu à peu de l'opinion publique. Elle sait maintenant que les nombreuses victoires dont elle s'est grisée l'année dernière n'ont abouti à aucun résultat effectif. Les difficultés économiques deviennent de plus en plus nombreuses et les tracasseries administratives, que l'on voulait faire passer pour de sages précautions, apparaissent brusquement comme l'indice d'une disette véritable. Le prolétariat souffre véritablement de la faim, tandis que la bourgeoisie voit venir le moment où, elle aussi, ne pourra plus conserver sa façade.

L'optimisme de la presse officielle, qui, par ordre, ignore la gravité de la situation, n'a fait qu'augmenter le malaise dont on constate dans les masses populaires les traces de plus en plus apparentes. Le peuple a l'impression qu'il se passe quelque chose. Il ne comprend pas très bien ce que c'est et, quand il veut savoir, il se heurte à des promesses énigmatiques qui ne se réalisent jamais. Pendant six mois, on lui a parlé de paix prochaine ; maintenant on lui annonce la conquête de l'Egypte, de la Perse, de l'Inde ! Déjà l'expédition de Serbie n'était pas parvenue à soulever son enthousiasme patriotique et quand, au commencement de décembre, on lui avait ordonné de pavoiser à l'occasion de la prise de Prizrend par les Bulgares, afin de célébrer « l'anéantissement de la Serbie qui avance la décision suprême de la guerre », il s'était demandé ce que cela pouvait bien vouloir dire.

Il y a-t-il eu des manifestations sur la promenade *Unter den Linden* à l'occasion de la rentrée du Reichstag et la répression de

ces manifestations a-t-elle provoqué la mort de plusieurs personnes ? Il est difficile de se rendre compte de la réalité des faits. La presse allemande n'en a parlé que pour se moquer de la crédulité des journaux neutres ou ennemis, prompts à recueillir les histoires les plus invraisemblables (1). Ce qu'il y a de certain, c'est que des voyageurs séjournant à Berlin ont été empêchés de sortir pendant vingt-quatre heures de l'hôtel où ils étaient descendus. Cette forme de claustration aurait même été imposée à plusieurs reprises, au cours du mois de décembre. Il est peu probable que la police ait pris de semblables mesures dans la crainte de voir les étrangers participer à l'enthousiasme des foules. Si les femmes et les enfants sont venus devant le Reichstag pour demander « du pain ou la paix », lors même que la démonstration se fût déroulée dans l'ordre le plus parfait, avec toute la discipline que comporte une démonstration allemande, nous avons le droit de dire qu'il y a quelque chose de changé dans l'Allemagne orgueilleuse et certaine de la victoire.

Mais les symptômes de démoralisation progressive se multiplient. Déjà un député radical a osé évoquer devant le Reichstag le spectre de la guerre de Trente ans. « Cette guerre n'aboutira pas à des dommages définitifs, comme la guerre de Trente ans », s'est écrié M. Gothein. L'accent qu'il mit à prononcer cette parole révélait cependant sa secrète angoisse. Le problème financier a été posé brutalement au Parlement par M. Helferich et les révélations faites par le secrétaire d'Etat à la trésorerie impériale ont produit dans le pays une véritable stupeur. Pour la première fois, on annonçait publiquement aux Allemands que, quel que soit le résultat de la guerre, de lourdes charges financières pèseraient dorénavant sur l'Empire. Il n'est plus question d'une indemnité de guerre à payer par l'ennemi. Les quarante ou cinquante milliards qu'a coûtés jusqu'à présent la guerre ne seront remboursés par personne et le budget annuel sera grevé des intérêts de cette somme. Déjà l'on parle de nouveaux impôts de consommation qui devront rapporter 800 millions. Un impôt extraordinaire sur la fortune dans le genre de celui qui a été voté en 1913 aidera en outre à alimenter le trésor. Les Etats particuliers, à leur tour, imiteront l'exemple de l'Empire et demanderont à de nouvelles taxes les ressources dont ils ont besoin. Pour la Prusse seule, une augmentation d'impôts de 100 millions de marks sera nécessaire et en Bavière les contributions personnelles seront majorées de 20 o/o. Ce ne sont pas là des mesures prévues seulement pour la période qui succédera à la paix. Il s'agit d'aviser dès maintenant et de voter les lois qui délieront la bourse des contribuables. « Le moment est venu, semble-t-il, écrit le *Vorwaerts*, pour le gouvernement et le Reichstag, de dire où nous allons. »

(1) Cependant, un récent article du *Berliner Tageblatt* avoue les bagarres et parle de conflits sanglants avec la police.

Et tandis que l'Allemagne s'abandonne à ces graves préoccupations, elle voit le change du mark diminuer tous les jours de quelques points sur les marchés des pays neutres. Jugeant la situation avec une parfaite clairvoyance, le *Berliner Tageblatt* déclare : « Il est difficile d'imaginer que les choses puissent devenir plus mauvaises qu'elles ne le sont, sans songer à un désastre effrayant. »

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner si les articles publiés par la presse allemande à l'occasion du Jour de l'An n'ont pas envisagé l'avenir sous un jour particulièrement favorable. Les « charges écrasantes » que l'on promet au peuple allemand pour 1916 ne doivent pas l'inviter à bénir le maître de la guerre. Mais Guillaume II a tenu à fournir lui-même le thème aux amères réflexions par quoi ses sujets se préparaient à une nouvelle période d'épreuves. A l'évêque de Munster, il télégraphia : « Puissent les ferventes prières du peuple allemand, implorant l'aide divine pour triompher des dures tribulations qui pèsent sur nous être entendues au cours de la nouvelle année » Au président du Reichstag, l'empereur exprima simplement l'espoir « que la nouvelle année apportera à la patrie une base ferme pour un développement prospère et une rivalité pacifique avec les autres nations ». Que nous voilà loin des rodomontades des premiers mois de la guerre !

Ce ton a été repris un peu partout. Le président du conseil municipal de Leipzig a prononcé les paroles suivantes :

Lorsque nous étions réunis, à la fin de l'année dernière, nous pouvions espérer que l'année 1915 nous apporterait la paix. Aujourd'hui, nous devons de nouveau nous demander quand nous verrons finir cette guerre qui épuise l'Europe. L'année qui vient de se clore a été dure pour l'Allemagne, pour Leipzig, pour chacun de nous, mais cette année-ci sera peut-être plus dure encore. A Leipzig, qui pourtant est éloigné du théâtre des opérations, pas une famille qui ne soit atteinte par la guerre.

Dans la presse, depuis la *Gazette de la Croix*, organe piétiste et conservateur prussien, jusqu'au socialiste *Vorwaerts*, c'est encore l'humilité qui domine. Le désenchantement se fait jour dans un article du pasteur Conrad, publié par la *Gazette de la Croix*, dont voici la conclusion :

La question qui se pose à chaque premier janvier revient cette fois-ci plus pressante : Que nous donnera la nouvelle année ? et aussi, que nous prendra-t-elle ? Les espoirs que l'on exprime généralement à l'occasion du premier janvier n'osent pas cette fois-ci se formuler. Inexorablement, la certitude s'impose : ce sera une année de nouveaux sacrifices, de nouvelles larmes, de nouvelles souffrances ! La guerre finira-t-elle cette année ? Qui oserait répondre à cette question ? Cette guerre de « faux calculs » a déjà donné lieu à bien des prophéties qui ont été démenties. Nous sommes inquiets, mais nous ne désespérons pas. A une rude école nous avons appris que Dieu nous protège. Il continuera à nous protéger. Gardons là-dessus

notre confiance. Courbés mais non brisés, humbles mais conscients, graves mais non désespérés, nous passons le seuil de l'année nouvelle.

Le *Vorwaerts*, dans un article, épigraphié d'une citation de Fichte, qui s'intitule « Courage et espoir ! » écrit entre autres choses :

C'est vraiment une triste fête du jour de l'An ! Et pourtant, il s'agit de supporter ses peines et de ne pas se fatiguer. Les amères désillusions du passé ne doivent pas nous empêcher de placer de nouveaux espoirs en l'avenir, car, malgré tout, les indices ne manquent heureusement pas qui permettent d'espérer une amélioration.

L'organe socialiste parle ensuite des désirs de paix et espère qu'ils se traduiront en action. L'année qui vient sera en tous les cas une année de lutte, au cours de laquelle de multiples problèmes seront soulevés. Il s'agit d'avoir du courage. « Mais pour faire preuve de courage, conclut le *Vorwaerts*, il n'est pas nécessaire de prendre les armes, — Fichte nous l'enseigne, — le courage est souvent plus grand de rester fidèle à ses convictions. »

Dans le même journal, le colonel Gaedke rédige une revue de fin d'année, en se plaçant au point de vue exclusivement militaire. Après avoir tracé un tableau adroitement optimiste de la situation et énuméré les gages territoriaux que possède l'Allemagne, l'auteur, en concluant, ajoute ces lignes significatives :

Cependant, il faut nous souvenir qu'aucune bataille décisive n'a encore été livrée. Nos adversaires ne sont pas tombés sur les genoux. Autant que nous pouvons nous en rendre compte, ils se proposent, au contraire, avec toutes leurs forces de poursuivre la guerre.

Il ne faut pas méconnaître cependant l'importance du fait que certains journaux officieux s'efforcent de persévérer dans l'attitude arrogante et dédaigneuse qu'ils observèrent dès le début de la guerre. La *Gazette de Cologne* intitule, à vrai dire, son article du 1er janvier « la misère des peuples » (*Vœlkernot*), mais elle s'efforce de démontrer que les peuples de l'Entente sont au bout de leurs efforts et que, chez eux, la certitude de vaincre n'est dictée que par l'impuissance :

Nous connaissons les plans de morcellement de l'Allemagne. Nous ne faisons qu'en rire, mais nous ne les oublions pas. Nous savons que nous n'aurions à attendre aucune générosité si nous faiblissions un moment plus tôt qu'il ne faut... — Nous savons que tous les sacrifices seraient inutiles si nous nous arrêtions trop tôt. Et c'est pourquoi nous lutterons jusqu'à l'extrême limite, lors même que le dernier homme qui, derrière le front, tient encore la plume au lieu de l'épée serait contraint lui aussi d'entrer en action.

Pour nous, à la fin de cette première année de guerre, qui fut une année de misère des peuples, au début de la seconde année, chaque jour de tumulte de guerre et de misère universelle doit être marqué d'un seul mot : *tenir*. Tenir, jusqu'à ce que notre volonté s'accomplisse. Nous n'avons pas

d'autre pensée, nous vivons en elle et par elle, et nos soldats meurent avec elle. Si cela est nécessaire, ce sera la parole pour toute une génération.

Harden, dans la *Zukunft*, semble avoir répondu d'avance à ces fanfaronnades lorsqu'il écrit :

Tandis que le gouvernement allemand et sa presse répètent sur tous les tons au peuple allemand, que la victoire a été gagnée, la vérité est qu'aucune victoire décisive n'a été remportée et que l'Allemagne a encore de formidables luttes à soutenir pour défendre son existence même. Il serait plus sage de permettre à une nation intelligente et patriote de comprendre toute la vérité que de lui fabriquer un paradis factice et d'aller ainsi au-devant du désastre qui résultera inévitablement de l'effondrement de la confiance publique, lorsque les faits véritables seront connus des hommes du front et de leurs familles.

Cet excès de clairvoyance a valu au fougueux polémiste la saisie de sa revue. A notre tour, ne nous laissons pas aller à de dangereuses illusions. La lutte sera encore dure et longue et il nous faudra peut-être passer par les mêmes épreuves matérielles dont souffre actuellement d'Allemagne. Les empires du Centre marchent vers le déclin, mais ils nous opposeront encore longtemps une résistance formidable et c'est seulement par la puissance des armes que nous arriverons à les réduire.

HENRI ALBERT.

§

Amérique du Sud.

La guerre européenne a produit dans les républiques hispano-américaines une commotion profonde d'ardeur et d'inquiétude : on dirait qu'il ne s'agit point d'une guerre étrangère, mais d'un conflit où se joueraient leur propre fortune et leur propre avenir. C'est que ces jeunes républiques sont liées moralement à l'une des grandes nations belligérantes, la France, par des attaches indissolubles et des relations sacrées, comme le sont la ressemblance de la race, la similitude originelle de la langue, l'identité des institutions démocratiques, la communauté de culture et de goût littéraire et artistique. Pour elles, la France est comme une mère intellectuelle en laquelle elles reconnaissent, exaltées, leurs propres qualités, et de laquelle elles reçoivent toute idée civilisatrice et tout progrès.

Aussi, depuis le commencement des hostilités, les écrivains hispano-américains, assumant le haut rôle d'interprètes du sentiment unanime, ont fait entendre leur voix pour adhérer à la cause de la nation française, avec la conviction et l'ardeur de qui défend sa propre cause.

Nous avons eu déjà l'occasion de faire connaître les paroles de

quelques-uns de nos écrivains les plus vigoureux et les plus représentatifs ; aujourd'hui, nous traduirons celles d'autres lettrés non moins autorisés.

L'excellent écrivain argentin M. Mariano Antonio Barrenechea a publié récemment, sur le grand conflit, dans la revue *Nosotros* de Buenos-Aires, un vigoureux article où il exprime la plus profonde sympathie pour le génie français, véritable héritier du génie grec. Il pense qu'aucun homme, et en particulier aucun Hispano-Américain, ne peut demeurer indifférent en présence de l'effroyable litige :

Si la neutralité peut se justifier pour les Etats comme attitude défensive de conservation, chez les individus elle est pur égoïsme, sécheresse et vileté de cœur, répugnante indifférence.

Pourrions-nous être réellement indifférents ? Est-ce que se seraient brisées en notre âme les cordes du sentiment? Est-ce que se seraient arrêtés en nos cœurs tous les mouvements de la sympathie ? Non, je ne puis le croire. Nous pouvons croire, certes, que le monde ne s'ordonnera jamais politiquement, après celle-ci ni d'autres guerres; nous pouvons également croire que l'homme n'aura pas le salut ; mais nous ne pouvons (et nous ne le devons) contenir les inclinations de notre nature morale. Et parce que j'ai en moi une ardente admiration pour le noble génie français, en qui s'est toujours épuré le meilleur de la pensée de l'Europe ; et parce que je crois que les expansions généreuses et héroïques du génie français, grand en tous les domaines de l'esprit et grand dans l'action « qui fut sa créature la plus sublime », constituent la vigueur, la sève, la vie morale même des peuples qui soutiennent les « traditions latines » ; et parce que je crois que la patrie française est la grande patrie de tous les hommes instruits et libres, je ne puis rester indifférent en présence de l'agression féroce et préméditée du barbare peuple allemand, jaloux à mort de la gloire française et de son influence dans le monde, haïssant instinctivement l'héroïque et doux génie français, comme l'ignorance vaniteuse hait l'esprit, la perversité inavouable les sentiments généreux, l'incapacité ambitieuse du pédant la facilité gracieuse et souriante de l'intelligence, et comme l'esclave hait le maître.

Pour lui, la guerre actuelle est simplement la lutte de deux cultures, d'où sa vaste portée, qui touche, naturellement, les Hispano-Américains formés par la culture latine.

Dans l'infinie variété des caractères humains, il y a, et il y eut toujours, avant tout, deux catégories : d'une part les hommes qui aspirent de toutes leurs forces à la liberté, et de l'autre ceux qui inclinent vers l'esclavage. Cette double psychologie, définie sans doute ainsi d'une façon un peu sommaire, a partagé l'histoire en deux aspects distincts, opposant aux peuples en qui règne l'esprit de liberté ceux qui sont dominés par l'esprit contraire ou d'esclavage.

Ces deux principes semblent les mêmes qui divisèrent de façon prédominante l'histoire ancienne et qui se montrèrent antagonistes dans le génie ionique et le génie dorien.

L'esprit dorien, sévère, presque barbare, anima la société lacédémonienne, se manifesta principalement à Sparte, par une force militaire semi-barbare, en une barbarie plus ou moins mitigée qui se fondait sur l'accroissement de toutes les manifestations matérielles de l'activité de l'homme. Cette semi-barbarie militaire, dont la force sociale soumettait tout au frein de la coutume — ainsi qu'en Allemagne actuellement, — à la règle sévère, à la discipline qui méthodise tout, jusqu'à l'amour, jusqu'au mariage, qui produisait de grands politiques et de grands hommes de guerre, triompha du génie ionique à la bataille d'Ægos-Potamos. Mais Sparte n'a rien laissé que son nom, tandis que le génie ionique, manifesté en l'histoire d'Athènes, répond aux aspirations idéales de l'homme, à l'agrandissement de la personnalité humaine, et a laissé avant de mourir les œuvres immortelles du siècle de Périclès et leurs ruines grandioses, gloire et douceur de l'intelligence, sources inépuisables de tout idéalisme au monde...

Les peuples d'origine germanique, particulièrement l'Allemagne, ont représenté dans l'histoire les tendances que nous désignons sous le nom de génie dorique : le Saint-Empire au Moyen-Age. Les barbares germains, les teutons, comme les appelaient les Italiens de la Renaissance, furent ennemis de tous les attraits et de tous les raffinements de la civilisation répandue dans le monde par les véritables héritiers des aspirations ioniques, les Italiens et les Grecs des petites cours italiennes, héritage que plus tard la France recueillit glorieusement.

Enfin, M. Barrenechea croit que le peuple allemand, malgré son ostentation de kultur, continue d'être barbare, et que, par suite, tout homme véritablement cultivé ne peut que désirer la destruction de son funeste impérialisme :

Malgré les oripeaux d'une civilisation universitaire fort avancée et fort répandue, et les progrès apparents de sa civilité, ignominieusement niée par la sauvage destruction de la Belgique, l'irrémédiable barbarie du peuple allemand, qui dormait au fond de son caractère, se manifeste par le prussianisme absorbant et par les sabres de Berlin. Cette caste militariste a fait de la terreur la loi suprême de la guerre, et de la destruction systématique, de sang-froid, sans aucune utilité militaire, de la vie et de la propriété privées une pratique naturelle de cette loi suprême. Pareille conduite de bandits, qui surpasse les limites de la perversité, déshonore le genre humain. Tout homme, d'où qu'il vienne, qui sent en lui-même quelque esprit de justice, qui est animé du désir purificateur de la liberté intérieure, la seule véritable et la condition de toutes les autres, souhaitera que cette guerre s'achève par la suppression complète de l'influence allemande dans le monde. Il le désirera et il doit y travailler dans la mesure de son effort personnel, si petit qu'il soit, car le triomphe de l'Allemagne et de ses idées entraînerait la bestialisation la plus rapide de l'Europe entière et, naturellement, du monde...

M. Cornelio Hispano, écrivain colombien connu, a donné dernièrement, dans la revue *Hispania*, de Londres, un article éditorial plein de justesse et d'ironie, où il juge comme ils le méritent les procédés inhumains dont le militarisme allemand fait ostentation dans la guerre :

La *loi de la nécessité*, qu'invoquent les tudesques à tout propos, lorsqu'ils violent un pacte international, incendient une ville rendue, massacrent de sang-froid des centaines de citoyens sans défense, — hommes, femmes et enfants, bourgeois, prêtres et fonctionnaires, — ou quand ils lancent des bombes explosives sur des villes et des cités non constituées en places fortes, par simple plaisir de tuer, cette loi, dis-je, est d'une élasticité infinie. Chaque jour elle élargit de plus en plus les limites de son action justificative, transformant en accomplissements mérités du devoir ce qui serait autrement crime effroyable.

A propos du coulage du *Lusitania*, le général Joffre disait, il y a peu de temps : « Aucun gouvernement français ne donnerait l'ordre lancé par l'amiral allemand de couler un bateau de voyageurs sans avis préalable, parce qu'il sait que l'ordre ne serait pas exécuté. » Cela signifie que, pour les Français, comme pour le reste du monde non-allemand, il y a une limite que ne conçoivent sans doute pas les excellents sujets du Kaiser, ni moins encore cet illustre personnage, somme et modèle des vertus germaniques.

Et, humoristiquement, il passe en revue les dernières atrocités commises par l'armée allemande au nom de sa fameuse loi de la nécessité :

Les trois dernières manifestations de la métamorphose dont il s'agit sont une variante symptomatique de l'inépuisable abondance d'horreurs que possèdent les Allemands pour le châtiment et la terreur d'une humanité réfractaire et insoumise. En premier lieu, nous avons les assassinats par centaines de mille en Arménie. Le Kaiser n'a point sourcillé. Les Arméniens sont chrétiens et c'est le Sultan qui les extermine. A la vérité, cette manie assassine de son allié, qui est son vassal de fait, ne plaît peut-être pas à Guillaume ; mais, dira-t-il, qu'est-ce que j'y ferai ? Ces Turcs ont leurs caprices, et leur concours m'est aujourd'hui indispensable. Tant pis pour les Arméniens ; qui leur a dit d'exister ? Qu'ils se débrouillent... C'est la loi de la nécessité.

En Belgique, un conseil de guerre a condamné à mort trois femmes, dont une Anglaise. Elles n'étaient coupables d'aucune violation de la morale, ni de l'honneur, ni de la loi, mais d'un accès de générosité allant jusqu'à aider quelques fugitifs qui purent gagner les lignes belges ou anglaises. On ne leur donna pas le temps d'en appeler, ni de solliciter commutation de peine ou pardon. Il fallait terroriser la conscience anglaise ; la sentence fut exécutée quelques heures après avoir été prononcée... C'est la loi de la nécessité.

Des Etats-Unis viennent de s'évader plusieurs officiers de la marine allemande internés dans ce pays, qui avait retenu le navire de guerre auquel ils appartenaient. Le Gouvernement de Washington les avait laissés en liberté et ils avaient engagé leur parole d'honneur qu'ils resteraient dans les limites territoriales convenues. Ils étaient prisonniers de leur parole, la plus sûre des prisons entre hommes d'honneur. Ces militaires, cependant, firent comme s'il s'agissait d'un simple pacte international. Ils avaient besoin de s'évader... La loi de la nécessité.

Il n'y a point de limite, ni pour la nation ni pour l'individu. Il n'y a antécédent, précepte ni contrat qui vaille devant cette loi élastique et prodi-

gieuse, convertissant l'ignominie en « honneur » et « loyauté ». Honneur et loyauté allemands, cela va sans dire...

Des opinions manifestées publiquement, si nous passons aux sentiments confidentiellement exprimés, nous pouvons dire que nous avons reçu de divers écrivains distingués hispano-américains des lettres remplies de sympathie pour la cause de la France et d'indignation pour la conduite de ses ennemis.

M. Amado Nervo, l'exquis et renommé poète mexicain, nous a écrit il n'y a pas longtemps une charmante lettre où il énonce son opinion sur le grand conflit de la façon la plus franche et la plus noble. Nous nous plaisons à en citer quelques passages :

La cause de la France, la cause des Alliés est ma cause et, à mon avis, la cause du monde entier. Mon esprit est français de la même façon que mon sang est espagnol. Ce que je sais de la civilisation de la planète, je le dois à la France en premier lieu, puis à l'Angleterre.

Si j'aime l'Espagne de toute mon âme, comme une tendre aïeule glorieuse, j'aime également la France de toute mon âme, comme un maître de toute ma vie.

Je crois fermement au triomphe des Alliés, et jamais une minute, même aux plus terribles jours d'épreuve, je n'ai douté de leur victoire, parce que l'esprit humain ne peut s'arrêter en chemin et que l'existence d'un empire militaire avec une tyrannie borgne n'est pas possible dans cet éveil admirable de la conscience humaine commencée avec le siècle.

Les Hindenbourg et les Mackensen sont des êtres absurdes et monstrueux dans une Europe où l'on avait commencé d'entendre la voix subtile et merveilleuse d'un Emerson, d'un William James, d'un Bergson, d'un Boutroux, où Maeterlinck touchait du doigt de sa pensée le cœur même du mystère, où Le Bon exposait avec sa vive clarté française la nouvelle conception du monde, issue de la découverte de la dissociation de la matière.

M. Manuel S. Pichardo, secrétaire de la Légation de Cuba à Madrid, écrivain et poète délicat, fondateur de l'importante revue *le Figaro*, de la Havane, nous a envoyé, à son tour, une lettre en laquelle, bien qu'il ne lui soit pas permis de formuler son opinion sur la grande guerre, transparaissent clairement ses véritables sympathies :

Mon caractère diplomatique m'interdit d'émettre un jugement qui sorte de la stricte neutralité en laquelle se maintient le gouvernement de mon pays, mais il ne m'interdit pas de vous dire que mes vœux sont, dans l'abstraction, pour le triomphe de la liberté, de la justice et du respect de l'indépendance des petites nationalités.

Quant à l'effroyable catastrophe, je puis vous offrir comme opinion de poète cette strophe extraite d'un ouvrage inédit :

Tempête de la guerre !
Déluge de sang !
Inondant le monde, bouleversant la raison,
Abattant la piété,

Où les incroyants même qui succombent
Atteignent l'immortalité !...

Enfin, M. Hernan Diaz Arrieta, jeune et fin écrivain chilien, nous a adressé une lettre pleine d'ardeur, où se lit son adhésion enthousiaste à la cause de la grande nation latine, qui a été son initiatrice dans les idées, les lettres et l'art :

Je n'ai pas écrit moins de quinze articles dans *la Patrie* de cette ville (Santiago du Chili) contre la barbarie allemande, contre la lourdeur allemande, contre l'antipathie, la bassesse et la cruauté intolérables des Allemands. En dehors de ces motifs, qui m'inspirent de la répugnance pour l'esprit germanique tel qu'il s'est montré jusqu'ici, je serais peu reconnaissant si je n'aimais profondément la terre de Maupassant, Taine, Sainte-Beuve, Le Bon, et de tous les maîtres chers qui me font aimer la vie par leurs œuvres de beauté, et si je ne mettais mon grain de sable en sa faveur dans la lutte terrible où elle est aujourd'hui engagée. Quelle effroyable guerre, cher ami ! Et quand cela finira-t-il ? Et quand les barbares seront-ils écrasés ? Car je ne puis admettre l'idée que la guerre se termine sans une extermination, sans une destruction véritable et durable de cette monstrueuse Allemagne que la lutte a révélée. On peut dire ici que toute l'opinion aspire avec véhémence au triomphe de la France ; beaucoup de personnes penchant auparavant de l'autre côté en sont revenues à présent, par l'horreur des manières de combattre des Allemands, et parce qu'elles tremblent de la menace que constituerait pour le monde, non seulement le triomphe, mais la seule survivance de l'Allemagne militariste après la paix...

Remy de Gourmont, le maître inoubliable, avait raison de considérer les écrivains hispano-américains. Ils sont les véritables représentants, non seulement de l'esprit latin, mais aussi de la culture française dans le Nouveau Monde : leur attitude devant la guerre européenne le prouve éloquemment.

FRANCISCO CONTRERAS.

§

Balkans.

En Orient, le grand événement de ces dernières semaines est à coup sûr l'évacuation de la presqu'île de Gallipoli par le corps expéditionnaire. Par ce fait, la campagne des Dardanelles se termine sans avoir abouti ni à un succès, ni à une catastrophe. Le magnifique effort militaire et naval accompli par les alliés tant sur terre que dans les détroits a réussi à occuper et à user sérieusement d'importants contingents turcs, mais ce résultat qui, sur un autre front, aurait pu être raisonnablement considéré comme suffisant, n'était précisément pas celui qu'avaient escompté ceux qui conçurent l'expédition des Dardanelles. « On espérait y faire participer la Bulgarie et la Grèce, rappelle *le Temps* non sans une certaine crudité, et on voulait que cette marche sur Constantinople, qui éveillait dans

chacune des capitales balkaniques des souvenirs contradictoires et des ambitions opposées, devînt le point de départ d'une union plus intime, d'une alliance de toutes ces nations rivales. C'était pousser le paradoxe jusqu'à l'absurde. La diplomatie alliée ne s'acharna pas moins sur cet insoluble problème. Seul un succès foudroyant des alliés eût pu en imposer à ces Etats, qui se perdent à supputer de quel côté se fixera la victoire. A plusieurs reprises, la défaite turque parut prochaine à cause du manque de munitions. Mais la prolongation de cette résistance et la retraite russe déterminèrent les Bulgares à jouer la partie contre nous. Leur trahison et le sort de la Serbie terrorisèrent la Grèce. La Roumanie se réserva, et Constantinople a cessé de trembler depuis l'arrivée des obus et des canons allemands. » Le but politique de l'expédition étant manqué, la campagne des Dardanelles pourrait-elle avoir un sens purement militaire au point de forcer les alliés à immobiliser toute une armée, dont le ravitaillement s'effectue dans des conditions extrêmement difficiles ? A cette question militaire laissons répondre un militaire, le général Berthaut, qui formula son opinion sur l'évacuation de Gallipoli de la manière suivante :

On a dit qu'en restant aux Dardanelles depuis notre installation à Salonique, nous gardions le passage, et que nous nous assurions ainsi la maîtrise de la mer Egée. C'est une appréciation inexacte. D'abord, ce n'étaient pas nos troupes de l'armée de terre débarquées à Seddul Bahr qui gardaient le passage. Il était défendu, et il l'est toujours, s'il le faut, par les flottes. Ensuite le passage n'a, en fait, guère besoin d'être gardé. Contre qui ? Contre les flottes turque et bulgare ? Elles n'existent pas. Et si elles existaient, elles ne se soucieraient pas beaucoup de venir affronter les nôtres. Il peut résulter de notre retraite, si elle est absolue, que la mer de Marmara devienne un réservoir à sous-marins ennemis, transportés jusque-là pièce à pièce par les chemins de fer turco-bulgares. Mais nos troupes à terre n'auraient nullement empêché ces sous-marins de circuler à leur aise. S'il y a quelque chose à faire en prévision de cette possibilité, ce n'est pas l'armée de terre que cela regarde. Donc, du moment que le but pour lequel nous avions débarqué n'existait plus, à savoir : ouvrir les Dardanelles à nos flottes pour aller s'embosser devant Constantinople, nous n'avions qu'à nous en aller, pour employer nos forces ailleurs où elles seront plus utiles. Nous devions partir sans prévenir, sans bruit, à l'anglaise, et c'est ce que nous avons fait.

Ni un but politique positif, ni des considérations militaires également positives n'imposaient donc guère le maintien du corps expéditionnaire aux Dardanelles. Pourtant, de même qu'il était d'un intérêt capital de savoir si, au point de vue strictement militaire, l'évacuation de la presqu'île était réalisable sans trop de pertes en hommes et en matériel, — la manœuvre des troupes franco-anglaises a pleinement démontré que toute crainte à ce sujet était injustifiée, — de

même il importe d'examiner si l'abandon des Dardanelles ne comporterait pas des pertes morales, à savoir une diminution de prestige chez les neutres balkaniques, en Grèce et en Roumanie. Cette crainte, me semble-t-il, n'est pas moins injustifiée que la première, non pas parce que l'insuccès de Gallipoli en soi ne pourrait pas impressionner les neutres, mais parce que, moralement, il a déjà causé tout le mal dont il était capable. Certes, les journaux germanophiles d'Athènes et de Bucarest s'empresseront de crier victoire une fois de plus et tenteront de porter un nouveau coup à l'influence de l'Entente en Roumanie et en Grèce, mais comme en réalité l'insuccès des Dardanelles ne date pas d'aujourd'hui, il est de toute évidence qu'il a déjà produit tous ses effets en Orient. Il a contribué à pousser la Bulgarie vers les empires centraux et favorisé les tendances neutralistes en Grèce et en Roumanie. Moralement et militairement, c'est au cours de la campagne de Gallipoli que les alliés ont subi des pertes importantes. L'évacuation de la presqu'île est la liquidation d'une affaire mal engagée, — liquidation volontaire, réalisée dans des conditions normales et qui n'entraîne aucune diminution pour celui qui s'y décide. Je vais même plus loin. Je crois qu'étant donné que les capitaux qui restaient immobilisés dans cette entreprise infructueuse seront utilisés ailleurs, à un taux, il faut l'espérer, élevé, ou au moins raisonnable, cette liquidation ne peut qu'améliorer la situation des associés. Car la partie est loin d'être terminée en Orient. Elle se joue tout simplement sur un autre point, dans le camp retranché de Salonique, en Chalcidique, où les généraux Sarrail et Munro se font forts de résister à tout assaut germano-turco-bulgare. Cette seconde phase de l'entreprise orientale offre, selon M. Réné d'Aral (*Gaulois*), sur la première cet avantage :

C'est que nous nous rendons cette fois pleinement compte des difficultés que nous pouvons rencontrer et que notre ambition se borne pour l'instant à nous maintenir sur la défensive et à conserver simplement une base d'opérations dans la péninsule balkanique. Autant il était illusoire de songer à sauver les Serbes quand nous n'avions là-bas que 30.000 hommes et que les Austro-Allemands étaient à Nisch et les Bulgares à Uskub, autant il paraît raisonnable de supposer que nous pouvons tenir indéfiniment dans notre camp retranché de Salonique.

L'abandon des Dardanelles renforce militairement la situation des alliés en Orient. Par ce fait, n'est-il pas dit en même temps que la situation diplomatique de l'Entente devienne singulièrement plus solide qu'auparavant?

ALEXANDRE MAVROUDIS.

VARIÉTÉS

Les Conférences de La Haye et M. Edmond Barthèlemy. — J'ai lu non sans un certain étonnement, dans le

Mercure du 1er décembre dernier, les pages (726-730) que M. Edmond Barthèlemy décoche aux « ridicules » Conférences de La Haye.

Qu'en sa qualité d'historien de l'école réaliste M. Barthèlemy n'accorde d'intérêt qu'aux déchaînements de la force brutale dans le monde et à l'organisation des puissances de domination, c'est son droit et il s'entend à défendre ses thèses avec un talent et une science que je ne lui conteste point. Mais que son parti-pris l'emporte jusqu'à dénigrer avec une fureur exempte de toute justesse, non moins que de toute justice, les efforts du libéralisme pour orienter vers un avenir moins précaire la triste condition des sociétés humaines, voilà qui n'est plus admissible, qui n'est même plus du tout « réaliste ».

Dans l'assaut haineux et méprisant qu'il livre à l'œuvre de La Haye, M. Barthèlemy cherche à confondre ces conférences organisées par les Etats eux-mêmes, leurs gouvernements et leurs souverains, avec les divers congrès pacifistes tenus par des associations privées et des personnalités sans mandats officiels. « Oui, c'est trop bête ! s'écrie-t-il en parlant des conventions de La Haye. Comment d'épouvantables violences, dans le monde, ne se produiront pas, simplement parce que des gens, *dont le mandat n'eut jamais aucune valeur politique, jamais aucune portée pratique*, ont prononcé, autour d'une table, qu'elles ne devaient pas se produire ! Allons donc ! Fadaise ! Et on se reposait là-dessus !!! » Et plus loin : « Les puissances armées n'ont pas à tenir compte de décisions d'ordre purement académique, ai-je dit. *Les Conventions de La Haye n'ont aucune valeur politique, aucun caractère exécutoire. Elles ne sont point l'œuvre des Puissances.* »

On ne peut contrevenir plus complètement à la vérité. Chacun sait — ou devrait savoir — que les Conventions de La Haye sont de véritables traités politiques, discutés, arrêtés et signés par les Puissances contractantes. La première Conférence, due à l'initiative de l'empereur de Russie, s'est tenue à La Haye du 18 mai au 29 juillet 1899. Son acte final débute en ces termes :

La Conférence Internationale de la Paix, convoquée dans un haut sentiment d'humanité par Sa Majesté l'Empereur de Toutes les Russies, s'est réunie, sur l'invitation du Gouvernement de Sa Majesté la Reine des Pays-Bas, à la Maison royale du Bois, à la Haye, le 18 mai 1899.

Vingt-sept Puissances, parmi lesquelles toutes les Puissances aujourd'hui en guerre, y étaient représentées. Voici quels étaient les délégués de l'Allemagne :

Son Excellence le comte de Münster, ambassadeur d'Allemagne à Paris, délégué plénipotentiaire ; M. le baron de Stengel, professeur à l'Université de Munich, second délégué ; M. le docteur Zorn, conseiller intime de justice, professeur à l'Université de Kœnigsberg, délégué scientifique ; M. le colonel de Gross de Schwarzhoff, commandant du 5e régiment d'in-

fanterie, n° 94, délégué technique; M. le capitaine de vaisseau Siegel, attaché naval à l'Ambassade impériale à Paris, délégué technique.

Trois Conventions, dont la célèbre « Convention concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre », et trois Déclarations furent l'œuvre de la Conférence de 1899. Elles furent signées et scellées par les plénipotentiaires, ratifiées ensuite par les Puissances contractantes. Un certain nombre d'autres Etats, non représentés à La Haye, y adhérèrent postérieurement.

Il n'existe pas dans l'histoire de traités plus solennellement officiels et engageant politiquement un si grand nombre d'Etats.

La deuxième conférence s'est réunie du 15 juin au 18 octobre 1907, sur la proposition du Président des Etats-Unis d'Amérique, l'invitation de l'Empereur de Russie et la convocation de la reine des Pays-Bas. Quarante-quatre puissances y prirent part. Les délégués de l'Allemagne étaient :

Son Excellence le baron Marschall de Bieberstein, ministre d'Etat, ambassadeur impérial à Constantinople, premier délégué plénipotentiaire ; M. Kriege, envoyé impérial en mission extraordinaire à la présente Conférence, conseiller intime de légation et jurisconsulte au département des Affaires Etrangères, membre de la cour permanente d'Arbitrage, second délégué plénipotentiaire ; M. le contre-amiral Siegel, attaché naval à l'Ambassade impériale à Paris, délégué de la marine ; M. le major-général de Gundell, quartier-maître supérieur du Grand État-major de l'armée royale de Prusse, délégué militaire ; M. Zorn, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Bonn, conseiller intime de justice, membre de la Chambre des seigneurs de Prusse et syndic de la Couronne, délégué scientifique ; M. Goppert, conseiller de légation et conseiller adjoint au département des Affaires étrangères, délégué adjoint ; M. Retzmann, capitaine-lieutenant de l'Etat-Major Général de la marine, délégué adjoint de la marine.

On voit, par cette énumération, — et chaque Etat représenté en alignait à peu près autant, — ce que devient cette autre affirmation de M. Barthèlemy, incriminant l'incompétence militaire de ces « pédants humanitaires », qu'il n'y avait, « par quel désœuvrement résultant de quelles situations de disponibilité », qu' « un général ou deux au milieu des redingotes solennelles et juridiques de La Haye ».

Treize Conventions et une Déclaration furent le résultat de cette conférence. Ces pièces n'ont pas encore, à l'heure qu'il est, été toutes signées et ratifiées par l'ensemble des Etats participants. Il manque quelques signatures et à peu près la moitié des ratifications. C'est ainsi que, parmi les Etats aujourd'hui belligérants, l'Allemagne a signé quatorze textes sur quinze et n'en a ratifié que douze. La France a signé et ratifié dans les mêmes proportions. La Serbie a signé treize textes et n'en a jusqu'ici ratifié aucun. On pourrait donc soutenir en droit strict, — et l'Allemagne ne s'en est pas fait faute, — qu'une conven-

tion internationale ne liant pas le pays qui l'a signée, si cette signature n'a pas été suivie de ratification, et tous les Etats belligérants n'ayant pas ratifié les conventions aujourd'hui invoquées, personne, dans la guerre actuelle, n'avait à se préoccuper de les observer, et cela en vertu même des dispositions spécifiées dans ces diverses conventions, par exemple par l'article 2 de la Convention concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre, ainsi conçu :

Les dispositions contenues dans le Règlement visé à l'art. 1er, ainsi que dans la présente Convention, ne sont applicables qu'entre les Puissances contractantes et seulement si les belligérants sont tous parties à la Convention.

Qu'à la faveur de cet artifice juridique on puisse prétendre que les Conventions de 1907 n'ont pas été violées, puisqu'elles n'étaient pas « applicables », admettons-le. Mais il reste les Conventions de 1899, elles toutes dûment signées et ratifiées, toujours valables, et dont, pour ce qui touche la Convention sur les lois et coutumes de la guerre sur terre, les négociateurs de 1907 n'ont fait que reproduire les termes à peu de chose près. On peut donc parler du viol des Conventions de La Haye.

Tout cela est au reste bien égal à M. Barthèlemy, qui ne tient les Conventions de La Haye que pour de misérables et ridicules divagations. Je viens de lui montrer — du moins je l'espère — qu'elles sont d'authentiques contrats politiques, de véritables traités entre Puissances.

Mais, dit-il, il n'y a pas de sanction ! Qui fera respecter les Conventions ? Quel est le gendarme ou bien l'huissier qui saisira à la gorge von Emmich pour lui interdire l'accès de la Belgique ? Tout cela est grotesque ! déclare M. Barthèlemy.

Sans doute, il n'y a pas de sanction. Il ne peut y en avoir dans les traités entre Etats comme il y en a dans les contrats entre particuliers, car si, au-dessus des particuliers, il y a l'Etat avec son appareil légal et policier, il n'y a rien au-dessus des Etats, il n'existe pas au-dessus des Puissances qui contractent de Puissance supérieure pour les contraindre à remplir leurs engagements.

Cela empêche-t-il les Etats de se lier réciproquement par des traités ? Non. Les innombrables traités de l'histoire sont là pour le montrer, et M. Barthèlemy, qui est historien, sait parfaitement que les trop nombreuses violations de traités n'empêchent pas les Etats de continuer à en faire de nouveaux, car, quel que soit le risque de violation, c'est la seule façon qu'ont les Etats de nouer des rapports entre eux.

M. Barthèlemy trouve-t-il « grotesque » que les Etats passent entre eux des traités? Qu'il aille donc jusqu'au bout de son sophisme et qu'il déclare que, puisque les traités peuvent être violés, puisqu'il

n'y a pas pour les Etats contractants de sanction autre que les risques mêmes de la rupture, les Etats ne doivent pas faire entre eux de traités.

Qu'est-ce que M. Barthèlemy pense du pacte de Londres, dont le dernier état, datant du 30 novembre 1915, est ainsi conçu :

Les gouvernements britannique, français, italien, japonais et russe se sont mutuellement engagés à ne pas conclure de paix séparée au cours de la présente guerre. Les cinq gouvernements sont d'accord pour dire que lorsque les conditions de paix viendront en discussion, aucun des alliés ne demandera des conditions de paix sans l'agrément préalable des autres alliés.

M. Barthèlemy estime-t-il que ces cinq Puissances se sont couvertes de ridicule en se liant ainsi, parce que l'une d'elles pourrait trahir et conclure une paix séparée ?

L'Allemagne a forfait à sa signature en déchirant comme un chiffon de papier les conventions de La Haye. Bien ! Ce qui rend même son acte plus infâme, c'est qu'elle s'est gardée d'user des articles spécifiés dans chaque convention pour en autoriser et en prévoir la dénonciation, à condition que notification en soit faite un an à l'avance. Est-ce une raison pour dénier toute valeur politique et juridique à ces Conventions ?

Je ne veux pas arguer du progrès moral et social, de l'évolution dans les idées dont les Conférences de La Haye étaient le signe et qui firent sentir leur effet dans les guerres antérieures, notamment dans la guerre russo-japonaise. M. Barthèlemy ne comprendrait pas et hausserait les épaules. Mais pour rester sur le terrain réaliste, qui est le sien, peut-on dire vraiment que les violations de l'Allemagne sont demeurées sans sanction ? Les neutres, il est vrai, sont restés « neutres », à leur honte, et ont laissé protester leurs signatures. Mais la violation du Luxembourg et de la Belgique, — en rupture non des Conventions de La Haye, puisque, pour les motifs indiqués plus haut, nous faisons abstraction des conventions non entièrement entérinées de 1907 (Convention sur les droits et devoirs des Neutres, dont l'équivalent n'existe pas en 1899), mais des traités de Londres de 1831 et de 1867 entre les cinq Puissances garantes, — la violation du Luxembourg et de la Belgique, disons-nous, a fait immédiatement entrer en lice l'Angleterre, qui ne serait sans cela sortie de la neutralité que beaucoup plus tard, — trop tard peut-être.

Qui sait si, avec une Angleterre arrivant six mois en retard, l'Allemagne n'eût pas réussi son coup ? L'histoire dira peut-être que si l'Allemagne est battue, ce sera, en définitive, à sa violation de la Belgique qu'elle le devra.

Je termine. Le dernier grief de M. Barthèlemy, c'est que « la par-

lote de La Haye a largement contribué, par les stupides illusions qu'elle encouragea ou sema, à désarmer d'avance les civilisations occidentales. Elle châtra la mentalité de ces civilisations. » Cette imputation ne tient pas mieux que les autres. L'état d'impréparation de la France est dû à sa mentalité particulière et nullement à une mentalité générale déterminée par La Haye. La France était encore moins prête en 1870, avant toute conférence de La Haye, qu'elle le fut en 1914. Libre maintenant à M. Barthèlemy d'en accuser la démocratie... ou l'empire libéral ! Mais que dira-t-il alors de la Russie ?

LOUIS DUMUR.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Géographie, Voyages

Félicien Challaye : *Le Japon illustré*, 677 reproductions photographiques, 26 cartes et plans et 12 planches hors texte ; Larousse. » »

Les Communes de l'Alsace-Lorraine ; Berger-Levrault. 3 50

Histoire

Balcanicus : *La Bulgarie, ses ambitions, sa trahison* ; Colin. 3 50

G. Lenôtre : *Prussiens d'hier et d'aujourd'hui* ; Perrin. 3 50

Ouvrages sur la guerre

L. Armbruster : *Réparation des dommages causés par la guerre* ; Berger-Levrault. 3 50

Les Communiqués officiels. XVI : du 1 au 31 octobre 1915. Berger-Levrault. 0 60

Fleury-Lamure : *Charleroi*. Préface de Gérard Campbell. Avec portrait, 2 fac-similés h. t. et 5 cartes ; Berger-Levrault. 1 50

Gaston Jollivet : *Trois mois de guerre* (février, mars, avril 1915) ; Hachette. 3 50

A. de Pouvourville : *Les Terres meurtries* ; Berger-Levrault. 0 60

Georges Reynald : *La Diplomatie française : L'œuvre de M. Delcassé*. Avec un portrait ; Berger-Levrault. 0 60

Duchesse de Sutherland : *Six semaines à la guerre*. Trad. de l'anglais. Avec 9 illust. une carte et 2 fac-similés ; Berger-Levrault. 1 50

Poésie

Paul Fort : *Poèmes de France*. Bulletin lyrique de la guerre (1914-1915). Précédé d'une lettre-préface d'Anatole France ; Payot. 3 50

Léon de La Morinerie : *Sur le chemin de la Victoire* ; Amat. 1 25

Questions militaires

*** *L'Armée de l'air*. Avec 39 fig. et 1 planche ; Berger-Levrault. 2 »

J. Oertlé : *Organisation générale de l'armée française* ; Berger-Levrault. 0 75

Sociologie

Bonald : *Lettres inédites à Madame Victor de Sèze*, publiées par Henri Moulinié ; Alcan. 3 75

Henri Moulinié ; *Bonald* ; Alcan. 7 50

Nadra Moutran : *La Syrie de demain*, Avec 3 cartes et un graphique ; Plon. 6 »

ÉCHOS

Le Vingtième anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Mort de Francis Charmes. — La Vie simple. — Musique et théâtre français en Allemagne. — Style militaire. — Un impôt sur les chats. — La Guerre et les Femmes. — Les Travaux de l'Académie. — Le Réveillon à Salonique. — Travaux litteraires sur Reims. — La Guerre, éducatrice du crime. — La Censure à Munich.

Le vingtième anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Le 9 janvier dernier, malgré les vides causés par la mort et les absences obligées par les devoirs de la défense nationale, plus de deux cents personnes, sur l'invitation des « Amis de Paul Verlaine », se sont réunies au Luxembourg, à onze heures du matin, devant la statue du poète, œuvre de Niederhausern-Rodo.

Dans l'assistance : MM. Georges Verlaine, Georges Izambard, président des « Amis de Paul Verlaine »; F.-A. Cazals, secrétaire du même groupe; Adrien Mithouard, président du Conseil Municipal de Paris; Jean Bourguignon, chef du cabinet du ministre de l'Instruction Publique ; le président Granié, Charles Morice, Paul Fort, Charles Houin, Ernest Raynaud, Olivier de Gourcuff, Alexandre Mercereau, J.-H. Rosny aîné, Bourdelle, Xavier de Carvalho, André Fontainas, Han Ryner, Robert Fort, René Ghil, Gustave Le Rouge, Henri Mazel, Archag Tchobanian, Maximilien Volochine, etc.

Des discours furent prononcés par MM. Izambard, Han Ryner et de Gourcuff ; M. Félix George dit un sonnet « au Pauvre Lélian » ; le président Granié lut, avec gravité et émotion, une page de Verlaine, « les Vaincus » ; et M. Izambard donna également lecture d'une pièce de Verlaine, « la Classe », adressée au frère de son ami Cazals.

§

Mort de M. Francis Charmes. — Le directeur de la *Revue des Deux Mondes* avait soixante-huit ans. On n'a trouvé, pour le définir, rien de mieux que le mot : *journaliste*. Si Francis Charmes fut très particulièrement et très éminemment un journaliste, il faut convenir que sa situation à la tête du grave périodique fondé par Buloz était assez paradoxale.

Mais Francis Charmes avait, outre les mérites qui se font apprécier de cinq à huit heures du soir, dans les salles de rédaction, des vertus plus intimes. Son esprit était fin et son caractère libéral. Par toutes ses fibres, il appartenait à l'école politique de la rue des Prêtres-Saint-Germain. L'amitié de Thiers éclaira sa jeunesse. Le souvenir des heures qu'il passa place Saint-Georges dorait encore ses derniers jours.

A la *Revue des Deux Mondes*, il s'était donné pour tâche de maintenir les traditions; c'est dans cette intention qu'il y appela M. André Beaunier. Celui-ci combla tout de suite les espoirs fondés sur son attachement aux principes conservateurs. Francis Charmes dut même penser parfois que le libéralisme avait bien décru dans la génération nouvelle.

§

La vie simple. — Les femmes anglaises n'ont pas encore éprouvé dans leur coquetterie les effets de la guerre. Elles continuent à se parer comme au temps de la paix et la diversité de leurs costumes n'a pas été diminuée. Mais la guerre dure et peut-être bien que les choses vont changer.

Lady Rodolphe Churchill consacre de curieuses pages au rôle de la femme anglaise pendant la guerre. « Vous sentez, si cela était nécessaire, dit-elle aux femmes, que vous porteriez la même robe jusqu'à ce que la guerre ait pris fin, pareilles en cela à cette Isabelle d'Autriche qui, pendant le siège d'Ostende, fit le serment hardi de ne pas changer de linge jusqu'à ce que la ville fût prise. »

L'exemple d'Isabelle est bon à rappeler pour entretenir l'ardeur patriotique dans le cœur des citoyennes. Mais qu'elles ne s'avisent pas de l'imiter. Les manifestations de l'héroïsme varient avec les siècles. Il se trouverait tout de suite aujourd'hui un comité d'hygiène pour protester contre le port de la chemise Isabelle.

§

Style militaire. — Le langage des communiqués militaires émaillé de néologismes a plus d'une fois déjà fait l'étonnement des lettrés. Après tout, pourquoi n'y aurait-il pas un langage militaire, comme il y a un langage de vénerie ou un langage héraldique ? Les soldats en seraient les premiers instruits naturellement, et les civils trouveraient dans son étude, parfois ardue, l'occupation de longues veillées. Sans compter que cette étude peut prêter à de curieuses recherches. C'est ainsi que l'expression : *tendre une inondation*, que l'on a remarquée dans les communiqués militaires, n'est pas du tout un néologisme, comme beaucoup de personnes pourraient le croire, ni une déformation de la langue dans le genre de cette *situation inchangée* que nous lûmes quotidiennement pendant des mois et qui d'ailleurs a subitement cessé d'orner les communiqués. Et cependant on la chercherait en vain dans les dictionnaires, soit au verbe *tendre*, soit au substantif *inondation*. Car l'expression *tendre une inondation* est très française et très ancienne. En effet, l'article 36 du titre 1er de la loi du 8 juillet 1791 sur les places de guerre et postes militaires commence par ces mots : « Lorsqu'une place sera en état de guerre, les inondations qui servent à sa défense ne pourront être tendues ou mises à sec sans un ordre exprès du Roi. » Messieurs les rédacteurs militaires reprennent les grandes traditions.

§

Musique et Théâtre français en Allemagne. — Nous recevons cette lettre de M. Henry Gauthier-Villars (Willy) :

Cher Vallette,

Dans son remarquable article, Marnold énumère les œuvres musicales françaises actuellement jouées en Allemagne. A sa liste, on peut ajouter quelques noms encore.

Avec *Carmen* et *Mignon*, qu'il a citées, le *Faust* de Gounod constitue la trilogie le plus souvent représentée chez nos ennemis.

Le 23 décembre 1915, les mélomanes de Cassel ont applaudi *Fra Diavolo*, brigand suranné.

Il ne faut pas s'étonner de voir affichés *Orphée aux Enfers* et *la Belle Hélène*, puisque Offenbach, auteur de cette musiquette « burleske », était allemand (comme Meyerbeer, de qui l'on donne parfois *les Huguenots*). En revanche, je n'ai pas appris sans surprise qu'à Berlin-Charlottenbourg on avait monté *la Fille du Régiment*, alors que ce machin italo-français fut jugé trop dangereux par la censure fédérale pour être autorisé à Bâle.

Truly yours.

H. GAUTHIER-VILLARS (WILLY).

P. S. — Le public germanique avale moins aisément les œuvres françaises quand elles ne sont point enrobées de musique. Pourtant, *le Gendre de Monsieur Poirier* vient de réussir à Vienne. Quant à Molière on ne l'abandonne pas : à Darmstadt, *les Femmes Savantes* et *le Malade imaginaire* sont représentés avec solennité et écoutés avec componction. A Berlin, j'ai vu officier dans *Don Juan* le célèbre Bassermann ; il sue l'ennui.

§

Un impôt sur les Chats. — Dans la ville de Guben un impôt sur les chats vient d'être établi. Ce n'est pas à seule fin, comme on pourrait le croire justement, d'enrichir le Trésor. Mais grâce à la pullulation des chats, les oiseaux ont presque disparu de la région. C'est grand dommage. Au surplus le nouvel impôt de 10 mark rapportera 10.000 mark, ce qui n'est pas négligeable en temps de guerre. En Prusse, les villes de Galitz et Seidenberg prélèvent déjà cet impôt. Dans le royaume de Saxe, cinq villes l'ont introduit.

§

La Guerre et les Femmes. — A Lezey, en Alsace, on vient d'engager une femme comme sergent de ville. C'est une jeune fille qui fut choisie parmi plusieurs concurrentes briguant la suppléance du sergent de ville actuellement sur le front. On assure qu'elle remplit parfaitement son emploi, joignant la fermeté à la douceur. Comme elle possède un visage agréable et une taille svelte, nul ne songe à lui donner le sobriquet de certain ruminant bien connu des Parisiens.

Les femmes se seront décidément montrées capables de tout pendant la guerre. Les voici qui s'entraînent à un métier pour lequel elles ne semblaient guère désignées : Berlin a depuis deux mois des femmes *wattmen*. Une douzaine de femmes assurent le service du tramway « Grand Berlinois ». Jusqu'à ce jour, elles ont desservi les lignes les moins fréquentées et les parcours où il y a un minimum de trafic. Elles ont fait preuve de sang-froid et d'adresse, satisfait l'Administration et, ce qui est plus difficile, les voyageurs.

§

Les Travaux de l'Académie. — L'Académie française est mal en point. Sept de ses membres sont morts, quatre n'ont point été encore reçus et, ne pouvant assister aux séances, sont actuellement comme s'ils n'étaient pas; cinq autres, des hommes politiques : MM. Poincaré, Deschanel, Ribot, de Freycinet, Denys Cochin — sont occupés ailleurs; enfin cinq encore : Monseigneur Duchesne, MM. Anatole France, Loti, Aicard, Rostand, sont éloignés de Paris. L'Académie en est réduite à ne compter que dix-neuf membres disponibles. Que faire avec dix-neuf membres, en cette année de guerre, où les actes d'héroïsme et de dévouement se multiplient, qu'il faut récompenser selon le vœu des donateurs après les avoir étudiés et classés équitablement ? Sans compter le fameux travail du Dictionnaire qui continue, et la lecture des nombreuses œuvres littéraires inspirées par la guerre et souvent plus pleines de bons sentiments que de réel talent...

Or, pour assumer une telle responsabilité et réaliser une telle besogne, ils sont dix-neuf à peine, car, sur ces dix-neuf, plusieurs, retenus par des œuvres de guerre, ont manqué pendant des mois aux séances. L'Académie avoue être dans l'impossibilité de remplir toute sa mission.

On a, sous la Coupole, proposé plusieurs solutions : recevoir en séance publique les derniers élus ? D'assez ténébreuses raisons de tact politico-littéraire s'y opposent, paraît-il. Recevoir les derniers élus en petit comité ? Les traditions de l'Académie française s'y opposent. Ne pas recevoir du tout les derniers élus et, ne pouvant les mettre à l'honneur, se contenter de les mettre à la peine ? L'Académie s'adjoindrait ainsi quatre nouveaux collaborateurs zélés. Mais cette dernière solution, bien qu'elle ait eu un « précédent » en M. Emile Ollivier, rencontre des adversaires résolus.

L'Académie laisse donc passer les jours. Elle compte sur le temps qui parfois arrange bien des choses. Et puis la guerre peut finir...

§

Le Réveillon à Salonique. — Dans la rue Egnatia, qui est la rue centrale de Salonique et peut se comparer à notre Canebière, se trouve un café-brasserie, sorte de caravansérail bien nommé *Brasserie du Nouveau-Monde*. C'est là que les soldats français ont magnifiquement réveillonné la nuit de Noël. Le souper froid était de choix et, commencé à 10 heures 1/2, ne s'est terminé qu'à 2 heures du matin. Pendant le repas servi à la table d'hôte, un orchestre exécuta des morceaux joyeux. Des artistes amateurs des conservatoires de Toulouse et de Paris avaient prêté leur concours. On ne vit jamais à Salonique un aussi brillant réveillon.

§

Travaux littéraires sur Reims.

17 janvier 1916.

Cher Monsieur Vallette,

Les ouvrages qui traitent de Reims et de sa cathédrale s'étant mis à pulluler avec la remarquable vivacité qu'on pouvait prévoir, je vous demande de vouloir bien faire connaître aux lecteurs du *Mercure* que je travaille depuis plusieurs années à un livre sur Reims et sur la cathédrale envisagés sous le rapport des Sacres.

Le couronnement de Louis XVI, avec ses prologues, ses épilogues et ses entours, en est le thème conducteur.

Ce livre s'appelle *Notre-Dame Royale*.

Je l'avais mené aux trois quarts, lorsque la guerre est venue m'interrompre. Il paraîtra dès que mes occupations militaires, cessant, m'auront permis de l'achever.

Merci, et tout à vous.

MAURICE RENARD.

§

La guerre, éducatrice du crime. — On ne perd pas de temps en Allemagne. Tandis que la guerre suit son cours, de graves docteurs étudient les effets de son influence néfaste sur la jeunesse qui grandit, tandis que les pères se battent dans les tranchées. La criminalité infantile augmente tellement qu'il faut dès à présent y chercher des remèdes. Mais d'abord on a cherché les causes, ce qui est d'ailleurs plus facile.

Or voici les causes que les savants allemands ont dégagées :

1° Absence de l'autorité paternelle ;

2° Insuffisance de la mère qui manque de volonté et qui est, plus qu'avant la guerre, prise par le travail ;

3° Absence des patrons ;

4° Insuffisance du nombre des instituteurs, dont beaucoup sont mobilisés ;

5° Insuffisance de la police, réduite à son minimum ;

6° Augmentation des salaires des jeunes gens qui occupent maintenant des postes autrefois réservés à des hommes. Certains de ces postes sont des postes de confiance qui exposent les jeunes gens à la tentation ;

7° Habitude prise par les jeunes gens de conserver pour eux leur salaire au lieu de le remettre à leurs parents.

Pour toutes ces raisons, la criminalité infantile a *triplé* en 1914 et *quintuplé* en 1915.

En 1913, un tribunal correctionnel condamnait 58 mineurs. En 1914, ce même tribunal en condamnait 183. Et dans les dix premiers mois de 1915, il avait déjà prononcé 256 condamnations.

§

La Censure à Munich. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que la censure commet des impairs.

Au dix-huitième siècle, à l'exemple du gouvernement français, les princes étrangers avaient établi des censeurs. Ceux de Munich étaient, comme ceux de maintenant, fort laborieux et fort zélés, mais ils n'en étaient pas moins, parfois, fort ignorants et conséquemment maladroits.

Un libraire de Munich avait fait venir de France le plus inoffensif des livres : *la Cuisinière bourgeoise*. Le censeur allemand s'était arrêté à cet article de la table des matières : *Recettes pour apprêter les carpes au gras*. Il en déduisit immédiatement que le livre était irréligieux et *la Cuisinière bourgeoise* fut mise à l'index et confisquée.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo

BULLETIN FINANCIER

Les dispositions du marché n'ont guère changé depuis la dernière quinzaine : peu d'affaires et stagnation des cours sur le plus grand nombre des valeurs.

Les demandes en nouvelle Rente 5 o/o sont toujours nombreuses et le libéré s'avance à 88 fr. 60, se rapprochant ainsi qu'il est naturel du non libéré, qui s'inscrit à cinq ou dix centimes plus haut.

La Rente 3 o/o ancienne accentue son fléchissement à 62.60 ex-coupon de Janvier, ne pouvant guère se soustraire à la concurrence du dernier emprunt 5 o/o d'un rendement plus élevé tout en jouissant des mêmes garanties.

Les fonds russes se montrent indécis : Russe 4 o/o 1901 sans changement à 68.60; 4 1/2 o/o 1909 ex-coupon 73.50 ; 5 o/o 1906 en baisse à 81.50, ainsi que le 3 o/o 1891 qui demeure à 58.10 amputé de son coupon trimestriel.

L'Hellénique 5 o/o 1881 ex-coupon se retrouve comme précédemment à 295 ; aucune modification à signaler sur les autres fonds balkaniques qui sont sans aucune transaction.

Les actions des chemins français sont figées à leurs cours précédents avec des négociations réduites au minimum.

Le compartiment bancaire fait montre de dispositions soutenues. Quelques actions de ce groupe fournissent une assez large étape de hausse; c'est ainsi que celle du Crédit foncier conserve, à 623 fr., l'avance qu'elle a prise à la suite du détachement de son coupon. Egalement, le Crédit Lyonnais passe de 965 à 995 fr.

La Banque russe du Commerce et de l'Industrie se représente à 505 fr., ex-coupon de 9 roubles.

LE MASQUE D'OR.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

TICKETS GARDE-PLACES DANS LES TRAINS A LONG PARCOURS

L'Administration des chemins de fer de l'Etat délivre des tickets garde-places en 1re et 2e classes pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer des places à l'avance. — Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train ; des affiches apposées dans les gares indiquent les trains pour lesquels les tickets garde-places peuvent être utilisés et les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. — Toute place retenue à l'avance donne lieu au paiement d'un droit spécial d'un franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone ; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit d'un franc a été versé à la gare de départ et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation utiles (billets ou cartes).

La location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglementaire du départ du train ; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, à raison de 0 fr. 25 par place, soit sur le quai de départ après la formation du train, soit en cours de route lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henrietie Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographiepolitique: Fernand Caussy.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, uillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.